

**MÉTHODE DE LA LECTURE, LECTURE DE LA MÉTHODE :
L'ACTE DE LECTURE
EN DIDACTIQUE DE LA TRADUCTION (CANADA)**

PAR

JULIE STÉPHANIE NORMANDIN

SOUS LA DIRECTION DE

MME ANNIE BRISSET

PROFESSEURE TITULAIRE,

ÉCOLE DE TRADUCTION ET D'INTERPRÉTATION

UNIVERSITÉ D'OTTAWA

THÈSE PRÉSENTÉE

À LA FACULTÉ DES ÉTUDES SUPÉRIEURES ET POSTDOCTORALES

EN VUE DE L'OBTENTION DU GRADE DE

MAÎTRISE EN TRADUCTOLOGIE

ÉCOLE DE TRADUCTION ET D'INTERPRÉTATION

FACULTÉ DES ARTS

UNIVERSITÉ D'OTTAWA

Remerciements

Je tiens à remercier chaleureusement celle qui a dirigé mes travaux, Annie Brisset, dont l'acuité n'a jamais cessé de m'éblouir et dont les enseignements, qui vont au-delà de la transmission de connaissances, me suivront longtemps. Je suis grandement reconnaissante du soutien et des encouragements qu'elle m'a offerts, en particulier dans l'effervescence de la dernière heure.

J'aimerais remercier tout aussi chaleureusement Marc Charron, qui m'a donné la chance de participer à un projet formateur, dont ce mémoire est aussi tributaire, et avec qui j'ai eu l'immense plaisir de travailler tout au long de l'année et demie qui aura été nécessaire à sa réalisation.

Ce travail doit également au dialogue ininterrompu que j'entretiens depuis de nombreuses années avec Olivier, compagnon de *Bildung*.

Mille mercis à Joanne, pour la lanterne toujours allumée, dans le proche et le lointain.

Et, comme de l'imaginaire dépend directement la faculté de connaître et de comprendre, je remercie, finalement, celui qui ouvre sans cesse de nouveaux espaces dans le mien, Mathieu.

*

Cette thèse a été réalisée avec l'appui financier du Fonds québécois de la recherche sur la société et la culture et du Régime de bourses d'études supérieures de l'Ontario.

Résumé

L'étude de la traduction orientée vers le processus, alors qu'elle était encore une sous-discipline tributaire de la linguistique, a intégré dans les années 1970 les avancées de la pragmatique, donnant naissance à divers modèles dont la théorie interprétative (ou théorie du sens) développée à l'ESIT de Paris et la théorie fonctionnaliste du *Skopos* développée par l'École allemande. Ces modèles se sont depuis imposés en pédagogie de la traduction et sous-tendent les méthodes didactiques actuellement privilégiées dans les programmes de traduction de premier cycle au Canada. Or, la conception de la *lecture* et de la *textualité* que supposent ces modèles nécessite un examen critique. Les principes sur lesquels reposent ces modèles, en particulier ceux de la théorie interprétative, amènent les traducteurs à adopter une vision immanentiste du sens, la lecture y étant présentée comme un processus non problématique de restitution d'un sens préexistant, censé correspondre au « vouloir dire » d'un auteur. Ce traitement simplifié des processus d'intellection du discours écrit s'accompagne d'un impensé de la textualité.

D'abord descriptive, la thèse retrace l'histoire de la formation des traducteurs professionnels au Canada et expose les fondements des modèles didactiques qui y sont dominants. L'axe critique repose ensuite sur deux démarches distinctes. La première, liée à la description du processus de traduction, engage une confrontation dialogique entre ces fondements et ceux de théories issues du champ littéraire où une telle conception de la lecture a été mise en question. Parmi d'autres théories centrées sur le lecteur, celles retenues ici sont d'orientation sémiotique et cognitive. La seconde démarche relève d'une métacritique. Il s'agit d'évaluer l'impact de la sous-théorisation de la lecture et de la textualité postulée ici à l'aune d'une traduction collective dont le produit est analysé.

Bien que l'original (Paul Glennon, *The Dodecahedron or A Frame for Frames*, 2005) soit un texte de fiction, une analyse des choix de traduction montre que les traducteurs ont systématiquement appliqué les principes appris pendant leur formation professionnelle, principes pourtant prévus pour la traduction de textes pragmatiques, entendus comme textes factuels, non fictionnels et non littéraires. Cette étude cherche ainsi à présenter des arguments en faveur d'un renouvellement des méthodes didactiques.

Abstract

In the 1970's, when process-oriented translation studies, as a subdiscipline of linguistics, incorporated the advances made in the study of "discourse" by the development of pragmatics, various theoretical models of translation appeared. Among these, the Interpretive Theory developed at ESIT in Paris and the Skopos theory of translation developed in Germany had a critical influence on translation pedagogy and, as a result, underpin the didactic methods that are currently favored in undergraduate translation programs throughout Canada. However, the conception of *reading* and of *textuality* these models entail require a critical examination. The theoretical foundations these models are resting on, especially those of Interpretive theory, are leading translators to adopt an immanentist conception of meaning, by presenting the act of reading as the unproblematic restitution of a pre-existing meaning, supposedly corresponding to an author's "intent". This simplified treatment of the intellection process of written discourse also implies an *impensé* (untought) of textuality.

Descriptive at first, the thesis traces back the history of professional translators training in Canada and sets out the theoretical basis of its dominant didactic models. It engages afterwards in a metatheoretical approach that follows two lines. The first is related to the description of the translational process and involves a dialogic confrontation of the models' principles and those of theories from the literary field where such a conception of reading has been questioned. Among other reader-oriented theories, those selected are of semiotic and cognitive orientation. The second line is metacritical. It assesses the impact of the under-theorizing of reading and textuality postulated here, through the analysis of the product of a collective translation. Although the original text is a work of

fiction (Paul Glennon, *The Dodecahedron or A Frame for Frames*, 2005), analyses of translation choices show that the translators have systematically applied the principles learned during their professional training, principles intended for the translation of pragmatic texts, understood as factual, non-fictional, and non-literary. This study thus seeks to present arguments in favor of a renewal of didactic methods.

Table des matières

Remerciements	ii
Résumé	iii
Abstract	v
INTRODUCTION	1
CHAPITRE I : Approches didactiques de la traduction au Canada	12
I.1. Politiques linguistiques et essor de la profession de traducteur	12
I.1.1. Filiations théoriques : hégémonie de l’approche linguistique.....	16
I.1.2. L’économie du mot : naissance de la terminologie canadienne.....	21
I.1.3. Filiations théoriques : apparition de nouveaux modèles	22
I.2. Modèles dominants dans la formation de premier cycle : genèse et fondements ...	23
I.2.1. Le modèle interprétatif	24
I.2.2. La question de la textualité	33
I.2.3. Rayonnement de la théorie interprétative	34
I.2.4. L’École de Paris au Canada	36
I.3. La théorie fonctionnaliste du <i>Skopos</i>	38
I.4. Théorie interprétative et fonctionnalisme	41
CHAPITRE II : La lecture en didactique de la traduction	49
II.1. Théories de la lecture	49
II.1.1. Justification du recours à des théories de la lecture issues du champ littéraire ..	57
II.1.2. Apports des théories de la lecture	59
II.1.3. Croisements interdisciplinaires	61
II.2. La théorie interprétative, le texte et sa lecture	63
II.2.1. Le caractère dynamique des processus d’intellection du discours.....	63
II.2.2. L’interprétation de conférence et la traduction écrite : la ligne et le cercle.....	67
II.2.3. La théorie interprétative selon Delisle	75
II.3. Lecture, intention, communication : interrelation conflictuelle	78
II.3.1. Bifocalité du fonctionnalisme	86

CHAPITRE III : Regard sur la « traduction raisonnée » d'une métafiction postmoderne	95
III.1. De l'aval vers l'amont	95
III.1.1. Les régimes fictionnels de lecture	98
III.1.2. <i>Originality is a phantom given credence by ignorance</i> (Glennon 2005)	102
III.2. Les règles de la « bonne rédaction »	104
III.2.1. Les répétitions	105
III.2.2. La fausse question	114
III.2.3. La cohérence, la cohésion, la concision et les fautes de structure.....	116
III.2.4. Renforcement du caractère idiomatique du texte d'arrivée.....	124
III.2.5. Textes « mal écrits ».....	133
III.3. Bilan	142
CONCLUSION	144
Bibliographie.....	151

Introduction

C'est sur la traduction des textes littéraires que porte presque toujours la réflexion traductologique. Or, [...] ce type particulier de réflexion prend parfois une profondeur quasi vertigineuse – insistant, par exemple, sur l'« ouverture » du texte, sur le flou du sens ou sur les traces laissées par le traducteur dans le texte traduit; avançant même, occasionnellement, l'idée que la traduction pourrait être tout autre chose que la reproduction d'un sens préexistant.

– Claude Tatilon

There are these two young fish swimming along and they happen to meet an older fish swimming the other way, who nods at them and says “Morning, boys. How’s the water?” And the two young fish swim on for a bit, and then eventually one of them looks over at the other and goes “What the hell is water?”

– David Foster Wallace

Quiconque lit cette phrase a déjà effectué nombre d'opérations de lecture aussi infimes que virtuelles. Cela peut inclure la potentielle projection du contenu de ces pages déclenchée par la lecture du titre, de même que le rétablissement de guillemets au début et à la fin des blocs de texte ci-dessus, déclenché par l'association de leur forme, de leur disposition et d'autres paramètres avec un ensemble de conventions typographiques connues sous le nom d'« exergue ». En fonction des mêmes conventions, le lecteur aura attribué le premier texte à un auteur du nom de « Claude Tatilon » et le second à « David Foster Wallace ». Son bagage encyclopédique pourra lui avoir permis d'associer le premier à l'étiquette « chercheur et professeur canadien de traduction » et l'autre à

« écrivain américain ». L'activation du schéma « exergue » implique également pour le lecteur de savoir que ces textes constituent la plupart du temps des extraits tirés de textes plus longs. Si on les a lus, des souvenirs de lecture de ces auteurs auront pu être activés, certaines dispositions affectives à leur égard auront pu s'être déclenchées, etc. Toutes ces opérations, que l'on effectue le plus souvent sans s'en rendre compte et dont cette liste hypothétique ne sert qu'à montrer la multiplicité et le caractère discret, ne vont pas de soi. La lecture, dont toute traduction écrite est tributaire, implique des actes d'apparence simple qui sont pourtant complexes. Si cette affirmation peut sembler peu surprenante, il n'en demeure pas moins que la complexité de l'acte de lecture n'est pas toujours donnée à percevoir dans les modèles théoriques de la traduction :

La lecture est souvent considérée comme allant de soi aux yeux de nombreux traducteurs. La compétence de lecture elle-même, indispensable à l'acquisition de la compétence de traduction, est rarement débattue en traductologie. (Plassard 2007 : 4^e de couverture)

Sans vouloir dresser un catalogue raisonné des positions adoptées à travers l'histoire de la traduction et la littérature traductologique, force est de constater que la lecture a rarement été étudiée de façon systématique et à part entière dans ce cadre. (*ibid.* : 14)

Cela se vérifie tout particulièrement dans les modèles *didactiques* de la traduction, où la lecture est peu problématisée. La conception de la *lecture*, du *sens* et du *texte* sous-jacente aux modèles qui dominent actuellement dans la formation universitaire de premier cycle en traduction, du moins en contexte canadien, mérite par conséquent un examen critique. Tel est l'objet de cette étude.

L'histoire canadienne de la traduction présente des caractéristiques particulières, par ailleurs connues. D'une part, les politiques linguistiques découlant du bilinguisme officiel sont en bonne partie responsables de l'essor de la profession de traducteur, profession dont la colonisation avait déjà assuré l'émergence, et de l'institutionnalisation

subséquente de la discipline. D'autre part, cette émergence a coïncidé avec ce qui était plutôt, en Europe, une réorientation de la traduction dont l'étude reposait jusque-là sur des traditions de nature littéraire, philosophique ou biblique et qui, pour des raisons historiques évidentes, n'avaient pas d'équivalent aussi développé au Canada. D'emblée la formation des traducteurs y a donc été conçue dans une optique professionnelle, pour répondre aux besoins d'administrations publiques et d'entreprises privées. Les répercussions de cette double spécificité sur la formation universitaire des traducteurs seront exposées dans le premier chapitre, qui montrera également par quels parcours certains modèles didactiques en sont venus à s'y tailler une place importante. Ces modèles didactiques sont ceux développés en Europe occidentale dans la seconde moitié du XX^e siècle. Parmi ces modèles, on compte la théorie interprétative (ou « théorie du sens ») de l'École de Paris (ÉSIT) et la théorie du *Skopos* apparue en Allemagne à peu près à la même époque. Ces théories se sont édifiées contre une conception étroitement linguistique de la traduction pour tenir compte de la *fonctionnalité* de l'acte de traduire dans son propre contexte de communication. Inspirées par les avancées de la pragmatique, elles ont eu une incidence majeure sur la pédagogie de la traduction. Au Canada, on peut en constater l'influence manifeste – en particulier celle de la théorie interprétative – en observant le contenu des manuels de traduction utilisés dans le cadre de la formation des traducteurs (Brisset et Jeon 2006). C'est pourquoi on peut considérer ces modèles, qui ne sont toutefois pas les seuls à avoir marqué la formation des traducteurs, comme représentatifs des paramètres d'enseignement actuels. Or, dans les principes qui sous-tendent ces modèles et qui seront exposés dans le premier chapitre, soit la lecture n'est pas du tout problématisée, soit elle l'est de façon insatisfaisante. Bien que la théorie interprétative et la théorie fonctionnaliste (*Skopos*) reposent sur des

principes très différents et que le fonctionnalisme offre une description de la lecture plus complexe (du moins en apparence) que la théorie interprétative, l'un des postulats de cette étude est que ces deux modèles présentent des apories communes en ce qui concerne la définition de la lecture. Bien souvent, en effet, c'est une conception immanentiste du sens, héritée du structuralisme, qui prédomine. On conçoit la lecture comme un acte *non problématique* de restitution d'un sens préexistant, censé en outre correspondre parfaitement à « l'intention de l'auteur », à son « vouloir dire ».

Les acquis poststructuralistes sont négligés par ces modèles, puisque ces conceptions ont été mises en question depuis les années 1970. Contrairement aux modèles critiques (orientés sur le produit), la didactique de la traduction (orientée sur le processus) accuse un retard par rapport à deux éléments *concernant spécifiquement la lecture*. C'est, d'une part, l'influence, consciente ou inconsciente, du social et du culturel sur les opérations d'interprétation (et de ré-expression) faites par le sujet traduisant. Cette dimension a été prise en charge dans le volet critique de la traductologie, notamment par l'analyse de discours, l'approche descriptive et la sociocritique au cours des quatre dernières décennies, mais elle reste à être intégrée d'une façon satisfaisante dans ces modèles didactiques. C'est, d'autre part, la théorisation de la dimension *opératoire* de l'acte de lecture défini comme travail, comme activité, absente des modèles interprétatif et fonctionnaliste. Cette dimension a été partiellement prise en charge par les approches de la traduction ayant intégré les acquis des sciences cognitives (on peut penser, entre plusieurs autres, à Neubert et Shreve qui ont notamment repris les travaux de Schank et Abelson sur les prototypes d'action), de même qu'en études littéraires par les approches sémiotiques, cognitives et philosophiques de la lecture, qui s'inscrivent dans les théories

contemporaines de l'interprétation textuelle orientées vers le lecteur. C'est dans cette *seconde* perspective, c'est-à-dire la théorisation de la dimension *opératoire* de la lecture, que les principes qui sous-tendent les modèles interprétatif et fonctionnaliste seront critiqués ici. Loin de chercher à nier l'importance cruciale de la perspective socioculturelle, l'étude proposée ici ne prend pas ce niveau d'analyse comme point de départ. En se positionnant en quelque sorte « en deçà » de celui-ci, elle cherche plutôt à lui être complémentaire. Les perspectives sociodiscursives et l'approche sémiotique et cognitive de la lecture adoptée ici ne sont pas mutuellement exclusives, et pourraient être rapprochées dans une étude ultérieure (je chercherai justement à opérer ce rapprochement dans le cadre de mes études doctorales). C'est donc consciente que les résultats d'une recherche basée sur une sémiotique de la lecture sont susceptibles de faire bande à part dans les études contemporaines de la traduction que je choisis cette perspective. En même temps que la traductologie s'est constituée en discipline autonome, abandonnant progressivement son statut de sous-discipline tributaire de la linguistique ou bien de la littérature comparée, elle s'est ouverte aux questions suscitées par le poststructuralisme et le postcolonialisme. Elle a basculé vers le fonctionnalisme, que ce soit pour la traduction orientée vers le processus ou vers le produit. On a donc assisté à l'explosion d'études axées sur les paramètres socioculturels du traduire, et par le fait même au recul de celles qui marginalisent ces paramètres ou ne les prennent pas en compte. Or, c'est à cette catégorie que s'intéresse le présent essai. Je suis malgré tout persuadée qu'une réflexion systématique sur la dimension opératoire de la lecture continue d'être pertinente et qu'elle pourrait être développée davantage en traductologie, ce travail ne constituant qu'une modeste excursion dans cette voie.

L'objectif de cette étude est de montrer, par une analyse métadiscursive des principes sous-jacents au modèle interprétatif et au modèle du *Skopos*, accompagnée d'une confrontation dialogique entre ces principes et ceux de théories contemporaines de la lecture, que la définition de l'acte de lecture qu'ils supposent est trop restreinte; elle empêche le traducteur en formation de prendre conscience de la multiplicité et de la complexité des opérations de lecture qu'il effectue, renforçant ainsi l'illusion que tout ce qu'il lit « est dans le texte », à commencer par « le vouloir dire de l'auteur ». Cette simplification des processus mis en jeu par la lecture s'explique de plusieurs façons. C'est, entre autres, l'inscription non problématisée de l'acte de lecture dans le schéma jakobsonien de la communication, qu'on trouve aussi bien dans les principes de la théorie interprétative que dans ceux du fonctionnalisme, qui entraîne cet impensé de la complexité de l'acte de lecture. Non qu'on puisse se passer de considérer dans bien des cas l'acte de traduction comme un acte de communication au sens large, mais le recours à ce schéma amène à concevoir la lecture comme *activité restitutive d'une intention*, alors que ce qui vaut pour « la majeure partie des cas de communication courante, [où] le sens se réalise spontanément, le dire correspond au vouloir dire et le compris aussi » (Seleskovitch et Lederer 1984 : 23), ne vaut pas toujours pour la communication écrite, où le texte institue une médiation qui change les paramètres de la communication. En outre, dans le cas spécifique de la théorie interprétative, c'est aussi le fait d'avoir pensé dans un premier temps la traduction écrite à partir de l'interprétation de conférence (Seleskovitch et Lederer) qui a provoqué le congédiement instantané de toute réflexion sur la lecture et sur ses caractéristiques *propres*. On verra cependant que même le fait de rectifier le tir, dans un second temps, en pensant la traduction écrite séparément mais à partir des mêmes principes (Delisle et Lederer), n'a pas engendré une réflexion sur la

lecture – ni sur la textualité – qui soit plus complexe que ce qui avait été proposé précédemment.

D'autres traductologues ont déjà souligné la nécessité de critiquer le traitement de la textualité dans les modèles didactiques, qui tardent à intégrer les outils conceptuels offerts notamment par la linguistique textuelle. Toutefois, les approches discursives convoquées ne prennent qu'*implicitement* les processus de lecture pour objet. Aussi, à ma connaissance aucun traductologue n'a critiqué ces modèles dans la perspective spécifique de la description des processus de lecture. En traductologie, la question de la lecture en tant que telle n'a encore fait l'objet que de rares travaux. Souvent mentionnée, elle n'est pas prise explicitement comme objet d'investigation. La seule étude substantielle qui en existe est probablement celle de Plassard (2007), où l'auteure opère un rapprochement entre pratique de la lecture et pratique de la traduction en mobilisant les acquis d'autres disciplines (sciences cognitives, études littéraires, etc.). Cette étude se distingue cependant des objectifs poursuivis ici, d'abord en ce qu'elle ne vise pas spécifiquement les modèles didactiques mais la traductologie en général, ensuite en ce qu'elle s'en tient aux textes pragmatiques, alors que pour ma part je fragiliserai – sans chercher à l'anéantir – la distinction entre textes pragmatiques et textes littéraires.

Parmi l'éventail de perspectives dans lesquelles on a étudié la lecture depuis les années 1970, dont le foisonnement rend vaine toute tentative de description exhaustive mais dont on trouvera un survol historique dans le second chapitre, on peut rattacher plus précisément celles dont je me servirai à une perspective sémiotique (poststructuraliste) et cognitive s'étant principalement constituée, dans le champ littéraire, à partir d'une

réflexion sur les processus impliqués lors de la lecture de textes narratifs de fiction. Je privilégierai les travaux de deux auteurs, Bertrand Gervais et Richard Saint-Gelais, appartenant à la génération de sémioticiens et de chercheurs en théories de la lecture et de la fiction de l'est du Canada (parmi lesquels on compte également Rachel Bouvet, Max Roy, Gilles Thérien, Christian Vandendorpe, Nicolas Xanthos, etc.) qui, depuis le début des années 1980 mais surtout au cours des années 1990, ont exploré de nouvelles dimensions de la lecture ou porté un regard critique sur les observations de leurs prédécesseurs. Les propositions de ces auteurs peuvent être utilisées pour soutenir le questionnement des a priori inhérents aux modèles interprétatif et fonctionnaliste. D'une part, c'est la notion de *régie de lecture* (Gervais 1993) que j'utiliserai pour fragiliser, *dans la perspective spécifique des opérations mises en jeu par la lecture*, la cloison entre lecture du texte pragmatique et lecture du texte littéraire, et ce dans le but de montrer que la *complexité* des textes et de leur lecture n'est pas a priori tributaire de leur appartenance soit au « champ » littéraire, soit à d'autres « systèmes de communication » (droit, presse, économie, politique, science, etc.). Cette notion permettra donc d'offrir une description plus complexe de la lecture du texte pragmatique que ne le fait la théorie interprétative. Par le fait même, elle permettra de questionner l'assimilation entre interprétation de conférence et traduction faite dans un premier temps par Seleskovitch et Lederer. De plus, la description de l'effacement des processus de lecture au profit de ses résultats (Saint-Gelais 1994), phénomène inhérent à toute lecture, permettra d'expliquer, toujours *dans la perspective spécifique des opérations mises en jeu par la lecture*, ce qui amène les tenants du modèle interprétatif à évacuer, d'une part, la matérialité (« forme ») du texte source en toutes circonstances, et à considérer, d'autre part, la traduction comme la restitution non problématique d'un sens préexistant, celui « voulu » par l'auteur. Par

ailleurs, les travaux de ces auteurs rassemblent les critiques de l'assimilation entre lecture et communication qui ont été effectuées par plus d'un théoricien de la littérature, critiques par lesquelles on peut questionner cette illusion de l'accès à l'intention de l'auteur, entretenue également par les principes du fonctionnalisme.

Dans le dernier chapitre, je transposerai la critique des principes de ces modèles à l'étude du produit d'une expérience de traduction collective que j'ai eu l'occasion de codiriger tout y participant en tant que traductrice. Il s'agit de la traduction de l'anglais vers le français du texte narratif de fiction *The Dodecahedron or A Frame for Frames* de l'auteur canadien Paul Glennon (2005) par une équipe de douze traducteurs et traductrices, la plupart titulaires d'un diplôme de traduction canadien de premier cycle, à l'exception de quelques personnes, dont le directeur principal du projet et traducteur Marc Charron, ainsi que moi-même. Cette troisième et dernière partie, qui découlera directement des deux premières, reposera sur l'hypothèse selon laquelle la quasi-absence de théories *textuelles* de la traduction dans la formation du premier cycle, d'une part, et le rejet d'une conception relativiste de l'élaboration du sens inhérent aux méthodes didactiques par le biais desquelles les étudiants sont formés, d'autre part, entraînent les traducteurs à « absolutiser » les règles de traduction apprises dans le cadre de leur formation et consolidées par la pratique professionnelle. En convoquant des extraits des textes produits par les traducteurs à un stade primitif du projet, c'est-à-dire avant que toute modification n'y ait été apportée, il s'agira de constater que les participants ont traduit ce texte de fiction suivant les principes auxquels ils ont été implicitement ou explicitement entraînés, principes pourtant prévus pour la traduction de textes factuels conventionnels, pragmatiques, non fictionnels et non littéraires. J'en ferai la démonstration en mettant en

parallèle les règles de rédaction explicitées dans *La traduction raisonnée* (Delisle 2004) – manuel basé directement sur les principes de la théorie interprétative et abondamment utilisé dans les programmes de formation professionnelle – et les choix de traduction effectués de façon systématique par les traducteurs. Cette comparaison aura aussi pour effet de montrer que de nombreux choix de traduction coïncident avec la conception ornementale du style proposée par Delisle. Celui-ci, tout en excluant le littéraire de ses considérations, véhicule en effet une conception « belle-lettriste » et par le fait même sclérosée de la littérature qu’il est nécessaire de mettre en question. À cela s’ajoute le fait que les traducteurs ont fait des choix qui instaurent un régime fictionnel de lecture restreint à la représentation, c’est-à-dire qui favorise la repré-sensation de « l’histoire » du texte source sans tenir compte de la matérialité discursive à laquelle celle-ci s’y articule. Or, certains dispositifs textuels, dont fait partie *The Dodecahedron*, favorise une rupture constante avec ce régime, notamment en ce qu’il attire continuellement l’attention du lecteur sur sa lecture. Je montrerai ainsi comment l’adoption de l’une ou l’autre de ces postures face au texte de Glennon est susceptible de mener à des résultats de traduction qui diffèrent grandement. Au final, cette analyse permettra de voir concrètement que les principes du modèle interprétatif ne présentent pas un progrès suffisant par rapport aux approches lexico-sémantique et syntaxique qui y sont critiquées, puisque la traduction s’y limite à l’établissement d’équivalences « de sens » entre des « unités de traduction », sans que ce processus ne soit informé par le dispositif sémiotique de l’ensemble du texte. On pourra ainsi constater que la « logique du signe » n’a pas cédé le pas, dans la théorie interprétative – et ce malgré la prétention contraire – à une « logique du *texte* » qui prendrait en compte la complexité des opérations impliquées par la lecture de l’écrit.

J'ajouterai, pour clore cette entrée en matière, qu'il est évident que l'acte de la lecture échappe en partie à toute théorisation. Il est en effet impossible de quantifier, de mesurer avec exactitude tous les paramètres qui entrent en ligne de compte lors de la lecture; ils sont trop nombreux, trop instables, trop entrelacés, aussi bien déterminés par des facteurs subjectifs (psychologiques, cognitifs, émotifs, etc.) que culturels, sociaux, historiques, etc. La « boîte noire » qu'est la conscience du lecteur demeure obstinément fermée, sinon complètement, du moins partiellement; il en va de même, d'ailleurs, pour celles de l'auteur et du traducteur. Cela ne signifie cependant pas que toute tentative de dire quelque chose de la lecture soit vaine, mais qu'il faut se garder de prétendre offrir une description « de la façon dont se déroule *empiriquement* la lecture » (Saint-Gelais 1994 : 145) et qu'il est possible de s'appuyer sur les acquis des approches sociodiscursives, d'une part, ainsi que sur ceux de la sémiotique, d'autre part, pour étayer une réflexion rigoureuse sur cette activité. Il va sans dire que le sens, l'autonomie de la lecture, les limites de l'interprétation et toutes les questions de cet ordre ne font ni ne feront vraisemblablement jamais l'objet d'un consensus. Ce sont des questions polémiques auxquelles on ne saurait apporter de réponse définitive. Ce travail n'y prétend pas non plus.

Chapitre I

Approches didactiques de la traduction au Canada

I.1. Politiques linguistiques et essor de la profession de traducteur¹

Le marché de la traduction canadien a ceci de particulier qu'il est dominé par un employeur principal, le Bureau de la traduction, « l'employeur exclusif de traducteurs et d'interprètes dans l'administration fédérale² ». On sait que cette particularité est la conséquence directe de l'histoire du pays, qui a vu les luttes territoriales et politiques opposant les empires britannique et français se solder par l'adoption d'une Constitution attestant le bilinguisme officiel de la fédération. Le bilinguisme des institutions politiques fédérales autorisé par les Pères de la Confédération (1867) a conduit le gouvernement à se doter d'un service de traduction qui débouchera, en 1934, sur la création de cette instance publique centralisée afin de réaliser concrètement l'égalité linguistique établie par la Constitution. Depuis les débuts de la colonisation, la traduction avait joué un rôle important dans les rapports entre les différents « groupes culturels³ » en présence, mais c'est la création de cette instance qui marque le coup d'envoi de la professionnalisation et

¹ L'interprétation de conférence est une dimension très importante de l'histoire de la traduction au Canada; toutefois elle est exclue du survol historique tracé ici, puisque cette étude se préoccupe d'enjeux exclusivement liés au texte écrit.

² Site du Bureau de la traduction, section « Programme pour étudiants en traduction et en interprétation au Bureau de la traduction » :

<https://psjobs-emploisfp.psc-cfp.gc.ca/psrs-srfp/applicant/page1760;jsessionid=cHxxLV1Q12qt2LQhjfsqptdq25vxn6lntwJDVYR7Qy0hLFyP81X!950161283?view=101944&administrator=false&toggleLanguage=fr&keepBack=1>

³ Comme on le sait, la relation tripartite entre autochtones, francophones et anglophones générée initialement par la colonisation s'est cependant réduite à une relation bipartite excluant les premiers des grandes lignes politiques et linguistiques du gouvernement officiel lors de son établissement.

de l'institutionnalisation de la traduction. Les tout premiers cours de traduction au Canada sont donnés à Ottawa dès 1936⁴. Au Québec, ils sont donnés à partir de 1940 à Montréal. La même année, la Société des Traducteurs du Québec est fondée. Celle-ci absorbera en 1968 le Cercle des traducteurs et la Corporation des traducteurs professionnels du Québec pour devenir l'actuel Ordre des traducteurs, terminologues et interprètes agréés du Québec (OTTIAQ). La fondation de cette société est bientôt suivie par d'autres groupements de traducteurs qui apparaîtront au cours de la décennie. Cet essor initial de la traduction comme profession est relancé dans les années 1960 et 1970 par l'adoption de nouvelles politiques linguistiques, notamment la *Loi sur les langues officielles* par le Parlement canadien en 1969, qui sera intégrée à la Constitution par la *Charte canadienne des droits et libertés* en 1982, ainsi que par la Charte de la langue française au Québec, qui fait du français la langue officielle de la province en 1977. Ces reconfigurations judiciaires de la place des deux langues dans l'État ont provoqué une explosion de la demande en traduction, plus forte du côté francophone compte tenu de la majorité démographique anglophone et de la domination corrélative de l'anglais dans la bureaucratie parlementaire et dans la fonction publique en général⁵. Cela a entraîné la création d'associations et d'organes de publication, l'organisation de colloques et de conférences, la prolifération de cabinets de traduction et, parallèlement, a conduit les universités, comme le souligne Geneviève Mareschal, à se doter rapidement de programmes de formation :

⁴ Il s'agissait de cours conduisant à ce qui était alors appelé « certificats de première et deuxième classe ».

⁵ En 1999, le rapport produit par le Comité sectoriel de l'industrie canadienne de la traduction indiquait que la « combinaison français-anglais constitu[ait] 31 % des besoins et la combinaison anglais-français, 59 % » (Gamas et Knowlden, 1999 : 32); un rapport plus récent confirme que la demande pour cette combinaison (ANG→FR) continue d'être beaucoup plus forte que pour l'inverse (FR→ANG) (Aubin, 2005 : 15, 37).

[...] à la fin des années 70, neuf baccalauréats⁶ de traduction avaient vu le jour. Réparti géographiquement entre la province du Manitoba à l'ouest et celle du Nouveau-Brunswick à l'est, le gros contingent des programmes se situait – et se situe encore – au Québec et en Ontario. (Mareschal, 2005)

C'est donc dans cette conjoncture particulière que naissent les premiers programmes universitaires canadiens de traduction, dont l'objectif principal, encore d'actualité, est de former des traducteurs généralistes professionnels, travaillant majoritairement vers le français⁷, capables de fournir en main-d'œuvre qualifiée les administrations publiques. Bien que le marché canadien de la traduction se soit diversifié au cours des quatre dernières décennies, aujourd'hui comme à l'époque un grand nombre d'étudiants du premier cycle se destinent à une carrière au sein du Bureau de la traduction⁸ (comme employé ou travailleur autonome sous-traitant), dont les besoins en main-d'œuvre ne cessent par ailleurs d'augmenter en raison « de la croissance économique du pays et de la mondialisation » (Aubin 2005 : 16), d'une part, et du départ à la retraite de la génération de traducteurs engagés à l'époque de la *Loi sur les langues officielles* (Gamas et Knowlden 1999; Aubin 2005; Brisset 2008), d'autre part.

⁶ En réalité, les programmes de baccalauréat et de certificat en traduction du Collège universitaire de Saint-Boniface (Manitoba) ont été créés en 1983 et son École de traduction existe officiellement depuis 1984; avant ces dates, il n'existait aucun programme de formation universitaire à l'ouest de l'Ontario. On comprend néanmoins par cet extrait que l'apparition et l'expansion rapide des programmes de traduction, concentrée surtout dans l'est du Canada, s'est principalement produite au cours des années 1970, c'est-à-dire dans le sillage de la Loi sur les langues officielles en raison des besoins de main-d'œuvre qu'elle a immédiatement suscités.

⁷ On pourrait croire qu'en raison de la mondialisation, les programmes de formation tendent à se diversifier en matière de combinaisons linguistiques, cependant celles-ci demeurent surtout limitées aux langues officielles et, depuis peu, à l'espagnol. Seules les universités York (Collège Glendon), Montréal, McGill et Ottawa offrent des programmes visant la formation de traducteurs de l'espagnol ou vers l'espagnol (Aubin, 2005 : 31). Il existe d'ailleurs encore peu de programmes orientés spécifiquement vers l'anglais; selon Mareschal, « seules 3 universités sur 14 ont un baccalauréat distinct axé sur la combinaison français-anglais » (2005 : 252).

⁸ La demande en traducteurs du Bureau dépasse d'ailleurs amplement le nombre effectif de diplômés. En 1999, le rapport du Comité sectoriel prévoyait pour la période 2000-2003 une augmentation de la demande de traducteurs, d'interprètes et de terminologues diplômés qui situerait celle-ci entre 360 et 400 par année (Gamas et Knowlden 1999 : 27); un rapport subséquent suggère que cette demande a encore augmenté depuis (Aubin 2005 : 15); or, le « nombre de bacheliers [...] se maintient à 273-278 diplômés par an depuis 2002 » (*ibid.* : 36) et le Bureau a annoncé à l'Association canadienne des écoles de traduction (ACET) le 30 mars 2005 qu'il embaucherait désormais *exclusivement* des titulaires d'un baccalauréat, aggravant ainsi le manque de relève. Voir à ce sujet Brisset (2008).

Ainsi, puisque l'essor de la traduction a d'abord et avant tout été provoqué par une forte demande en provenance du secteur public⁹ et que c'est pour répondre à cette demande qu'ont été créés les premiers cours et programmes, la pratique de la traduction ainsi que son enseignement au Canada sont caractérisés, dès l'origine, par une orientation dite « professionnelle » ou « pragmatique », désignant une catégorie de traductions « utilitaires » que l'on oppose généralement aux traductions relevant du champ littéraire. L'objectif des cursus, qui forment un ensemble homogène¹⁰ (Mareschal 2005 : 252), est l'acquisition de compétences traductionnelles censées correspondre aux exigences du monde professionnel quel qu'en soit le secteur. Au cours de cette formation, les apprenants sont ainsi amenés à intérioriser un ensemble de normes qui sous-tendent l'interprétation et la réexpression des textes à traduire. Or, les méthodes didactiques privilégiées dans l'enseignement de la traduction ne sont pas générées *ex nihilo*. Pour former la relève, les enseignants s'appuient soit sur leur propre expérience professionnelle, soit sur des modèles théoriques développés, à leur intention spécifique ou non, par des traductologues, soit sur une combinaison des deux. À l'époque de la constitution des programmes, les méthodes d'enseignement sont surtout informées par la pratique, les formateurs étant alors des traducteurs de métier, mais des modèles importés d'Europe viendront bientôt se combiner à celles-ci. Il convient maintenant de voir à quels modèles théoriques il est possible de rattacher les normes enseignées en contexte canadien, ainsi que la façon dont ces modèles définissent les processus d'interprétation et

⁹ Le rapport de 1999 indique que cette demande occupait 35 % du marché total de la traduction (Gamas et Knowlden 1999 : 19), mais comme on calculait alors que 80 % des revenus de l'industrie provenaient des combinaisons entre langues officielles (*ibid.* : 22), on peut en déduire que l'influence du secteur public sur l'industrie globale de la traduction était en réalité – et demeure probablement encore – plus importante que ne le suggère ce pourcentage.

¹⁰ Cette homogénéité des programmes résulte du plan d'action concerté de l'ACET, créée en 1973, dont le but premier était d'« [h]armoniser autant que faire se peut les programmes d'études et les examens. » (Site de l'ACET : <http://www.uottawa.ca/associations/acet/statuts.htm>)

de réexpression, afin de porter par la suite un regard critique sur la conception implicite de la lecture et du texte qui en découle.

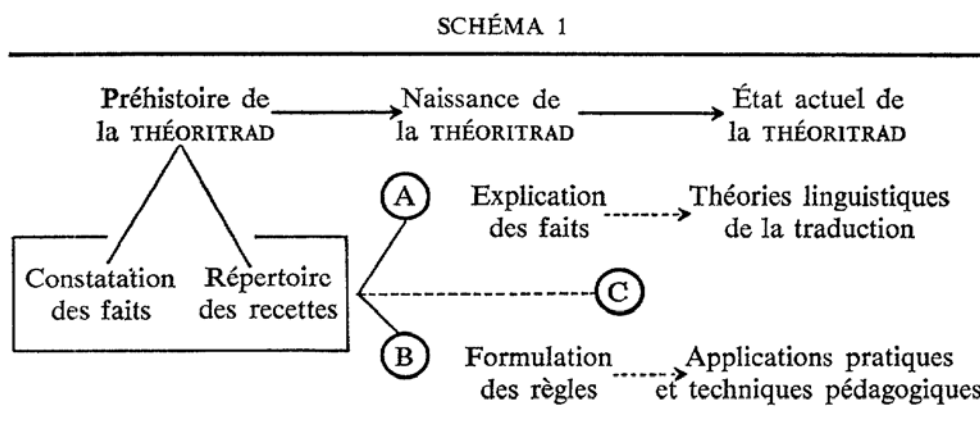
I.1.1. Filiations théoriques : hégémonie de l'approche linguistique

À partir des années 1950, une conception « moderne » de la traduction commence à émerger. Elle se veut scientifique, objective et systématique. Son terreau est la discipline-reine de l'époque, la linguistique. Jusqu'alors, l'étude de la traduction reposait sur des traditions centenaires de nature littéraire ou philosophique dont le prototype européen n'avait pas d'équivalent aussi développé au Canada. Plusieurs facteurs convergents, dont une analyse détaillée déborderait du cadre de cette étude, conduisent à ce changement de paradigme dans l'étude de la traduction. D'abord, la Seconde Guerre mondiale a radicalement internationalisé les échanges, entraînant une croissance soudaine de la demande de traduction dans l'immédiat après-guerre. Ensuite, l'avènement de l'informatique a stimulé la recherche sur la traduction automatique, qui sera prise en charge par une branche de la linguistique et intensément explorée pendant la Guerre froide, avant d'être en partie abandonnée au profit des aides informatiques à la traduction humaine. Aux États-Unis, la vaste entreprise de traduction de la Bible en anglais américain contemporain ainsi que dans de nombreuses langues du monde, sous l'égide de l'American Bible Society où le linguiste Eugene Nida a joué un rôle déterminant, a mené à une théorisation des procédures de la traduction, basée en partie sur les principes de la grammaire générative et transformationnelle nouvellement développée par Chomsky. Avec l'essor de la linguistique structurale en Europe et aux États-Unis, l'étude de la traduction se modernise. Parmi les linguistes et les poéticiens qui se sont penchés sur la traduction au début de la seconde moitié du XX^e siècle, on retient le plus souvent les

noms de A. V. Fedorov (*Vvedenie v teoriyu perevoda [Introduction à une théorie de la traduction]*, 1953), Roman Jakobson (*On linguistic aspects of Translation*, 1959), Jean-Paul Vinay et Jean Darbelnet (*La stylistique comparée du français et de l'anglais*, 1958), Georges Mounin (*Problèmes théoriques de la traduction*, 1963), Eugene Nida (*Toward a Science of Translating*, 1963) et John C. Catford (*A Linguistic Theory of Translation : An Essay in Applied Linguistics*, 1965). Que leur objet d'investigation et d'application soit littéraire (Fedorov, Jakobson, Mounin), biblique ou autre, ils cherchent à porter sur l'activité traduisante un regard distinct de celui porté par la littérature comparée, la philosophie et la philologie, qui étaient traditionnellement les disciplines à partir desquelles la traduction avait été pensée, pour ainsi faire de la traduction un objet d'analyse scientifique propre à la linguistique générale. « [L'activité traduisante], écrit Mounin, essaie [...] de se considérer (sans doute pour la première fois) comme une activité spécifique, avec son objet, ses démarches et ses problèmes – et cela d'un regard enfin scientifique » (Mounin 1976 : 110). Il s'agit alors de « renoncer [...] aux formulations péremptoires indémontrées » et de se « délivrer de tout impressionnisme et de tout subjectivisme » (*ibid.* : 112) pour soumettre l'activité traduisante à un « traitement cartésien » (*ibid.* : 113); bref, de se débarrasser de l'empirisme qui avait caractérisé les études de traduction jusqu'au début des années 1950.

Au Canada, à la même époque, on commence à enseigner la traduction, avant même la création de programmes structurés. Les cours et les programmes de traduction se multiplient au Québec et en Ontario, où se situent les grands centres économiques et administratifs. Les formateurs sont alors des praticiens qui n'ont reçu eux-mêmes aucune formation spécifiquement traductologique – puisqu'il n'en existe alors aucune, d'un côté

comme de l'autre de l'Atlantique. Ils enseignent la traduction soit en fonction de l'expérience empirique qu'ils ont acquise, soit en fonction de principes limités au comparatisme linguistique. En 1975, dans un article portant sur la récente évolution de la théorie de la traduction, Vinay identifie « deux démarches essentielles, mais divergentes, qui ont abouti aux travaux et recherches de la THÉORITRAD depuis [...] la fin de la Deuxième Guerre mondiale » (Vinay, 1975 : 9)¹¹, démarches qu'il illustre par le graphique suivant :



Vinay précise que ces « démarches [...] se compénètrent en principe, mais ont été en fait le plus souvent explorées séparément, sans que l'on puisse vraiment parler de dialogue » (*ibid.*). Au Canada, écrit encore Vinay, « il n'y avait jusqu'à tout récemment que fort peu de *Théoritrad*s » (*ibid.*). La plupart des formateurs canadiens de l'époque appliquent donc la démarche B du schéma de Vinay. Comme le laisse entrevoir la description que fait en 1943 Pierre Daviault, pionnier de l'enseignement de la traduction au Canada, de sa méthode d'enseignement, cette démarche empirique implique alors une conception de la

¹¹ Terme que Vinay emploie pour désigner la « théorie de la traduction » ou les « théoriciens » de la traduction. Toutefois la « théorie » dont parle Vinay se limite alors, comme on va le voir, à l'approche comparative.

traduction centrée sur le vocabulaire et la « syntaxe » (entendue toutefois au sens restreint de traits grammaticaux et stylistiques) de deux langues, qu'il s'agit d'apparier :

[...] au cours de mes leçons, j'expose à mes élèves la théorie de la traduction, mais aussi des indications sur le vocabulaire et en outre sur la transposition des syntaxes anglaise et française d'une langue à l'autre. Au surplus je leur communique toutes les règles, toutes les notions, tous les «trucs» du métier, qui leur sont sans doute d'un grand secours. (Pierre Daviault cité dans Delisle 1981a : 4)¹²

Dans l'enseignement universitaire, cet empirisme allait céder la place à une approche plus systématique, fondée sur l'étude « contrastive » du lexique et de la grammaire (amenant tranquillement la didactique canadienne vers la démarche C du schéma de Vinay), notamment, mais pas seulement, par le truchement de Jean-Paul Vinay et Jean Darbelnet. C'est cette approche que Vinay désigne par « théories linguistiques », qu'il utilise pour décrire la démarche A. Or, celle-ci ne coïncide pas avec les théories syntaxiques de la linguistique moderne qui se développent alors outre-Atlantique. En effet, ce « comparatisme linguistique », qui ne dépassait pas le niveau de la phrase, reposait sur la recherche d'équivalences préétablies. Les unités syntaxiques étaient traitées comme des « signes » étendus ou, selon la formule de Mounin (1963), comme de « grands signes » et l'objectif était de systématiser la permutation des tournures syntaxiques considérées équivalentes entre deux langues. Le bilinguisme canadien, qui présentait à l'époque un cas de figure nouveau et susceptible de donner lieu à des observations intéressantes, avait attiré l'attention de ces deux anglicistes français, venus s'établir au Canada dans les années 1940. Leurs études comparatives du français et de l'anglais, inspirées des travaux d'Alfred Malblanc (*Pour une stylistique comparée du français et de l'allemand: essai de représentation linguistique comparée*, 1944), a mené à la publication en 1958 de la *Stylistique comparée du français et de l'anglais*, sous-titrée « Méthode de traduction »,

¹² Pierre Daviault fait mention de « la théorie de la traduction » sans préciser ce en quoi elle consiste, ni d'où elle vient, ce qui est en fait caractéristique de la conception empirique, *pré-théorique* de la traduction qui avait alors cours au Canada.

l'un des premiers ouvrages de didactique de la traduction à voir le jour. Figurant parmi les tout premiers professeurs de traduction au Canada (à l'Université de Montréal et à l'Université McGill), les deux anglicistes formés en Europe sont donc en partie responsables de l'introduction des premières approches didactiques de la traduction au Canada. Leur ouvrage, encore cité à ce jour et dont certains principes, comme nous le verrons plus loin, sous-tendent encore – quand ils ne sont pas enseignés tels quels – les méthodes didactiques actuelles (Jeon et Brisset 2006), a eu un retentissement important au-delà du Canada et a marqué un moment charnière dans l'histoire moderne de la traduction occidentale.

Ainsi, la formation canadienne en traduction s'est initialement appuyée sur une approche essentiellement comparative et contrastive de la traduction. Celle-ci permettait une application aux textes pragmatiques, ce qui concordait avec les besoins du marché national engendrés par une administration bilingue et avec les objectifs corrélatifs de formation, tous deux indifférents aux questions d'ordre littéraire, comme en témoigne Paul A. Horguelin, alors professeur de traduction à l'Université de Montréal, lors d'une table ronde sur l'enseignement de la traduction tenue en 1975 :

Jusqu'au XX^e siècle, qui disait « traduction » pensait « traduction littéraire », d'où la conception de la traduction comme un art. Depuis Fëdorov, Mounin, Vinay et Darbelnet, la traduction revendique le titre de science ou, soyons modestes, de discipline. Et ses techniques peuvent s'enseigner. (Paul A. Horguelin dans Delisle et al. 1975 : 44)

La place prépondérante des questions de langue dans la formation des traducteurs – le fait que la traduction était perçue comme une opération avant tout linguistique – a fait en sorte que l'étude de la traduction ait été rattachée aux départements de linguistique¹³, ce qui se reflète encore dans la désignation actuelle de certains départements universitaires

¹³ Les deux disciplines, et par le fait même les deux cursus, demeuraient cependant séparés.

au sein desquels la traduction est étudiée. On peut penser au *Département de linguistique et de traduction* de l'Université de Montréal, anciennement appelé *Département de linguistique et de langues modernes*, qui a hébergé le premier programme de baccalauréat au Québec (appelé *Licence* la première année) en 1968. On peut aussi penser à celui de l'Université Laval, *Département de langues, linguistique et traduction*, qui a offert une *Licence en traduction* à partir de 1969. Le premier programme de traduction menant à un diplôme universitaire, inauguré en 1968, était offert par le *Département de linguistique et de langues modernes* de l'Université d'Ottawa¹⁴ et menait à une Maîtrise en linguistique appliquée (option traduction), mais dans ce cas-ci une scission entre les deux disciplines a été opérée lors de la création de l'École de traduction et d'interprétation en 1971¹⁵.

I.1.2. L'économie du mot : naissance de la terminologie canadienne

Le bilinguisme administratif a eu une autre conséquence importante sur la formation des traducteurs, soit le développement de la terminologie¹⁶, lié à l'essor de la traduction, ainsi qu'au progrès technologique. L'adoption de la *Loi sur les langues officielles*, puis celle de la Charte de la langue française au Québec ont en effet rendu nécessaire l'acquisition d'une compétence langagière bilingue dans les domaines de spécialité, principalement techniques, scientifiques et juridiques. Le « passage de l'unilinguisme anglais à un usage parallèle ou fonctionnel du français a en effet provoqué un immense appel de terminologie » (Kerpan 1977 : 45). Les instances langagières gouvernementales devaient faciliter la francisation aussi bien dans le secteur public que dans les entreprises, et veiller

¹⁴ Comme on l'a mentionné précédemment, un programme menant à ce qui était alors appelé « certificats de première et deuxième classe » y existait depuis 1936.

¹⁵ Toutefois le terme « linguistique » n'a disparu du titre de la maîtrise qu'en 1983. (Delisle 1981b)

¹⁶ Définie par le *Grand dictionnaire terminologique (GDT)* comme étant l'« étude systémique de la dénomination des notions appartenant à des domaines spécialisés de l'expérience humaine et considérées dans leur fonctionnement social ».

à l'uniformisation de la terminologie, notamment par la création d'organes de concertation terminologique. L'Office québécois de la langue française, créé en 1961, a joué un rôle déterminant à cet égard (on lui doit notamment l'élaboration de nombreux vocabulaires scientifiques, techniques et juridiques). La Banque de terminologie du Québec (*TERMINOQ*, l'actuel *GDT*) est lancée en 1969. En 1970, l'Université de Montréal se dote également d'une banque de terminologie informatique, *Termium*, dont le gouvernement fédéral fera l'acquisition cinq ans plus tard. Une intense activité terminologique anime l'Est du pays dans les années 1960, mais c'est surtout au cours des années 1970 que la terminologie commence à se définir en tant que discipline autonome, différente de la lexicographie et de la traduction, et à uniformiser sa méthodologie, puisqu'elle « exige désormais du traducteur et du praticien une démarche propre et spécifique » (Kerpan 1977 : 45). L'expertise du Canada en matière de terminologie (méthodologie et grandes banques informatiques) a d'ailleurs acquis une réputation d'envergure internationale. Parce qu'elle en est venue à occuper une place aussi importante dans l'administration linguistique du pays, la terminologie constitue aujourd'hui une importante dimension de la formation des traducteurs. On verra cependant (quoique de façon périphérique) que la pression exercée par la place prépondérante qu'elle occupe contribue à limiter le développement d'une réflexion sur le *texte* et sa *lecture* en didactique de la traduction.

I.1.3. Filiations théoriques : apparition de nouveaux modèles

Si la linguistique contrastive donne une première impulsion à l'essor de ce qui deviendra la « traductologie », le champ où celle-ci est en germe se modifie rapidement. Certains des principes linguistiques sur lesquels s'appuie la traduction sont bientôt critiqués par

une nouvelle catégorie de théoriciens et de praticiens qui, s'apercevant des limites méthodologiques et épistémologiques du comparatisme linguistique, cherchent à établir la spécificité de la traduction, vue comme une activité *sui generis*, et à élever celle-ci au rang de discipline autonome. Parmi les modèles qui émergent dans la seconde moitié du XX^e siècle en réponse à cette insatisfaction, nous en retiendrons deux qui, s'inscrivant parmi les « grands courants qui se sont succédé depuis les années 1950 en Europe occidentale et en Amérique du Nord » (Brisset et Jeon 2006 : 393), ont eu une incidence majeure sur la traductologie et la pédagogie de la traduction : « l'approche interprétative de l'École de Paris [et] la théorie allemande du *Skopos*, qui continuent à exercer une influence déterminante au-delà de la sphère occidentale » (*ibid.* : 392). L'influence de ces modèles au Canada est manifeste; on peut notamment la constater en observant le contenu des manuels de traduction utilisés dans le cadre de la formation des traducteurs (Brisset et Jeon 2006). Ce ne sont pas les seuls modèles à avoir marqué la formation des traducteurs, mais étant donné la place importante qu'ils y occupent, on peut les considérer comme représentatifs des paramètres d'enseignement actuels.

I.2. Modèles dominants dans la formation de premier cycle : genèse et fondements

Afin d'articuler une critique rigoureuse des concepts de *lecture* (ou, plus précisément, des *processus d'intellection* mis en œuvre par la lecture) et de *texte* tels qu'ils sont explicitement et implicitement définis par les modèles retenus, il est nécessaire de voir dans quel contexte ceux-ci ont vu le jour et ce en quoi ils consistent. Cela signifie que cette partie de l'étude ne sera pas le lieu d'une critique des modèles, qui viendra dans un second temps, mais sera réservée à l'exposition des principes proposés par ceux-ci.

I.2.1. Le modèle interprétatif

Élaboré directement en français, ce qui le rendait immédiatement accessible aux praticiens et enseignants francophones du Canada, le modèle interprétatif qui naît à Paris au cours des années 1960 et qui prendra le nom de « théorie interprétative », ou « théorie du sens », est sans doute le premier modèle de la période « post-linguistique » à avoir eu une incidence sur la traductologie canadienne. Partant de ce critère, c'est ce modèle que nous examinerons le premier.

Les principes de la théorie interprétative ont été établis par Danica Seleskovitch et Marianne Lederer à partir de la pratique de l'interprétation de conférence et, par la suite, ont été appliqués à la traduction en général. Seleskovitch est probablement la première interprète à systématiser une réflexion sur l'acte d'interprétation. L'ouvrage qu'elle publie en 1968, *L'interprète dans les conférences internationales*, demeure son ouvrage le plus connu internationalement, le plus souvent réédité (la dernière édition datant de 2004) et le plus traduit¹⁷. Engagée en 1956 comme chargée de cours au sein de ce qui était alors à Paris l'Institut de Hautes Études d'Interprétariat, Seleskovitch propose peu après son entrée en fonction des innovations importantes concernant la pédagogie de l'interprétation. Ces innovations, appuyées par le directeur de l'Institut, Maurice Gravier, mènent à une réforme du programme d'enseignement de la section interprétation et à la création de l'École supérieure d'interprètes et de traducteurs (ESIT) au cours de l'année 1957 (Widlund-Fantini 2007 : 168-169). Plus tard, Seleskovitch en deviendra la directrice, poste qu'elle occupera pendant de nombreuses années. Déjà attachée à l'Université Paris III depuis sa création, l'École sera officiellement intégrée à la Sorbonne

¹⁷ Voir « Danica Seleskovitch » dans WorldCat Identities : <http://www.worldcat.org/identities/lccn-n78-93796>.

Nouvelle en 1969 (*id.*). En 1958, Seleskovitch fait la rencontre d'une interprète récemment diplômée, Marianne Lederer, qui deviendra sa principale collaboratrice (Widlund-Fantini 2007 : 103). C'est ensemble qu'elles formaliseront les principes de la théorie interprétative, dont une première version systématisée paraîtra en 1984 dans *Interpréter pour traduire*. C'est donc à partir des propositions de Seleskovitch et de Lederer que sont formées les orientations théoriques générales de l'ESIT et, pour cette raison, je considérerai les écrits de ces deux auteures comme représentatifs de la théorie interprétative et des orientations générales du corps de chercheurs et d'enseignants de l'ESIT.

Lors de la création de l'ESIT à la fin des années cinquante, les objectifs des interprètes qui y enseignent sont multiples. D'une part, il s'agit de faire de l'interprétation de conférence, trop longtemps privée d'une théorisation et d'une pédagogie adéquates, un objet d'étude et d'enseignement à part entière, au même titre que la traduction écrite, dans le but d'arriver « à une pratique plus exigeante et plus raisonnée de l'interprétation consécutive et simultanée » (Laplace 1995 : 162). Cela implique d'élaborer une « nouvelle » théorie qui englobe ces deux modalités de la traduction :

Ce modèle interprétatif rend compte à la fois de la traduction écrite et de l'interprétation de conférence [...], [qui] représentent bien deux formes d'expression différentes, mais étant donné que toutes deux ont pour objet de transmettre le contenu de messages, la théorisation faite à partir de l'expérience de l'une peut prétendre s'appliquer aux deux et reléguer au niveau des formes d'expression les différences qui les séparent. (S. et L. 1984 : 88)

C'est « la théorisation faite à partir de l'expérience » de l'interprétation qui « peut prétendre s'appliquer aux deux ». Aussi le modèle établit-il la supériorité heuristique de l'interprétation dans le cadre d'une théorie de la traduction (Seleskovitch et Lederer

1984 : 9-10; 89-90; 297)¹⁸; il sera question un peu plus loin des arguments invoqués par les auteures pour s'en expliquer.

Il s'agit également pour les chercheurs de l'ESIT de s'inscrire à contre-courant des approches de la traduction qui, dans leur perspective, « semblait n'avancer que dans les ornières profondes creusées par la linguistique, faisant fi de toute observation de la réalité et de l'expérience » (Laplace 1995 : 163). Puisant dans les recherches contemporaines conduites au sein d'autres branches de la linguistique et de disciplines connexes – telles que la pragmatique, la psycholinguistique, l'analyse du discours, la théorie de l'énonciation, les théories de la communication, les sciences cognitives et la psychologie (neuropsychologie, psychologie du développement, psychologie expérimentale) – ils ont cherché à contourner les lacunes inhérentes à ce que Seleskovitch nommait les « doctrines linguistiques de la traduction » (Seleskovitch 1980 : 403). En réalité, c'est la traduction didactique, pratiquée dans les départements de langues étrangères des universités françaises et pour un tout autre usage que la formation de traducteurs professionnels, qui était ou qui aurait dû être visée par ces critiques, puisqu'il existait déjà, notamment en Allemagne, d'autres approches traductologiques : mais comme on le verra Seleskovitch et Lederer parlent la plupart du temps en termes généraux, sans établir cette distinction. Leur principal reproche, celui autour duquel s'est définie la théorie interprétative, est le fait de ne considérer la traduction que du point de vue de la langue (selon la dichotomie saussurienne langue-parole) et de négliger le contexte réel d'énonciation dans lequel on fait *emploi* de cette langue, les processus cognitifs impliqués dans tout acte de traduction, de même que les connaissances extralinguistiques requises lors de l'accomplissement de cet acte. « C'est donc consciente de m'opposer *aux théories*

¹⁸ Afin d'accroître la lisibilité du texte, la référence (*Seleskovitch et Lederer 1984*) sera dorénavant ainsi abrégée : (*S. et L. 1984*).

*linguistiques en cours*¹⁹, écrit Seleskovitch, que je propose une théorie interprétative de la traduction [...] » (*ibid.* : 93); par *théories linguistiques en cours*, elle vise non seulement la traduction didactique utilisée pour l'apprentissage des langues, mais aussi les approches de la traduction comme le comparatisme linguistique, illustré en 1958 par la *Stylistique comparée du français et de l'anglais* de Vinay et Darbelnet (*ibid.* : 27; Lederer 1994 : 131-133) ou les approches structurales et notamment la méthode générativiste inspirée de Chomsky (S. et L. 1984, notamment 93, 101, 294; Lederer 1994 : 90-92). C'est leur application à la traduction que Seleskovitch et Lederer mettent en question. On sait que Nida (1969) a élaboré une méthode de la traduction dont l'étape consacrée à l'analyse du sens du texte original repose sur la linguistique générative-transformationnelle, mais elles pensent surtout aux recherches sur la traduction automatique effectuées aux États-Unis à partir des principes de la grammaire générative et en réalité parlent peu de la méthode de Nida, qui partage pourtant plus d'un élément commun avec leur propre théorie. Voici quelques-unes des critiques qu'elles ont explicitement formulées à l'égard de ces approches :

La stylistique comparée du français et de l'anglais [...], malgré toutes ses qualités, n'est pas une méthode de traduction des textes, contrairement à ce que laisse entendre son sous-titre [...]. Les comparatistes ne vont pas jusqu'aux textes dans lesquels une traduction par équivalence est toujours possible, autorisant autre chose que les correspondances linguistiques. J. Delisle écrit : "L'analyse de la langue que pratiquent les stylisticiens comparatistes reste en deçà de l'analyse du discours sur lequel se fonde toute vraie traduction." (Lederer 1994 : 132)

Dans une réaction louable mais inachevée à l'égard de l'associationnisme behavioriste, [la grammaire générative de Chomsky] a réintroduit un aspect mentaliste dans l'étude du fonctionnement du langage en y cherchant des significations (deep structures) différentes du strict signifié linguistique [...]. Mais la grammaire générative s'enlise dans l'analyse de phrases artificielles; en accordant la primauté à la compétence (connaissance de la langue et intuition grammaticale des individus) sur la performance (emploi de la parole dans la communication), elle se prive de l'apport que le sens offre à l'analyse des mécanismes langagiers. (S. et L. 1984 : 101)

¹⁹ Ici et dans la suite du texte, sauf indication contraire, l'italique dans les citations sera de moi.

Il faut garder en mémoire que la critique qu'elles élaborent, surtout en ce qui concerne le comparatisme linguistique autour duquel se constitue leur argumentaire, a principalement trait à *la didactique de la traduction*, plutôt qu'à la *traductologie* en général, puisque c'est à cet usage spécifique que cette approche se destinait et que c'est dans ce cadre qu'elle a connu un succès durable. Dans le but d'améliorer l'enseignement de la traduction, l'un des principaux objectifs que se donnaient à l'époque Seleskovitch et Lederer était de distinguer la traduction comme activité spécifique de la traduction « instrumentale », notamment pédagogique, c'est-à-dire servant à des fins étrangères à celles qu'elles considéraient propres à la traductologie. Elles cherchaient, nous l'avons dit, à distinguer la *traduction didactique*, qui sert à l'apprentissage des langues étrangères, de la *didactique de la traduction*, c'est-à-dire de l'apprentissage de la traduction comme activité déterminée par des règles qui lui sont propres. Ainsi, elles considéraient que les principes de *La stylistique comparée* servait à la première, mais pas du tout à la seconde. La critique du comparatisme linguistique entrainait, par conséquent, dans cette tentative d'établir une didactique de la traduction qui soit autonome par rapport à la linguistique. Pour mieux comprendre ces critiques, il est nécessaire d'exposer dans le détail les principes de la théorie interprétative.

Seleskovitch et Lederer défendent l'idée selon laquelle la traduction ne se limite pas au simple « transcodage », à la reconnaissance d'équivalences entre les mots de deux langues basées sur des contenus sémantiques invariants, établis a priori et catalogués dans les dictionnaires. Le transcodage « n'est [...] qu'une composante de la traduction, il n'est pas *la* traduction » (*ibid.* : 7). Celle-ci, s'opérant toujours en situation de communication, se manifeste à travers la parole réalisée à laquelle le contexte d'énonciation, en incluant

les éléments non verbaux, viendra ajouter ce que Seleskovitch appelle des « éléments (ou compléments) cognitifs », qui feront partie du sens du « message » à traduire. Aussi, les chercheurs de l'ESIT avancent que l'étude des systèmes linguistiques et la comparaison des traits de différents systèmes que proposent les approches générative et comparative ne peuvent tenir lieu de théorie de la traduction. Ils affirment qu'en ne se servant pour leurs démonstrations que de phrases isolées et créées de toutes pièces (approches comparative et générative) et en comparant a posteriori des *résultats* (artificiels) de traduction en langues source et cible (approche comparative), les linguistes²⁰ négligent entièrement le processus interprétatif, tandis qu'eux-mêmes prétendent démontrer les « mécanismes fondamentaux de l'opération même » (*ibid.* : 35). Seleskovitch reprend donc en ces termes une distinction déjà établie par la linguistique : celle entre « signification », qui est la charge sémantique virtuelle que gardent les mots « en langue », c'est-à-dire hors de toute situation de communication, et le « sens », qu'elle définit comme l'ensemble des données linguistiques et extralinguistiques pertinentes propres à un message donné, interprétées en contexte par le traducteur puis réexprimées par celui-ci. On affirme que « Seleskovitch est sans doute la première théoricienne à avoir démontré la différence entre la signification et le sens *dans la pédagogie de l'interprétation* » (Srpova 1995 : 3). Elle reprenait en fait pour le compte de la traduction la théorie de l'énonciation (Benveniste) – comme le faisait d'ailleurs Nida dès la fin des années 1950 –, les enseignements contemporains de la pragmatique (Grice, Austin) et, plus tard, de l'analyse du discours (Maingueneau, Beaugrande, van Dijk). Les chercheurs de l'ESIT considèrent que le sens que prendra un discours, étant toujours plus grand que

²⁰ Il faut garder présent à l'esprit que ces critiques ne concernent pas Nida (bien que certaines s'y appliquent aussi), puisque lui opérait sur de vrais textes et qu'il tenait compte de la situation d'énonciation, même au stade de l'analyse du sens des phrases (voir sa conception « ethnolinguistique » de la traduction).

« la somme des signifiés de l'énoncé » (S. et L. 1984 : 90), n'est donc jamais prévisible puisque seule l'actualisation d'éléments linguistiques et non linguistiques *en contexte* permettra de donner un sens, toujours nouveau, à la somme de ceux-ci : « La parole, écrit Lederer, reste elliptique » (*ibid.* : 52). C'est pourquoi il est « impossible de dissocier l'opération traduction des opérations mentales en général » (*ibid.* : 34), car c'est grâce à ces opérations cognitives que peuvent être mobilisées les connaissances nécessaires à l'interprétation du sens d'un énoncé et que celui-ci peut ainsi être appréhendé dans sa « totalité », c'est-à-dire en tenant compte aussi bien des éléments linguistiques que non linguistiques. Cette manière de percevoir le sens a amené Seleskovitch et Lederer à faire intervenir dans leur théorisation des disciplines telles que les sciences cognitives et la neuropsychologie, dont elles se sont servi pour appuyer scientifiquement leur définition du processus interprétatif et contourner ainsi l'anti-mentalisme ambiant, hérité des behavioristes et des distributionnalistes, qui bloquait alors toute recherche sur le sens (Laplace 1995).

Chez les tenants de la théorie interprétative, le processus interprétatif, censé être parfaitement représenté par l'interprétation simultanée, est conçu comme un passage fluide entre une parole se faisant pensée puis se faisant à nouveau parole (S. et L. 1984 : 27). Plus précisément, le processus est décrit à l'aide d'une formalisation où trois étapes sont distinguées : compréhension (déverbalisation) et réexpression (reverbération), puis confrontation de l'énoncé reformulé en langue d'arrivée avec l'énoncé original (justification). La compréhension de l'énoncé est son interprétation par le sujet traduisant, dans un contexte donné, à partir de toutes les données linguistiques et non linguistiques pertinentes. L'interprétation est effectuée grâce au bagage de connaissances linguistiques

et non linguistiques du sujet. Les données non linguistiques, que Seleskovitch nomme « éléments (ou compléments) cognitifs », sont « les éléments qui contribuent au sens du discours » :

les interlocuteurs, la situation qu'ils partagent, le moment où ils se parlent, l'endroit où ils se trouvent, les connaissances qu'ils possèdent les uns et les autres et le souvenir qu'ils gardent de ce qui vient d'être dit [...], qui s'adjoignent aux mots et aux phrases sans s'y fixer de façon définitive et donc sans devenir partie intégrante des langues [...]. (Seleskovitch 1980 : 406)

Lors de la déverbalisation, le sujet s'affranchit des structures formelles de l'énoncé en langue de départ, de « la face matérielle de l'unité de sens » (S. et L. 1984 : 73), « un peu comme on bat le blé pour séparer le grain de son enveloppe », écrit Lederer (*ibid.* : 34), pour ne retenir que « le sens » de ce message en fonction de l'intention du locuteur qu'il aura décodée :

Apprendre à traduire serait, en définitive, apprendre à penser pour rendre fidèlement les idées d'un autre; [...] il faut définir son objet [celui du traducteur] comme étant le sens, et celui-ci comme étant le vouloir dire de l'auteur. (*ibid.* : 18, 25)

La théorie du sens établit donc que la notion de fidélité ne concerne aucunement l'organisation matérielle du discours, à laquelle elle interdit de s'attacher, mais le contenu « purement » idéal d'un énoncé en contexte. Elle prescrit que le traducteur doit réexprimer ce sens en mobilisant les ressources disponibles de la langue d'arrivée, « en dehors de toute référence formelle à la langue originale » (*ibid.* : 33); le discours d'arrivée doit, selon ces principes, être « transparent », « naturel », « conforme au génie de la langue et donc immédiatement compréhensible » (*ibid.* : 91). Une telle conception de la traduction prête le flanc à la critique. Meschonnic, notamment, a sévèrement réprouvé ces principes, qu'il a associés à « l'idéologie-type du traducteur français » (1999 : 218). Venuti (1995), on le sait, a également condamné la logique de la transparence et de l'invisibilité de la traduction. Quant à la critique qui sera proposée

ultérieurement dans cette étude, elle aura pour objet les processus de lecture qui accompagnent ces préceptes.

Comme on l'a mentionné précédemment, les tenants de cette théorie considèrent le potentiel heuristique de l'interprétation supérieur à celui de la traduction écrite. Selon Seleskovitch et Lederer, ni la modalité traductionnelle (interprétation ou traduction écrite), ni la typologie des discours n'ont d'incidence sur le processus traductif en tant que tel, qui serait de nature universelle et assimilable au processus de communication unilingue (S. et L. 1984 : 68, 109)²¹. C'est néanmoins l'étude de l'interprétation qui serait plus à même d'en permettre la juste compréhension :

[...] s'agissant du processus, celui que l'on peut observer en interprétation de conférence est le plus immédiatement accessible ; simple, il repose sur tous les paramètres du discours et permet un examen direct et des conclusions claires sur l'ensemble du phénomène « traduction ». (Lederer, *op. cit.* : 16)

La situation de communication dans laquelle se déroule le discours est *parfaite* ; les paramètres du discours, qui font si souvent défaut au texte, interviennent pleinement dans l'oral et en facilitent la compréhension : les interlocuteurs, parties prenantes à l'acte de communication, sont présents ; tous partagent la perception du lieu, du moment, des circonstances d'émission et de réception des discours, la connaissance du thème en cours de discussion. (*ibid.* : 19)

Ainsi, l'évanescence du discours en situation d'interprétation simultanée agirait comme un garde-fou empêchant le traducteur de verser dans le transcodage, ou traduction de la signification linguistique :

les mots du discours parlé, si vite évanouis, ne donnent naissance qu'à un seul sens, excluant les possibilités d'interprétation tendancieuse ou même déformante auxquelles l'écrit prête inéluctablement flanc. En effet, en se figeant, le discours devient accessible non plus seulement dans sa partie sens mais aussi dans la langue dont il est fait, et peut donner lieu, pour autant que la langue les justifie, à tous les sens que l'on voudra bien lui prêter. (S. et L. 1984 : 89)

²¹ Dans son avant-propos à *La traduction aujourd'hui*, Lederer écrit qu'il s'agit d'« un ouvrage consacré au processus de la traduction et à son *caractère universel* indépendant de paires de langues ou de l'œuvre d'un auteur particulier. Il s'agit de montrer que *la démarche du bon traducteur est fondamentalement la même, quelles que soient les langues et quel que soit le texte en cause.* » (Lederer 1994 : 9)

Seleskovitch et Lederer conçoivent donc que la durée dans laquelle s'inscrit le processus d'interprétation d'un texte est susceptible de mener à des dérives d'interprétation non cautionnées par le vouloir dire de l'énonciateur, tandis que l'interprétation ne laisse dans la mémoire de l'interprète que « l'idée déshabillée de sa langue » (*ibid.* : 92), le « sens intact » (*ibid.* : 68), identique à ce soi-disant « vouloir dire ».

I.2.2. La question de la textualité

Avant de conclure cette brève présentation du modèle interprétatif, il est nécessaire de formuler quelques remarques importantes concernant la notion de *texte* comme *discours*, ou de *discours* comme *texte*, proposée par la théorie interprétative et nouvelle par rapport aux « approches linguistiques de la traduction²² ». Seleskovitch et Lederer affirment à maintes reprises que celles-ci se contentent d'analyser les problèmes de traduction à partir d'échantillons linguistiques confinés aux niveaux phrastique et infra-phrastique :

J'englobe sous l'appellation traduction linguistique la traduction de mots et la traduction de phrases hors contexte et je dénomme traduction interprétative, ou traduction tout court, la traduction des textes. (Lederer 1994 : 15)

Le modèle interprétatif met donc de l'avant la nécessité de privilégier, pour traduire, le *niveau textuel*, condamnant ainsi « une forme de traduction mot à mot que tous condamnent mais que beaucoup pratiquent » (Lederer 1994 : 15). Ce *niveau textuel*, cependant, n'est jamais clairement défini; il est plutôt assimilé implicitement à la notion de *contexte*, qui suffirait à le résumer. Suppose-t-il, par exemple, la notion de globalité? On voit bien que celle-ci entrerait pourtant en contradiction avec l'étude de l'interprétation simultanée, qui n'autorise pas, a priori, un regard sur l'intégralité du discours et ne permet qu'une rémanence mnésique de celui-ci (soutenue par des

²² Il ne faut pas oublier, encore une fois, qu'elles ne prennent pas en considération les théories de Nida, qui elles s'appliquent aux *textes* et où la pragmatique de la communication est une donnée essentielle guidant la traduction.

fragments discursifs) lors de l'acte de traduction. Nous reviendrons plus loin sur le paradoxe généré dans le cadre de cette théorie par la prétention d'opérer sur le texte et la préséance épistémologique accordée à l'interprétation de conférence.

I.2.3. Rayonnement de la théorie interprétative

La théorie interprétative a eu un impact majeur sur la didactique de la traduction, et ce bien au-delà de la France. À titre indicatif, l'ouvrage fondateur cosigné par Seleskovitch et Lederer, *Interpréter pour traduire*, a été édité huit fois entre 1984 et 2001 dans trois langues et 122 bibliothèques à travers le monde en détiennent un exemplaire. L'ouvrage également important de Lederer, *La traduction aujourd'hui : le modèle interprétatif*, a quant à lui été réédité neuf fois entre 1994 et 2006 dans quatre langues et 100 bibliothèques à travers le monde en détiennent un exemplaire²³. Ce rayonnement s'explique en partie par le fait que l'ESIT a longtemps été la seule institution à dispenser une formation doctorale en traduction et en interprétation, ce qui en faisait un lieu de convergence pour les diplômés francophones des premier et deuxième cycles désirant accéder au milieu de la recherche en traductologie et par le fait même contribuer à l'établissement et au développement de celle-ci. Aujourd'hui, d'autres écoles dispensant des diplômes d'études supérieures se sont ajoutées, mais l'ESIT continue de jouer un rôle prépondérant en didactique de la traduction.

Il est important de mentionner que les principes promus par l'ESIT sont aujourd'hui inchangés par rapport à leur première formulation, ce qui se vérifie de plusieurs façons : on peut convoquer par exemple les actes d'un colloque intitulé *Le sens en traduction*,

²³ Voir WorldCat Identities : <http://www.worldcat.org/identities/lccn-n78-93796> ; <http://www.worldcat.org/identities/lccn-n84-36686> .

tenu à l'ESIT en 2005, lors duquel certains chercheurs et professeurs actuellement actifs de l'ESIT, tels que Marianne Lederer, Fortunato Israël ou Colette Laplace, réitérèrent les fondements de la théorie interprétative²⁴. À preuve les affirmations suivantes :

[...] tous les auteurs [ayant collaboré à l'ouvrage] considèrent que le sens n'est pas à chercher dans les mots, qu'il n'est pas une affaire de langues mais une affaire de textes, et que c'est le sens des textes qu'il s'agit de traduire. (Lederer 2006 : 5)

Suivant le principe avancé par la Théorie Interprétative [les majuscules sont dans le texte], si le traducteur a pour mission de restituer un sens identique, il ne peut y parvenir que par le truchement de formes équivalentes puisque les idiomes sont par définition différents. (Israël 2006 : 19)

Il est évident que, en traduction, l'objet du transfert sera le vouloir dire de l'auteur. (Israël 2006 : 18)

[La] finalité première de l'opération traduisante qui est de rendre compte d'un sens préexistant. (*ibid.*)

La thèse centrale de la TIT [...] peut se ramener [...] à une chaîne interprétative : un orateur exprime un « vouloir dire » en un discours. [...] l'interprète va comprendre la chaîne sonore entendue et cette compréhension se solde par une déverbalisation. Reste dans le cerveau de l'interprète (ou du traducteur) le sens du discours, un état de conscience potentiellement équivalent au vouloir dire initial de l'orateur. L'interprète n'a plus qu'à réexprimer ce sens en un nouveau discours [...]. (Laplace 2006 : 81)

La réédition et la traduction des plus importants ouvrages de la théorie interprétative fournit, comme on vient de le voir en chiffres, une indication plus significative encore de ce maintien des positions initiales. L'édition la plus récente d'*Interpréter pour traduire* (2001) présente en effet une table des matières et une introduction identiques²⁵ à celles de la toute première édition (1984), ce qui suggère que le contenu demeure inchangé. En outre, les auteures y affirment clairement en préface qu'elles soutiennent toujours les principes exposés dans la version de 1984 :

D'autres ouvrages ont suivi celui que nous présentons à nouveau au public; on en trouvera les titres en bibliographie. Fondamentalement le point de vue initial exposé ici y est maintenu. (S. et L. 2001, s.p.)

²⁴ Toutefois ces positions ne sont pas partagées par l'ensemble des participants du colloque.

²⁵ À une différence près : dans l'introduction de l'édition de l'édition de 2001, le terme « équivalence » a été remplacé par le terme « correspondance ».

On peut donc considérer que les principes formulés par Seleskovitch et Lederer il y a près de vingt ans sont encore considérés comme valides par l'ESIT actuelle.

I.2.4. L'École de Paris au Canada

Le modèle interprétatif, dont nous questionnerons bientôt les principes, est « importé » au Canada à partir de la fin des années 1970. Cela s'explique notamment par le fait qu'à l'époque de la création des programmes, il n'était pas encore possible de poursuivre des études de traduction au troisième cycle. L'Université de Montréal offrait bien une maîtrise en traduction depuis 1951 et l'Université d'Ottawa une maîtrise en linguistique appliquée (option traduction) à partir de 1968, mais il n'existait encore aucun doctorat :

Rappelons que dans nos universités la traduction, en tant que discipline à part entière, n'a pas encore franchi le seuil du 3e cycle, celui de la recherche, dont l'enseignement est grandement tributaire. (Brisset 1989 : 11)

Il faudra attendre jusqu'en 1996 pour la création, à l'Université d'Ottawa, du premier doctorat en traductologie. C'était aussi le seul en Amérique du Nord. Certains se sont par conséquent tournés vers l'ESIT afin de recevoir la formation doctorale mise en place par Seleskovitch et inaugurée en 1974. Cela allait avoir un impact majeur sur la didactique canadienne de la traduction, puisque l'un de ces chercheurs, Jean Delisle fut le premier à recevoir le titre de Docteur en traduction décerné par cette université²⁶. Il devint l'un des plus influents pédagogues de la traduction au Canada, sinon le plus influent. Ses travaux en pédagogie de la traduction sont en effet très fréquemment cités dans le champ traductologique et abondamment utilisés dans les programmes de formation, au Canada comme à l'étranger. Il y a par conséquent une filiation claire à établir entre « l'École de Paris » et la pédagogie canadienne de la traduction : la thèse doctorale que rédige Jean

²⁶ Il reçut le titre en 1978.

Delisle à l'ESIT, *L'Analyse du discours comme méthode de traduction*, d'ailleurs préfacée par Seleskovitch dans la version publiée aux Presses de l'Université d'Ottawa en 1980, « se situe dans le droit fil de la théorie du sens professée à l'École Supérieure d'Interprètes et de Traducteurs de Paris » (Delisle 1984 : 50), mettant en place les fondements d'une pédagogie de la traduction basée en bonne partie sur les principes de la théorie interprétative. La thèse de Delisle est cependant consacrée à l'application de ces principes à la traduction écrite et va ainsi à l'encontre de la préséance accordée à l'interprétation de conférence par Seleskovitch. Les chercheurs de l'ESIT furent donc amenés à réactiver dans une certaine mesure les distinctions entre interprétation et traduction écrite dans les ouvrages postérieurs aux textes fondateurs (Plassard 2007 : 16); nous y reviendrons. Cette thèse, amputée de toute sa partie théorique, est refondue en 1993 en « manuel d'initiation à la traduction professionnelle de l'anglais vers le français » (sous-titre de l'ouvrage) « conçu pour les trois premiers cours de traduction générale d'un programme professionnel » (Delisle cité par Tourville 1993 : 191), qui deviendra un ouvrage-phare dans l'enseignement de la traduction au Canada. Même s'il n'est pas toujours enseigné de manière explicite, le livre et les perspectives théoriques qui le sous-tendent ont en effet marqué en profondeur l'enseignement de la traduction au premier cycle, comme en témoigne par exemple cette entrée en matière du discours prononcé par Aline Francoeur (qui était alors professeure de traduction à l'Université d'Ottawa et qui a reçu sa formation à l'Université de Montréal) à l'occasion de la remise du Prix Mérite OTTIAQ à Jean Delisle en 2004, où elle affirmait ceci : « je fais partie de ceux et celles qui ont terminé leur baccalauréat en traduction depuis dix ans ou moins et qui ont donc été formés selon les principes de *La Traduction raisonnée*²⁷ ». Le fait que le

²⁷ « Présentation du lauréat 2004 par Aline Francoeur, term. a. », discours reproduit sur le site personnel de

manuel ait été réédité sans modifications fondamentales en 2003 ne fait que confirmer la place qu'occupent encore aujourd'hui dans la pédagogie de la traduction les principes de la théorie interprétative formulés par Seleskovitch dans les années 1960 et qui soutendent la méthode présentée par Delisle.

I.3. La théorie fonctionnaliste du *Skopos*

Si la théorie interprétative est le premier modèle structuré ayant eu une incidence *sur la pédagogie canadienne de la traduction*, cela ne signifie pas que d'autres modèles ne sont pas apparus simultanément. En Allemagne, au cours des années 1970 et 1980, naît une approche qui aura elle aussi une incidence majeure sur la pédagogie de la traduction : le fonctionnalisme, incarné dans la théorie du *Skopos*. Les Universités de Heidelberg et de Sarrebrück ont compté parmi les épicycles de la formation des traducteurs et interprètes en Europe. L'approche qui y est privilégiée a elle aussi profité d'un rayonnement important; le fonctionnalisme traverse aujourd'hui en filigrane la plupart des programmes de formation du premier cycle, même si, comme dans le cas de la théorie interprétative, il n'est pas toujours identifié ou présenté explicitement et même si son empreinte est moins directement apparente, au Canada, que celle de la théorie interprétative. C'est du même arrière-plan théorique que s'inspirent les auteurs du fonctionnalisme et ceux de la théorie interprétative : le développement de la théorie de l'énonciation, de la pragmatique et des théories de la communication.

La *Skopostheorie*, introduite par Hans Vermeer en 1978, est peut-être l'approche fonctionnaliste ayant connu le plus grand rayonnement. Pour en présenter les fondements

et articuler une comparaison entre les modèles fonctionnaliste et interprétatif, je m'appuierai sur *La traduction : une activité ciblée. Introduction aux approches fonctionnalistes* de Christiane Nord. Cette traductologue allemande, longtemps professeure à l'Institut de traduction et d'interprétation de l'Université de Heidelberg, a joué un rôle important dans l'élaboration et la diffusion du modèle fonctionnaliste. Ses travaux sont particulièrement intéressants pour notre étude en ce qu'ils poursuivent une visée didactique :

Christiane Nord veut avant tout réunir théorie de la traduction et formation des traducteurs, afin de fournir à ces derniers une compétence traductionnelle axée sur l'application pratique des théories fonctionnalistes. (Nord 2008 : 8)

De ce fait, les travaux de Nord constituent un observatoire privilégié de la conception de la lecture et du texte que le fonctionnalisme cherche à transmettre à l'apprenti traducteur. En outre, cet ouvrage particulier de Nord est pertinent dans le cadre de cette étude en ce qu'il réunit les contributions des traductologues allemands qui ont donné naissance à ce courant, tels que Katharina Reiss, Hans Vermeer et Justa Holz-Mänttärri. L'auteure en retrace ainsi la genèse et en expose les principaux fondements. Selon la traductrice française de l'ouvrage, celui-ci figure parmi les plus importantes contributions de Christiane Nord.

Reiss, qui a dirigé les études doctorales de Christiane Nord, est l'auteure « d'écrits sur la typologie textuelle (1977) [qui] ont été en grande partie à la base du développement des approches fonctionnalistes » (Nord *op. cit.* : 8), ayant introduit la catégorie de la *fonction* dans sa méthode critique. Nord résume ainsi l'apport des travaux de Reiss :

Prenant pour base le concept d'équivalence, Reiss élabore un modèle de critique de traduction fondé sur la relation fonctionnelle entre les textes source et cible. Selon Reiss, la traduction idéale serait celle où "La finalité dans la langue cible serait d'obtenir une

situation d'équivalence en ce qui concerne le contenu conceptuel, la forme linguistique et la fonction communicative d'un texte en langue source". (*ibid.* : 21)

Vermeer, quant à lui, présente pour la première fois sa *Skopostheorie*, ou « théorie de l'action intentionnelle ciblée » (Nord 2008 : 24), dans un article publié en 1978 (« Ein Rahmen für eine allgemeine Translationstheorie »). Cette esquisse de théorie générale de la traduction est ensuite reprise dans l'ouvrage qu'il réalise en collaboration avec Reiss en 1984, *Grundlegung einer allgemeinen Translationstheorie* (traduction 1996 : *A Skopos Theory of Translation : Some Arguments For and Against*, Heidelberg, TextconText Verlag). Dans cet ouvrage, la « conception du rapport existant entre type de texte et méthode de traduction » de Reiss « est intégrée sous la forme d'une théorie spécifique dans le cadre de la théorie générale de Vermeer » (*ibid.* : 24); en effet, « Vermeer est allé beaucoup plus loin [que Reiss] » (*ibid.* : 22), puisque la typologie textuelle de celle-ci, subordonnée au modèle de la communication de Bühler et limitée à trois grandes fonctions, devait surtout mener à la *reproduction* de la finalité du texte source et, d'autre part, incluait dans les « règles » de transfert, comme on vient de le voir, la notion d'équivalence de contenu conceptuel et de forme linguistique entre textes source et cible. Or, le fonctionnalisme selon Vermeer et Nord stipule que l'équivalence n'est pas nécessairement souhaitable dans certaines situations et refuse de recourir à cette notion pour établir ses principes. Ainsi, pour Vermeer :

traduire implique l'action de "produire un texte dans un contexte de culture cible, avec une finalité cible, à l'intention de destinataires cibles, dans des circonstances culturelles cibles" (cité dans Nord 2008 : 24)

La théorie générale de Vermeer, ancrée dans une théorie de l'agir et une théorie de la culture, s'articule aux fonctions de la communication mises en relief par Karl Bühler et développées par Jakobson dans le schéma qu'il introduit dans les années 1950. Vermeer conçoit la traduction comme un type d'action humaine, qu'il définit « comme un

comportement intentionnel, doté d'une finalité, intervenant dans une situation donnée », ajoutant que « cette action relève de la situation tout en la modifiant » (Nord *op. cit.* : 23); la spécificité de cette situation dépend de la *culture* au sein de laquelle elle se manifeste (une dimension qu'on trouvait déjà mise en application dans le modèle ethnolinguistique de Nida dans les années 1950) :

Toute forme d'action traductionnelle, y compris donc la traduction elle-même, peut être conçue comme une action, comme l'implique le terme. Toute action est motivée par un but, une finalité. [...] Ainsi le mot *skopos* est un terme technique pour représenter le but ou la finalité d'une traduction. [...] Qui plus est : une action mène à un résultat, à une nouvelle situation, un nouvel événement ou, peut-être, à un « nouvel » objet. (cité dans Nord 2008 : 23)

Ce qu'il importe de traduire, avancent Vermeer et ses successeurs, est la *finalité* de la traduction, qui se décide en fonction des besoins communicationnels des destinataires de la traduction, et non les mots qui composent le texte source. Cette théorie implique donc un détachement radical de la forme linguistique du texte source, approprié à chaque situation de traduction. Elle présente l'avantage de jeter un regard d'ensemble sur la traduction qui sort celle-ci de la définition étroitement linguistique à laquelle elle était confinée tant qu'elle demeurait sous l'égide de la linguistique du signe et du principe d'équivalence (notamment chez Mounin). Avec le fonctionnalisme, la traduction devient ainsi un acte de communication *sui generis*, au lieu d'être seulement tributaire du texte source.

I.4. Théorie interprétative et fonctionnalisme

On a signalé que les modèles fonctionnaliste et interprétatif sont apparus au moment où se développaient la théorie de l'énonciation, la pragmatique et les théories de la communication; tous deux s'inspirent en effet d'une manière semblable de ces nouvelles approches du discours pour penser l'acte de traduction. Certains de ces aspects, en ce qui

a trait à la conception de la lecture, feront d'ailleurs plus tard l'objet d'une même critique. Sans articuler une comparaison exhaustive des deux modèles, j'exposerai maintenant les points de convergence et de divergence qui seront pertinents à l'élaboration de cette critique.

Avant l'apparition de ces modèles, on avait abordé la traduction dans une perspective linguistique à partir de corpus littéraires. L'explosion des communications multilingues et des besoins en traduction après la Deuxième Guerre mondiale ont rendu nécessaire la théorisation de l'acte de traduire, car il s'agissait alors d'assurer la formation de traducteurs professionnels pour les organisations publiques et privées. C'est donc dans cette perspective que se sont constitués les modèles interprétatif et fonctionnaliste, qui s'inscrivaient en réaction aux approches linguistiques où la notion d'équivalence était pensée en termes lexico-sémantiques; dès lors, c'est sur la fonction communicative que reposaient les choix de traduction, et non sur des formes linguistiques. En ce sens, on peut dire que Nida a été précurseur de ces changements, la notion d'« équivalence dynamique », qu'il choisira ultérieurement d'appeler « équivalence communicative », suivait déjà les mêmes principes. Les critiques formulées par Nord font donc directement écho à celles formulées par Seleskovitch et Lederer qui ont été évoquées précédemment :

Au début des années 70, grâce à une vision plus pragmatique, l'attention s'est déplacée du mot et de la phrase comme unité de traduction vers le texte, sans que toutefois l'orientation fondamentalement linguistique n'en soit modifiée [...]. Les approches linguistiques fondées sur l'idée d'équivalence se concentraient donc sur le texte source, dont les caractéristiques devaient être préservées dans le texte cible. (Nord 2008 : 18-19)

De part et d'autre, on considère en effet que « la traduction n'est pas simplement ni essentiellement un processus linguistique » (*ibid.* : 22). En outre, comme la théorie interprétative, le fonctionnalisme stipule que la situation particulière dans laquelle se

déroule tout acte de traduction « détermine le contenu et la forme de la communication » (*ibid.* : 12), et guide par conséquent les choix de traduction. Cette conception, dans le cas des deux théories, sert de repoussoir aux approches linguistiques de la traduction – en excluant celle de Nida – qui, à l’époque de l’hégémonie structuraliste, étaient indifférentes à l’incidence de la « situation » sur l’acte de traduction. Désormais, celui-ci sera abordé comme un acte de communication à part entière. À la notion de « culture », objet central des débats antérieurs sur l’équivalence lexico-sémantique, le fonctionnalisme ajoute la notion pragmatique de « situation » dont le traducteur fera dépendre la relation d’équivalence par rapport à un original inscrit dans un tout autre contexte. La notion de culture est reconduite, mais sous l’angle d’une pragmatique de la communication plus exigeante que le nominalisme des approches lexico-sémantiques, puisqu’elle peut entamer la forme du texte. Bien qu’on puisse reprocher à juste titre au fonctionnalisme de ne jamais clairement définir la notion de culture (Jeon et Brisset 2006), le fait de réitérer, à l’instar de Nida, son importance capitale fait certainement du fonctionnalisme une théorie plus complète que le modèle interprétatif, qui fait surtout intervenir cette notion de façon implicite, périphérique et non systématique dans la théorisation de l’acte traductif, comme le montre cet extrait :

Le théoricien et le didacticien de la traduction ne peuvent donc pas limiter leur analyse du phénomène de la traduction aux seules composantes linguistiques des textes, il leur faut absolument déborder sur la pragmatique afin d’inclure dans l’analyse du processus de la traduction les compléments cognitifs et situationnels non manifestes dans les signes linguistiques. (S. et L. 1984 : 23-24)

Tout se passe en effet comme si l’analyse contextuelle de l’acte traductif s’arrêtait à la situation « immédiate » et que l’adaptation pragmatique se résumait pour sa part à une modulation des éléments à « impliciter » ou « expliciter » :

L'interprète [ou le traducteur] n'a plus qu'à réexprimer [l]e sens en un nouveau discours en modulant les rapports entre l'implicite et l'explicite en fonction des connaissances supposées de l'auditoire. (Laplace 2006 : 81)

En réalité, la conscience de l'impact du contexte (« verbal » et « cognitif », S. et L. 1984 : 44) et de la situation sur l'acte traductif ne se réduit pas, chez les traductologues promouvant la théorie interprétative, à la seule situation immédiate; Seleskovitch et Lederer affirment à la suite de Mounin²⁸ que pour traduire, il ne suffit pas de connaître une langue, il faut aussi connaître la culture d'où elle est issue et la façon dont elle est employée, avec ses usages aussi bien linguistiques que non linguistiques. Les auteures évoquent par exemple la pression exercée par les « convention[s] sociale[s] et culturelle[s] » (*ibid.* : 61) sur les choix syntagmatiques et paradigmatiques effectués par les locuteurs d'une langue. La conscience du rôle joué par la « culture » des interlocuteurs se traduit donc, chez Seleskovitch et Lederer, d'une manière qui paraît aujourd'hui insatisfaisante, par les notions de « génie de la langue » et de « synecdoque » auxquelles elles recourent abondamment dans leurs écrits, la première faisant référence à l'idiomaticité du discours et la seconde, à l'implicite qui caractérise la communication. L'importance accordée à l'implicite et au rôle des données extralinguistiques dans l'acte de traduction est ainsi une manière pour la théorie interprétative de souligner l'importance de la « culture ». Seule la situation, cependant, y est réellement analysée; la notion de culture demeure sous-théorisée. Les fonctionnalistes, quant à eux, malgré la carence théorique dont souffre encore la notion de « culture », proposent le terme de *situation-en-culture* pour bien marquer l'importance de ce « second palier » de détermination. L'insistance renouvelée sur la culture correspond au déclin du

²⁸ « [...] le passage d'une langue à une autre dans la traduction n'est pas un passage immédiat d'un mot (*bagno*) à un autre (*bain*). Il faut chaque fois repasser par le découpage de la réalité propre à chaque langue. Ceci explique aussi qu'apprendre une langue signifie deux choses : apprendre la structure et les mots de cette langue, mais aussi apprendre la relation qu'il y a entre structures et mots et la réalité non linguistique, la civilisation, la culture de cette langue, ce qui est tout autre chose. » (Mounin 1976 : 62)

structuralisme et à l'essor de la pragmatique. En même temps, la notion de « discours » s'élargit pour englober les contraintes socio-historiques de la production et de la réception du sens, bien que cette évolution marque davantage le champ critique que le champ didactique de la traductologie.

Chose certaine, le fonctionnalisme comme la théorie interprétative cherchent à dépasser le niveau lexico-sémantique qui caractérise les premières approches linguistiques de la traduction. En outre, ces deux courants considèrent que l'implicite, qu'il soit d'ordre discursif ou non discursif, doit être pris en considération dans l'acte de traduire. Malgré cette concordance, leur conception respective du point focal à partir duquel orienter la traduction est susceptible de mener à des résultats qui n'ont rien en commun. La théorie interprétative considère que c'est « le sens » ou « l'idée », qui se confond par ailleurs avec le « vouloir dire » de l'auteur, qu'il faut s'attacher à traduire, tandis que le fonctionnalisme appelle « finalité » (*Skopos*) ou « fonction » ce en vertu de quoi il convient de prendre les décisions de traduction. Le modèle prévoit par exemple la possibilité de la « non-équivalence », lorsque cela est conforme à la fonction, à la finalité, au *Skopos* attribué à une traduction dans une situation-en-culture donnée. Aussi, par exemple, il reconnaît qu'une « version interlinéaire peut être très utile pour les recherches dans le cadre de la linguistique comparative » (Reiss citée par Nord 2008 : 21). Plus généralement, il affirme que « tous les types de traduction [...] peuvent être justifiés dans des circonstances spécifiques » (*ibid.*). Selon cette approche, une traduction non idiomatique peut donc être parfaitement recevable dans certaines situations. Or, la théorie interprétative ne conçoit qu'un seul type de traduction : celle du « sens » d'un énoncé, rendu dans un discours qui soit à *tout prix idiomatique* et somme toute « équivalent » à

l'original. Ce parti pris s'explique sans doute par le fait que ce modèle n'établit aucune distinction fondamentale entre l'interprétation de conférence et la traduction d'un texte, mais il limite la portée de la théorie interprétative. Malgré ses prétentions, la théorie interprétative ne s'applique pas universellement à tous les cas de figure. Une traduction interlinéaire, par exemple, ne pourrait pas être jugée acceptable selon une évaluation interprétative, car le principal objectif de ce modèle est de définir *dans sa spécificité* un type de traduction jugé valable dans le cadre des fonctions d'un interprète ou d'un traducteur professionnel, excluant ainsi les traductions effectuées dans le cadre d'études philologiques, de l'apprentissage d'une langue étrangère ou de la linguistique comparative. Comme je l'ai mentionné plus haut, l'un des principaux objectifs que se donnaient à l'époque Seleskovitch et Lederer était justement de distinguer la traduction, comme activité spécifique, de la traduction « instrumentale », notamment pédagogique et philologique. En inscrivant la traduction dans une théorie de l'action humaine, le fonctionnalisme cherche plutôt à englober dans leur potentialité toutes les formes de traduction auxquelles il est empiriquement possible de recourir, proposant ainsi un modèle moins restreint que la théorie interprétative, plus à même de rendre compte de la réelle diversité des pratiques traductionnelles.

Cette différence s'explique notamment par la place accordée de part et d'autre au texte source dans l'acte de traduction. Chez les tenants de la théorie interprétative, on n'accorde aucune importance à la forme du texte source, forme qu'il ne faut *jamais* s'attacher à traduire. Pourtant, le texte source – représenté, il ne faut pas l'oublier, par le déroulement du discours oral en situation d'interprétation simultanée – demeure au centre de l'acte de traduction. L'attachement de la théorie interprétative au pôle source se

manifeste notamment par l'impératif du *vouloir dire* : chez Seleskovitch et Lederer, c'est toujours celui-ci qui dicte les choix de traduction, puisqu'il coïncide avec « le sens » d'un énoncé; « le sens » donné à un discours est toujours celui qu'a voulu y mettre l'auteur. Si cette conception mérite d'être rigoureusement mise en question, comme cela le sera bientôt, elle indique néanmoins que le pôle source occupe dans la théorie interprétative une place aussi importante que le pôle cible, étant donné qu'il est tout aussi impératif de tenir compte de ce que l'auteur a prétendument voulu dire que d'adapter le texte de départ aux habitudes langagières et aux connaissances du public cible. Pour le fonctionnalisme, les choses se passent bien différemment. La qualité d'une traduction dépend de son adéquation à la fonction qui lui est assignée dans sa propre situation de communication, et non d'un vouloir dire avec lequel le texte original coïnciderait pleinement et qui serait pleinement accessible à l'interprète. En ce sens, les pôles source et cible n'ont pas de rôle fixe pour l'approche fonctionnaliste, puisque c'est toujours la situation de traduction qui déterminera quelle place est accordée à chacun. Contrairement à la théorie interprétative, la théorie du *Skopos* n'implique pas « qu'une “bonne” traduction doive nécessairement se conformer ou s'adapter au comportement de la culture cible ou aux attentes de celle-ci, bien que le concept du *skopos* soit souvent et erronément interprété de cette façon. » (Nord 2008 : 44). D'un autre côté, on assiste au « détronement » (*ibid.* : 39) du texte source; celui-ci « ne constitue plus le critère le plus important dans la prise de décisions par le traducteur; il n'est qu'une des sources d'informations dont se sert le traducteur » (*ibid.*). Il ne devient alors qu'une « offre d'information » parmi d'autres, « qui sera transformée, partiellement ou entièrement, en une “offre d'information” à l'intention du public cible (cf. Vermeer 1982) » (*ibid.* : 24); « [d]evant cette offre, les récepteurs (y compris le traducteur) choisissent les éléments qui leur semblent

intéressants, utiles ou adéquats aux finalités voulues » (*ibid.* : 39). Sur ce point, les deux modèles adoptent par conséquent des positions très divergentes, qui ont chacune un impact sur la conception de la *lecture* à laquelle l'apprenti traducteur est initié.

Chapitre II

La lecture en didactique de la traduction

Après avoir exposé les fondements des deux modèles visés par cette étude, le moment est venu d'examiner la conception de la lecture qu'ils supposent. N'étant pas explicitée, nous verrons que celle-ci relève plutôt d'un impensé. Cette seconde partie fera appel à des théories de la lecture élaborées dans le champ littéraire; il est donc nécessaire de présenter d'abord un survol historique de leur émergence. Je justifierai ensuite le recours à ces théories, en exposant leur pertinence pour la traductologie et la didactique de la traduction, puis j'exposerai l'un des apports principaux de ces approches, l'étude du caractère dynamique de la lecture, qui est repris en partie seulement dans les modèles interprétatif et fonctionnaliste de la traduction.

II.1. Théories de la lecture

Les recherches modernes sur la lecture ont commencé au cours des années 1960 et 1970 dans le champ littéraire, en Europe et aux États-Unis, et ont connu un essor remarquable au cours des années 1980. Il est difficile de faire un historique qui rende pleinement justice à la diversité des sources et des perspectives qui ont été explorées. Je tenterai néanmoins d'en faire un tour d'horizon qui soit satisfaisant pour les besoins de cette étude.

Au moment où, entre autres modèles orientés vers le processus de traduction, émergeaient, en France d'une part, la théorie interprétative ou théorie du sens, et en Allemagne d'autre part, la théorie fonctionnaliste du *Skopos*, on assistait dans le champ littéraire européen et américain à un important changement de paradigme, dont l'une des dimensions était l'attention grandissante accordée à la lecture. L'évolution de la pragmatique, amorcée dans les années 1950, a joué un rôle décisif dans les changements qui ont marqué les études littéraires et ultérieurement le volet critique des études de traduction. Elle allait contribuer au tournant socioculturel, qui désigne la réorientation de ces disciplines à partir des années 1970 et 1980 dans la mouvance générale du poststructuralisme et du postcolonialisme qui caractérise alors les sciences humaines. Mises entre parenthèses par le structuralisme, les questions d'ordre culturel et social, en particulier les contextes de production et de réception des textes, vont prendre une importance capitale. L'une des dimensions introduites par la pragmatique qui a été cruciale pour les théories modernes de la lecture est le statut théorique accordé au *destinataire* dans l'acte de communication, résultant de la réflexion sur l'aspect *interactionnel* du discours (Jouve 1993). Ce statut allait en effet apporter un changement de perspective qui, du questionnement traditionnel (pré-structuraliste) sur le texte et son auteur, allait amener la théorie littéraire à un questionnement sur le texte et son lecteur. À ce déplacement ont contribué un certain nombre de travaux précurseurs, dont ceux que réalise Bakhtine sur le dialogisme et la polyphonie dans les années 1930 (qui n'ont cependant pas été traduits en France avant 1970). Le formalisme russe des années 1920 (d'ailleurs critiqué par Bakhtine) et la nouvelle critique (*New Criticism*) américaine des années 1930-1940 y ont quant à elles contribué en évacuant l'auteur des préoccupations littéraires (traditionnellement au centre de celles-ci depuis la période romantique), pour se

concentrer uniquement sur le texte et faire de celui-ci un objet autonome et clos sur lui-même dont le sens pouvait être objectivé. En France, les structuralistes ont travaillé le texte dans la même perspective à partir de la fin des années 1950 et tout au long des années 1960 et 1970 (Barthes, Greimas, Todorov, Genette, etc.). On s'intéresse alors surtout à la lecture par le biais de sa *représentation dans le texte*, à travers un personnage-lecteur intradiégétique ou encore la figure du *narrataire*²⁹. La théorie littéraire, au sortir du structuralisme, allait questionner la conception du texte en tant qu'entité autonome et close, donnant naissance au cours des années 1970 et 1980 – en même temps qu'apparaissaient les diverses approches socioculturelles – à divers courants théoriques axés sur la lecture, « où l'isolement du texte a été remplacé par une ouverture vers la situation de lecture » (Gervais 1993 : 23), venant ainsi mettre un terme à l'hypostase du texte et de son contenu entretenue par le structuralisme : aux États-Unis, la *reader-response criticism* (qui remontait aux années 1960, notamment avec les travaux de Stanley Fish); en Allemagne, l'esthétique de la réception (Hans Robert Jauss) et la théorie du lecteur implicite (Wolfgang Iser), qui reposent sur une longue tradition phénoménologique et herméneutique; en France et en Italie, les approches sémiotiques de la lecture (Umberto Eco, Philippe Hamon), qui ont parfois intégré certains aspects de l'étude de la lecture empruntés à l'intelligence artificielle et aux sciences cognitives (par exemple les notions de scénario, script et plan, désignant des schémas conventionnels d'action, empruntés à Schank et Abelson). On assistait ainsi à la fin du règne de l'objection préjudicielle selon laquelle la théorie littéraire ne *devait* ni ne *pouvait* s'intéresser au lecteur et à son acte. D'autres approches, telles que l'herméneutique (Paul Ricoeur), la sociologie de la lecture (Jacques Leenhardt et Pierre Jozsa, Joseph Jurt,

²⁹ Notion proposée par Barthes, puis théorisée par Gérard Genette et Gerald Prince, qui désigne l'entité, implicite ou explicite, virtuelle ou incarnée par un personnage, à laquelle s'adresse le narrateur.

Robert Escarpit, Nicole Robine), l'histoire de la lecture (Roger Chartier, Guglielmo Cavallo, Alberto Manguel), la rhétorique de la lecture (Michel Charles) et la psychanalyse appliquée à la lecture (Roland Barthes, Michel Picard, Vincent Jouve), dont il ne sera pas cependant question ici, ont aussi participé au renouvellement du regard posé sur le texte et à la constitution de la lecture comme objet d'analyse. La plupart, quoiqu'en partant de perspectives souvent opposées, ont contribué à accentuer cette absence d'autonomie du texte en définissant différents paramètres de l'instabilité du sens et de sa détermination par des facteurs intra et extratextuels. Depuis la seconde moitié des années 1980, mais surtout au cours des années 1990, une nouvelle génération d'auteurs, dont plusieurs sémioticiens et chercheurs en théories de la lecture et de la fiction de l'est du Canada (parmi lesquels Rachel Bouvet, Bertrand Gervais, Max Roy, Richard Saint-Gelais, Gilles Thérien, Christian Vandendorpe, Nicolas Xanthos, etc.) ont exploré de nouvelles dimensions de la lecture ou porté un regard critique sur les observations de leurs prédécesseurs, notamment en s'opposant aux travaux de poéticiens de la lecture (Crosman Wimmers, Umberto Eco, Wolfgang Iser, etc.) « pour qui la lecture est un phénomène textuel [et qui stipulent] l'existence d'une relation texte-lecteur préinscrite dans le texte qui est tout aussi dynamique et d'une forme équivalente à celle de la situation de lecture » (Gervais 1993 : 22). Mais la fin de cette décennie marque également un certain essoufflement de l'intérêt pour un questionnement sur l'acte de lecture en études littéraires, peut-être causé par l'hégémonie actuelle des approches socioculturelles en sciences humaines.

Pour ce qui est de la traductologie, il semble que contrairement au champ littéraire cette dernière soit passée directement d'« une optique formaliste centrée sur la langue [...] à

une perspective culturelle (Bassnett et Lefevere 1990) » (Brisset 2006 : 23), sans passer par une théorisation de l'acte de lecture, pourtant complémentaire aux approches actuellement dominantes en traductologie occidentale; cette question pourrait faire à elle seule l'objet d'une étude à part entière dans un contexte ultérieur. Comme l'écrit également Freddie Plassard dans sa thèse doctorale, soutenue à l'ESIT en 2002 puis publiée sous le titre *Lire pour traduire* (2007), la lecture demeure encore aujourd'hui peu problématisée en traductologie, et ce de façon encore plus marquée en didactique de la traduction, bien que cela semble paradoxal puisque tout acte de traduction écrite est évidemment conditionnel à un acte de lecture :

La lecture est souvent considérée comme allant de soi aux yeux de nombreux traducteurs. La compétence de lecture elle-même, indispensable à l'acquisition de la compétence de traduction, est rarement débattue en traductologie. (Plassard 2007 : 4^e de couverture)

C'est ce qui fait que bien des théories de la traduction, dont les modèles didactiques retenus ici, renferment des définitions intuitives de la lecture qui nécessitent un examen critique.

Parmi l'éventail d'approches de la lecture proposées depuis les années 1970, on peut rattacher celles dont je me servirai à une perspective sémiotique (poststructuraliste) et cognitive, s'étant constituée, dans le champ littéraire, à partir d'une réflexion sur les processus impliqués lors de la lecture de textes narratifs de fiction. Parmi les travaux des sémioticiens et chercheurs en théories de la lecture et de la fiction mentionnés ci-dessous, je privilégierai ceux de deux auteurs, Bertrand Gervais et Richard Saint-Gelais, travaux qui sont axés sur la description de la *pratique* de la lecture et de ses *modalités de réalisation*. Ne se contentant pas d'affirmer que la lecture est une production de sens, leurs approches (qui présentent par ailleurs des différences), cherchent à découvrir « les

modalités sous lesquelles la lecture élabore ces sens » (Saint-Gelais 1994 : 32). La lecture, dont ces deux auteurs postulent l'autonomie³⁰, y est vue comme une *activité*, « un travail opéré sur un texte » (Saint-Gelais 1994 : 33). Ses différentes *régies* et différents *réglages* (dont les définitions seront données plus loin) instituent différents processus, et différents résultats, jamais entièrement réductibles à une programmation par le texte – ou, encore moins, par l'auteur. Contrairement à ce qu'ont tendance à prendre en considération les théories et la critique littéraires, c'est donc le *cheminement* de la lecture, davantage que ses *résultats*, qui sont pris en compte dans ces approches :

Alors que les sciences cognitives s'intéressent, et jusque dans leurs détails, aux processus complexes impliqués par la lecture de textes même simples, les études littéraires, même face à des textes reconnus comme complexes, se sont longtemps préoccupées bien davantage des résultats que des opérations de la lecture. (Saint-Gelais 1994 : 25)

Théoriser les *processus d'intellection*³¹ du discours et l'interaction avec la matérialité discursive, c'est aussi ce qu'ont fait dans un premier temps Iser, puis Eco en tentant de penser les modalités de la coopération du lecteur; les théoriciens retenus ici ont toutefois repris et réorienté ces réflexions en cherchant à s'éloigner le plus possible des « hypostasies du lecteur-dans-le-texte » (Gervais 1993 : 24) qu'ils considèrent être le lecteur implicite d'Iser et le lecteur modèle de Eco, c'est-à-dire d'une conception du lecteur en tant qu'« actualisation de l'idéal du texte » (Gervais 1993 : 23) :

[...] aussi vacillante que soit son identité, le lecteur implicite n'en est pas moins un représenté auquel le lecteur réel peut certes s'identifier, mais qui ne peut en aucune façon être mis sur le même pied que la *pratique* de la lecture. (Saint-Gelais 1994 : 31, souligné dans le texte)

Il faut bien comprendre, cependant, que ces approches ne visent pas non plus à poser l'intention *du lecteur* (*l'intentio lectoris* de Eco) comme seule variable venant décider des

³⁰ Le postulat de l'autonomie de la lecture proposé par les théories privilégiées ici et auquel je souscris, qui ne coïncide d'ailleurs pas nécessairement avec la définition que peuvent en donner des pragmaticiens tels que Jonathan Culler ou Richard Rorty, sera exposé plus loin.

³¹ J'emprunte cette expression à la théorie de la lecture fictionnelle à laquelle je ferai abondamment référence (Saint-Gelais 1994) et l'utiliserai dans la suite du texte pour désigner les processus mis en œuvre pendant la lecture.

sens à donner aux discours; en d'autres termes, elles ne sont pas intéressées par « la juridiction de l'auteur [ni] des lecteurs sur la validation de ces sens » (Saint-Gelais 1994 : 32). Comme l'explique Bertrand Gervais, l'objectif visé par ces approches est de se tenir à l'écart aussi bien d'une hypostase de la lecture que d'une hypostase du texte :

L'attitude qui est développée ici [...] ne cherche pas à [...] subordonner un des termes de la relation (lecteur-texte) à l'autre; elle cherche au contraire à rendre compte de leur complémentarité. (Gervais 1993 : 58)

Dans une perspective plus générale, ces approches sont à distinguer d'un certain nombre d'autres approches de la lecture, parmi lesquelles :

- les *poétiques* et la *rhétorique* de la lecture, qui postulent une symétrie entre les « effets » textuels voulus et les « effets » de lecture obtenus et s'inscrivent ainsi dans une conception programmatique de la lecture, qui « réduit [le lecteur] à n'être qu'une simple décalque du texte³² » (Gervais 1993 : 24);

- les approches psycho-cognitives et psycholinguistiques qui, utiles surtout en sciences de l'éducation et en théories de l'apprentissage, s'intéressent principalement à l'aspect technique de la lecture et à la compréhension fonctionnelle des textes, et portent « sur les mouvements oculaires et les vitesses de lecture, sur les processus cognitifs et inférentiels fondamentaux, les habiletés langagières, la mémoire, la compréhension de la signification littérale » (Gervais 1993 : 56). Si les théories littéraires, dont celles mobilisées ici, ont puisé de manière significative dans les découvertes auxquelles ont mené de telles recherches, elles s'en différencient par ailleurs nettement, en grande partie parce que, contrairement à la littérature, elles prennent pour objets des « textes très courts, faits sur mesure, sans intérêt et d'une très faible complexité [ce qui] favorise [l']abandon de ceux-ci comme variable et but de la lecture » (Gervais 1993 : 30);

³² Pour une critique des *poétiques de la lecture*, voir Gervais 1993, p. 20-30.

- la théorie de la réception, qui depuis les recherches de l'École de Constance a surtout évolué de manière à prendre pour principal objet le *public* lecteur, cherchant à définir comment un texte est lu *collectivement*, quelles sont les interprétations, en synchronie ou en diachronie, qui en sont faites dans tel ou tel contexte socioculturel; cette réception y est par ailleurs moins souvent celle de n'importe quel individu que celle de « communautés interprétatives » (Fish 1980) appartenant à une élite et/ou à une institution;
- finalement, le but de ces approches n'est pas non plus « de proposer un art de lire, fondé sur une homogénéisation [des gestes de] la lecture » (Gervais 1993 : 30), ni de constituer des théories *générales* de la lecture.

L'une s'est attachée à penser la « lecture littéraire » (Gervais), vue comme « une régie [et non] pas un niveau, une valeur » (*ibid.* : 91) :

Il ne s'agit pas d'un essai sur l'apprentissage de la lecture, ou encore sur une lecture littéraire déjà assimilée et pratiquée, sur la réception des œuvres et leur évaluation historique, sur l'herméneutique et les possibilités de l'interprétation [...], ni même sur la représentation de la lecture ou du lecteur dans des fictions, leur inscriptions textuelle et leur rôle dans la saisie des textes. Il ne s'agit pas d'une poétique, d'une politique ou d'une psychologie de la lecture [...], d'un art de lire, de la fabrication d'une machine à lire ou de la description d'un lecteur idéal, virtuel, implicite, souhaité, construit. *Il s'agit plutôt d'une étude des régies qu'on adopte [...] en lisant un texte, et de leur influence sur cet acte.* (*ibid.* : 13)³³

L'approche de Gervais privilégie l'étude du processus cognitif de la lecture, qui est « un processus de lecture parmi d'autres³⁴ » (*ibid.* : 14). L'autre théorie mise à profit ici s'est quant à elle attachée à penser *la fiction* en fonction des processus de lecture :

À l'heure actuelle, malgré le nombre et l'éventail considérable des travaux consacrés à la lecture, il n'est guère envisageable de proposer une caractérisation globale d'un

³³ Comme précédemment, ici et dans l'ensemble du texte, l'italique dans les citations est de moi (sauf indication contraire).

³⁴ Gervais fait ici référence à la définition de la lecture comme processus à cinq dimensions (processus neuropsychologique, cognitif, affectif, argumentatif et symbolique) proposée par Gilles Thérien (1990). Cette synthèse a aussi été reprise par Vincent Jouve (1993).

processus à ce point multiforme et fluctuant [...]. Aussi mon objectif est-il bien plus restreint. Il n'est pas de proposer une théorie générale de la lecture, mais bien une étude de la fiction en fonction des processus de lecture. (Saint-Gelais 1994 : 100)

On aura par conséquent raison de se demander comment il est possible de justifier le recours à de telles théories pour faire la critique de la conception de la lecture véhiculée en contexte de formation *professionnelle*, d'où le littéraire et le fictionnel sont généralement évacués.

II.1.1. Justification du recours à des théories de la lecture issues du champ littéraire

Comme l'avance également Freddie Plassard, c'est dans le champ littéraire que s'est développée l'étude la plus élaborée et la plus rigoureuse de la relation entre texte et lecteur :

Si l'étude des textes pragmatiques s'est fortement développée depuis peu, il n'en reste pas moins que la réflexion sur le texte en tant que tel, de même que sur les pôles de l'activité textuelle et la relation au texte, a été initialement théorisée dans le champ de la littérature, sous les différents aspects de la théorie du texte, de l'esthétique de la réception, de la sémiotique et de la critique, comme rencontre entre monde du texte et monde du lecteur. C'est là que les termes du débat suscité par ces questions sont posés de la façon la plus élaborée, allant à l'encontre des places assignées à l'auteur et au lecteur comme pôles de production et de réception dans le schéma cybernétique de la communication. (Plassard 2007 : 31)

C'est pourquoi il est pertinent de recourir à l'outillage conceptuel développé par ces théories pour aborder la lecture effectuée en contexte traductionnel. Ces emprunts impliquent toutefois de devoir opérer certains ajustements et de garder présentes à l'esprit les limites des rapprochements qu'il est ainsi possible d'établir. Ces limites concernent notamment l'articulation des différents objectifs de lecture convoqués ici. Il est clair que les traductologues et les formateurs préoccupés par la traduction de textes dits pragmatiques ne se donnent pas les mêmes objectifs de lecture, et ne cherchent pas à transmettre aux apprentis traducteurs les mêmes objectifs de lecture que ceux que se donnent les « lecteurs littéraires », les critiques littéraires ou les théoriciens de la

littérature. L'un des dangers inhérents à l'approche que je propose ici est donc de confondre ces objectifs, en plaquant sur la formation *générale* des traducteurs un objectif de lecture qui est étranger à ceux poursuivis par ce type de formation. Toutefois, je me permets ce rapprochement entre formation de traducteurs généralistes et théories de la lecture littéraire et j'affirme même que celui-ci est *nécessaire* en vertu de plusieurs raisons. D'abord, la binarité figée opposant « textes pragmatiques » et « textes littéraires » est insatisfaisante en regard des *régies de lecture* qu'il est possible d'adopter et des résultats de traduction auxquels l'adoption de ces régies peut mener. En effet, la notion de *régie* proposée par Bertrand Gervais (1993), dont nous verrons plus en détail le potentiel d'application en traduction, peut être utile pour définir la lecture en contexte de traduction, car elle permet justement de penser différents objectifs de lecture, *incluant, donc, des objectifs autres que littéraires* :

Il faut distinguer les types de lecture sur la base, non pas de propriétés lectorales obscures qui seraient ou non présentes [...], mais d'objectifs de lecture [...]. (Gervais 1993 : 118)

L'acte de lecture varie selon les besoins, les moments, les buts qui sont fixés; et toute théorie du lire doit tenir compte de la diversité de ces régies. (*ibid.* : 10)

Les processus de lecture convoqués par les textes littéraires et pragmatiques ne sont ni totalement antagoniques, ni totalement homologues, et leur compte rendu différentiel à partir d'une perspective de départ commune, la lecture, n'a à mon sens pas encore été nuancé de façon satisfaisante en traductologie, et serait par conséquent pertinent en contexte pédagogique. Ensuite, bien que certains tenants de la théorie interprétative affirment que leur visée est strictement « pragmatique » et que la littérature soulève des problèmes qui n'entrent pas dans le cadre de leurs études (Seleskovitch, Delisle), d'autres théoriciens de ce modèle (Lederer) et du modèle fonctionnaliste (Nord) affirment que les principes qu'ils proposent peuvent être appliqués de façon indifférenciée à tous les types

de textes. Par une analyse de la description qu'ils donnent de l'acte de lecture, j'entends montrer de quelle façon cela est problématique. Finalement, la quasi-absence de théorie *discursive* en contexte de formation universitaire de premier cycle amène les traducteurs à ne pas prendre conscience que ce qu'il leur est enseigné correspond à *une perspective (dominante)* parmi d'autres possibles. Aussi sont-ils amenés à « absolutiser » les principes de théories conçues spécifiquement pour la lecture et la traduction *pragmatiques*, principes appris en cours de formation et consolidés par la pratique professionnelle, et à les appliquer de manière indifférenciée, y compris à la lecture et à la traduction *littéraires*. L'objectif n'est pas ici de chercher à distinguer une bonne d'une mauvaise lecture ou une bonne d'une mauvaise traduction, mais de montrer que l'attitude qui vient d'être mentionnée est concrètement observable (comme le montrera l'analyse effectuée dans le dernier volet de cette étude) et d'amener ainsi la didactique de la traduction vers une prise de conscience de son silence quant au pluriel de la lecture et vers l'intériorisation d'un certain relativisme *théorique* au regard de cette pratique. Il est important de préciser à nouveau que ce programme est beaucoup trop chargé pour coïncider avec les objectifs de cette étude; il s'agit toutefois de *tendre* vers ces différents buts, travail qui pourra être poursuivi ultérieurement. Maintenant, j'attaquerai non pas point par point mais à force d'allers et retours ces différents aspects d'un même problème.

II.1.2. Apports des théories de la lecture

L'un des aspects les plus fondamentaux dont les recherches sur la lecture menées dans différentes perspectives depuis les années 1970 nous ont fait prendre conscience est le caractère dynamique de la lecture, du rôle joué par le lecteur. À l'époque où les théories

de la traduction développées par l'École de Paris et par l'École allemande étaient en plein essor, ce qu'on a appelé l'École de Constance, constituée de chercheurs gravitant principalement autour de Wolfgang Iser et Hans Robert Jauss, conduisait en Allemagne des recherches portant entre autres choses sur le fonctionnement de l'implicite dans l'acte de lecture. Iser, proposant une théorie du lecteur implicite, a alors théorisé le phénomène de la *Gestalt* (1978 : 42), qui consiste chez le lecteur à combler les ellipses, les vides (*Leerstelle*) dont tout texte est truffé et à générer des portions non écrites, virtuelles de texte, essentielles à la compréhension de celui-ci. Chez Iser, ces vides sont ménagés par l'auteur, qui projette un « lecteur implicite » dont la tâche sera de les remplir. Même si la réflexion d'Iser continuait de placer le lecteur dans une position « ancillaire », pour reprendre un trope familier à la traductologie, par rapport à l'auteur, c'est-à-dire à le réduire à une figure dont la tâche était de restituer l'intention de celui-ci, Iser est celui, qui, dans le champ littéraire, est parti de dispositifs textuels *spécifiques* pour montrer *comment le lecteur* – qui, on le savait désormais, n'est pas seulement un réceptacle passif prêt à accueillir le sens – *travaille* à l'élaboration du sens (sens qui demeurerait cependant délimité par cette supposée intention). Il proposait ce faisant une description plus concrète des types et de la multiplicité d'inférences que le lecteur est appelé à produire tout au long de sa lecture³⁵. Ainsi, on commençait à s'intéresser à la définition de la relation entre texte et lecteur *réel* dans la perspective de la réception *effective* du texte par ce dernier. Dans cette optique, Jauss (1982) a pour sa part élaboré une théorie cherchant à mettre en lumière différentes contraintes socio-historiques qui conditionnent la réception des œuvres, ainsi que les fonctions de l'expérience esthétique dans la société. Jauss, qui

³⁵ On trouve une position similaire chez Ersnt Gutt (1991), qui a repris pour le compte de l'étude du processus de la traduction les travaux des cognitivistes Dan Sperber et Deirdre Wilson sur l'activité inférentielle inhérente au procès de communication.

adoptait quant à lui une perspective diachronique, est allé plus loin qu'Iser dans sa définition de la relation texte-lecteur en ce qui a trait au statut du texte. Pour Jauss, le texte n'est pas un objet existant en soi : chaque situation de lecture est l'occasion d'une réception différente, si bien que l'œuvre n'existe que par chacune de ses lectures, ce que l'histoire littéraire a selon lui négligé de prendre en considération. Il a grandement contribué à la diffusion de l'idée selon laquelle le lecteur aborde un texte à partir de sa compréhension, de sa connaissance du monde et de son bagage d'expériences esthétiques antérieures, ce qui forme un *horizon d'attente* en constante transformation. Les recherches de l'École de Constance, dont ce survol introduit les grandes lignes, ont ainsi mené dans les années 1970 à la publication d'ouvrages qui allaient faire autorité sur la théorie de la lecture et de la réception, tels que *The Implied Reader* (Iser 1974; le texte allemand est de 1972), *The Act of Reading* (Iser 1978; texte all. de 1976), *Aesthetic Experience and Literary Hermeneutics* (Jauss 1982; texte all. de 1977), *Toward an Aesthetic of Reception*³⁶ (Jauss 1982). Il restait encore à voir cependant avec davantage de précision comment le lecteur joue son rôle, quels sont les paramètres de son interaction avec le texte. C'est ce que les sémioticiens, entre autres, ont tenté par la suite d'élucider.

II.1.3. Croisements interdisciplinaires

Dans le modèle interprétatif comme dans le modèle fonctionnaliste, qui ont puisé dans la pragmatique du discours naissante, on sent une certaine prise de conscience du caractère dynamique du rôle joué par le lecteur, en l'occurrence par le traducteur. Cette prise de conscience correspond au changement de perspective poststructuraliste qui a touché le

³⁶ Il s'agit de la traduction d'un assortiment d'essais publiés en allemand entre 1967 et 1977.

champ littéraire comme l'ensemble des sciences humaines. Ces modèles de traduction ont intégré à des degrés divers les acquis des théories contemporaines de la lecture, mais ils restent en deçà de ceux-ci à plusieurs égards. C'est cette double réalité qu'il s'agira maintenant d'évaluer. Toute discipline évolue; a priori, il peut sembler abusif de critiquer les fondements d'une théorie par rapport à une avancée ultérieure de connaissances. Cependant, cette critique est légitimée par le fait que les principes ici questionnés sous-tendent les programmes *actuels* de formation des traducteurs, dans une forme à peu près inchangée par rapport à celle qu'ils avaient il y a quelques décennies. Comme je l'ai signalé précédemment, la théorie interprétative, qui sous-tend les outils didactiques utilisés dans les programmes canadiens, a été reconduite sous sa forme initiale et sans le moindre changement au fil des publications, y compris les plus récentes. En plus de *La Traduction raisonnée* (Delisle 2004[1993]), une référence didactique incontournable est la *Terminologie de la traduction* (Delisle, Lee-Jahnke et Cormier (dir.) 1999), ouvrage publié sous l'égide de la Fédération internationale des traducteurs chez le prestigieux éditeur John Benjamins. Ce dictionnaire quadrilingue (français, anglais, espagnol et allemand) propose et définit les concepts fondamentaux pour la formation « pratique » des traducteurs. Le concept de *lecture* en est absent. En revanche, on trouve celui d'*interprétation*, dont la définition est tout à fait conforme aux préceptes de la théorie interprétative : « Opération du processus de traduction qui consiste à donner une signification pertinente aux mots et aux énoncés du texte de départ auxquels le traducteur associe des compléments cognitifs en vue de dégager le sens. » (*op. cit.* : 46)

II.2. La théorie interprétative, le texte et sa lecture

II.2.1. Le caractère dynamique des processus d'intellection du discours

Chez les tenants de la théorie interprétative, la prise de conscience du caractère dynamique des processus d'intellection du discours se traduit par la prise en compte de l'implicite et des données extralinguistiques (compléments cognitifs). Précisons d'abord que nous allons provisoirement accepter le postulat premier de Seleskovitch et Lederer selon lequel les processus d'intellection mis en œuvre lors de l'interprétation de conférence sont assimilables à ceux mis en œuvre lors de la traduction écrite; c'est-à-dire que nous allons provisoirement considérer l'interprétation de conférence comme une « lecture », en attendant de revenir sur cette question. Lorsque Seleskovitch et Lederer décrivent le processus de compréhension qui se déroule en cours de traduction, c'est un acte dynamique de perception qu'elles décrivent, puisque dans la description qu'elles en font, la compréhension d'un discours dépend de la synthèse d'une foule de données opérée cognitivement par le traducteur et qui inclut « tous les éléments de perceptions sensorielles non linguistiques concomitants au discours » (S. et L. 1984 : 44). Le rôle de la mémoire et du bagage de connaissances extralinguistiques du traducteur sont d'autres aspects dynamiques de l'acte de compréhension pris en compte par les auteures. Ces aspects du processus d'intellection ont été par la suite rigoureusement examinés par Umberto Eco dans *Lector in fabula* (1979). Les auteures tiennent donc compte du caractère dynamique des processus d'intellection; en fait, elles prétendent même définir la nature précise de cette activité, soit les « mécanismes fondamentaux de l'opération même » (*ibid.* : 35). Elles recourent pour cela aux descriptions du fonctionnement du langage et de la mémoire issues des recherches alors contemporaines en psychologie et en sciences cognitives, en puisant essentiellement dans les travaux de Jean Piaget et du

neuropsychologue Jacques Barbizet, avec lequel elles formeront en 1977 un groupe de recherche (le G.E.L., Groupe d'étude du langage; Widlund-Fantini 2007 : 193-195) :

En multipliant les expériences, Jean Piaget démontrait qu'aucune connaissance n'est due aux seules perceptions, qu'aucune ne résulte d'un simple enregistrement de données extérieures [...]. En démontrant et en expliquant les mécanismes de la mémoire, J. Barbizet [...], de son côté, donnait consistance à mon postulat de l'existence d'une pensée non verbale indépendante, sinon de l'acquisition de la langue, en tout cas de son emploi. (S. et L. 1984 : 74)

La thèse centrale de la théorie interprétative – selon laquelle la traduction est constituée de trois étapes – déverbalisation (compréhension du sens)-reverbération-justification – est en effet fondée sur les constats de ces chercheurs et par extension sur l'état des connaissances scientifiques de l'époque en matière de fonctionnement du langage : « La neuropsychologie élucidera un jour la nature de la mémoire, qui retient des sens déverbalisés et constitue la base de l'interprétation [...] » (Lederer 1994 : 20). Cette définition dite cognitive des processus fournie par le modèle interprétatif, même étayée par des constats scientifiques, demeure cependant très simple et très restreinte. Lorsque Seleskovitch et Lederer invoquent l'autorité scientifique de la psychologie et de la neuropsychologie pour fonder le principe central de la théorie interprétative, soit que le processus interprétatif en traduction consiste en la déverbalisation et reverbération non problématiques d'une pensée, elles invitent en fait leurs lecteurs et leurs étudiants à faire une profession de foi en cette affirmation qui cache davantage qu'elle ne révèle. La supposée formalisation des « mécanismes fondamentaux de l'opération même » de la traduction qu'elles proposent à travers le concept de déverbalisation relève davantage de l'illusion heuristique, car en congédiant toute réflexion sur la lecture, elle occulte les mécanismes propres à celle-ci et néglige ainsi d'entrer dans le *détail* des processus cognitifs qu'elle implique. Cet escamotage théorique ouvre la porte au dogmatisme avec lequel elles promeuvent l'abandon total et absolu des « formes » de la « langue » de

départ (comme l’y encourage, quoique moins dogmatiquement, Delisle). En outre, on peut mentionner au passage, puisque cela va bien au-delà de cette étude, qu’il n’est pas certain, encore aujourd’hui, que pensée et langage jouissent d’une existence aussi clairement distincte que ne l’avancent Seleskovitch et Lederer, comme le note Ladmiral³⁷ en introduction de l’article « Le “*salto mortale* de la déverbalisation” » (2005). Par ailleurs, l’état actuel et à venir des recherches en psychologie et neurophysiologie peut et pourra certainement éclairer de façon pertinente le processus de la traduction, mais cela ne signifie pas qu’on ne puisse en dire davantage que Seleskovitch et Lederer, du moins en ce qui concerne la dimension lecturale, en empruntant d’autres perspectives (en l’occurrence ici sémiotique et cognitive), où l’idée d’effacement des supports discursifs au profit d’un « contenu » est par ailleurs prise en charge, comme nous le verrons bientôt.

Nous avons fait mine jusqu’ici d’accepter l’idée selon laquelle les processus en jeu lors de l’interprétation de conférence et lors de la traduction écrite sont assimilables; nous allons maintenant chercher à montrer en quoi cette assimilation est problématique.

D’autres traductologues ont déjà affirmé la nécessité de cette critique :

Il est essentiel de distinguer le traducteur de l’interprète (de conférence) pour tenir compte de la textualité, aspect étonnamment peu élaboré en didactique de la traduction. Sur la complexité du dispositif textuel (aujourd’hui accentuée par le multimédia), voir F. Rastier (1989 et 1996). (Brisset 2006 : 22, note 3)

Toutefois, à ma connaissance aucun ne l’a fait en adoptant la perspective spécifique d’une critique de la description des processus de lecture, à l’exception de Freddie

³⁷ « Parmi les processus que met en œuvre la traduction, il se passe quelque chose qu’il y aura lieu d’appeler une « déverbalisation ». Cela dit, ce concept de déverbalisation fait problème [...]. [Il] semble [...] qu’on en revienne là tout simplement à la problématique traditionnelle des rapports entre le langage et la pensée. En clair : existe-t-il une pensée avant le langage ? existe-t-il une pensée *sans* le langage ? À quoi les Modernes inclinent à répondre : non ! par opposition à la pensée classique, taxée d’idéalisme. » (Ladmiral 2005 : 474) Il écrit aussi dans le résumé de l’article : « Il paraît évident en effet que le sens ne saurait exister sans un support – dont la nature reste à définir. » (*ibid.* : 473)

Plassard (2007), qui a cependant travaillé, comme je l'ai déjà signalé, dans une perspective différente de celle adoptée ici. Précisons, avant d'aller plus loin, qu'il serait faux d'affirmer qu'on enseigne aujourd'hui la traduction écrite au premier cycle en donnant explicitement pour exemple l'interprétation de conférence. Delisle, dont le manuel est abondamment utilisé, s'est attaché à montrer comment la théorie interprétative devait se particulariser pour adapter sa description du processus de traduction à la traduction écrite – comme on le verra, la définition du *texte* que donne Delisle dans son manuel se distingue nettement de celle de Seleskovitch et Lederer (cette dernière a également voulu présenter une application à l'écrit des principes de la théorie interprétative dans *La traduction aujourd'hui* (1994), mais comme on le verra, la définition du *texte* qu'elle y donne demeure inchangée par rapport à ce qui avait été proposé préalablement en collaboration avec Seleskovitch). Le manuel de Delisle contient en outre une mise en garde concernant la « difficulté de prouver scientifiquement que la déverbalisation fait bel et bien partie du processus de traduction [...] » (Delisle 2004 : 36). Pourtant, malgré les précisions capitales apportées par Delisle, certains des aspects de la théorie interprétative qui posent problème en ce qui concerne la description des processus lecturaux ne sont pas mis en cause, comme nous le verrons plus loin. Certains des éléments qui, selon mon postulat, demeurent problématiques chez Delisle sont directement dus au fait que les principes qui les sous-tendent *découlent directement* de principes exposés par Seleskovitch et Lederer pour l'interprétation de conférence. La critique qui va suivre va donc s'opérer en trois temps : d'abord, il sera question de déconstruire la validité de l'assimilation, par Seleskovitch et Lederer, entre interprétation de conférence et traduction écrite (ce qui ne s'applique pas à la méthode didactique proposée par Delisle); ensuite, on abordera les apories qui demeurent dans l'application

par Delisle de la théorie interprétative à la traduction écrite et qu'on trouve également dans le modèle fonctionnaliste. Finalement, on verra que les principes enseignés au premier cycle, qui ne sont pas destinés à la traduction littéraire, sont néanmoins appliqués dans tous les contextes, mêmes littéraires, par les traducteurs ayant reçu cette formation.

II.2.2. L'interprétation de conférence et la traduction écrite : la ligne et le cercle

Le temps est maintenant venu de montrer ce que suppose la notion de textualité en termes de processus lecturaux. Mon objectif est de complexifier la description de l'acte de lecture engagé dans la traduction dite pragmatique. J'utiliserai pour ce faire les notions de *lecture-en-progression* et de *lecture-en-compréhension* proposées par Bertrand Gervais (1993), puis celle d'*espace rescriptural* proposée par Richard Saint-Gelais (1994). On le sait, les modèles didactiques de la traduction ont pour visée la formation de traducteurs professionnels dont l'activité sera consacrée à la traduction de textes utilitaires ou pragmatiques, catégorie que l'on oppose aux textes littéraires. Ces catégories générales sont néanmoins aporétiques, puisqu'il est désormais acquis que toute tentative de définir la littérarité ou la non-littérarité par un ensemble de propriétés inhérente est vouée à l'échec. S'il est vrai qu'on ne peut pas établir la frontière entre les deux sur des bases *immanentes*, il reste que la sociologie nous permet, sur des bases *fonctionnelles* de distinguer entre les textes appartenant au « champ » de l'art et les textes qui relèvent des autres « systèmes de communication » (droit, presse, économie, politique, science, etc.) et que la traductologie regroupe sous le nom de textes pragmatiques. Ces catégories font partie de notre expérience empirique du monde et interviennent dans notre rapport quotidien aux textes, en particulier dans le domaine de la traduction, et pour cette raison, il est pertinent de les utiliser. Je propose de reporter ces catégories, du moins dans un

premier temps, selon les définitions courantes qu'on en donne (cela ne signifie pas, cependant, que la définition qu'en donnent quant à eux les tenants de la théorie interprétative ne soit pas discutable). Voici comment Delisle définit le texte pragmatique :

Texte qui a une utilité généralement immédiate et éphémère, qui sert à transmettre une information d'ordre général ou propre à un domaine et dont l'aspect esthétique n'est pas l'aspect dominant. Notes : 1. Le mot *pragmatique* a ici le sens de « qui est susceptible d'applications pratiques, qui concerne la vie courante » (*Le Petit Robert*). 2. Les textes regroupés sous cette appellation ont en commun d'être des instruments de communication et souvent anonyme contrairement à l'œuvre littéraire qui, elle, est signée [...]. 3. Par sa nature et sa fonction, le texte pragmatique se distingue de l'œuvre littéraire (ex : nouvelle, poème, roman) et de l'écrit de composition libre (ex. : biographie, chronique, mémoire). 4. Le texte pragmatique est habituellement rédigé en fonction de destinataires précis et de règles d'écriture particulières. (Delisle 2004 : 62)

Bertrand Gervais propose pour sa part de définir non pas ce qu'est un texte littéraire mais la *lecture littéraire*. Pour lui, celle-ci consiste en « une régie; elle n'est donc pas un niveau, une valeur » (Gervais 1993 : 91) :

L'hypothèse des régies de lecture permet de concevoir le littéraire dans la lecture non pas d'une façon statique, tel un système de valeurs, un ensemble de propriétés, mais d'une façon dynamique, tel un travail, une activité, une approche du texte. Elle est une situation d'apprentissage, quel que soit son niveau, une gouverne du lire, un mandat de lecture. Elle est en fait cette impulsion qui permet de passer d'une lecture-en-progression à une lecture-en-compréhension. (*ibid.*)

C'est l'attitude, la volonté de questionner le texte, de le comprendre mieux, quel que soit le niveau du lecteur ou même le type de texte, qui fait la lecture littéraire. (Gervais 1993 : 97)

Il fait ainsi intervenir la notion d'économies de la *lecture-en-progression* et de la *lecture-en-compréhension*, qui s'avère pertinente pour la description des processus de lecture en jeu lors de la traduction. Pour pouvoir les appliquer à la traduction, il est nécessaire d'en reporter ici la définition complète qu'en donne Gervais :

L'acte de lecture consiste à la fois à progresser et à comprendre, et la variété de ses manifestations dépend de l'importance accordée à l'un ou l'autre de ces gestes. La complémentarité de ces deux procès est en fait un trait fondamental de la lecture. Mon intention ici est de décrire celle-ci comme un acte dont la forme est liée à la *tension entre deux économies, celle de la progression et celle de la compréhension*. (Gervais 1993 : 19)

Il va sans dire que toute progression à travers un texte implique une certaine compréhension. Lire un récit, c'est aussi comprendre les événements qui y sont

représentés, le comportement des personnages mis en jeu, la description des lieux mis en scène, etc. Mais *cette compréhension est avant tout fonctionnelle, elle doit permettre à la lecture de se poursuivre. En régime de progression [...], ce qui domine est une compréhension fonctionnelle caractérisée par des inférences jugées minimales.* (ibid. : 49)

[...] j'appellerai [donc] *lecture-en-progression*, cette régie de la lecture où survient une compréhension fonctionnelle, et *lecture-en-compréhension*, *l'économie de lecture dont le mandat est la recherche d'une plus grande compréhension du texte, soit par le biais d'une description, d'une interprétation, ou d'une analyse quelconque.* (ibid. : 47)

[...] il ne faut pas opposer progression et compréhension, mais les décrire comme des *économies complémentaires et constitutives de l'acte de lecture.* Lire, c'est progresser et comprendre, et *l'importance accordée à l'une ou l'autre de ces économies dépend des objectifs du lecteur, de ses mandats.* (ibid. : 43)

Si on peut utiliser ces notions, c'est justement en ce qu'elles décrivent des régies de lecture pouvant intervenir devant n'importe quel texte : il est en effet possible d'adopter une régie de lecture-en-compréhension aussi bien avec un texte technique, qu'avec un discours politique, un roman policier ou une métafiction postmoderne. Mon hypothèse est que cette régie de lecture gouverne généralement la traduction de l'écrit pragmatique. À la différence d'une lecture « ordinaire », « lecture-pour-soi, orale ou silencieuse » (Gervais 1993 : 50) dont les buts peuvent par ailleurs être très variés (divertissement, évasion, apprentissage, érudition, etc.), la lecture dont la finalité est la traduction écrite – qu'elle soit pragmatique ou littéraire – implique *nécessairement* une production discursive qui prendra à son tour une forme matérielle (se différenciant de la production discursive *virtuelle* qu'est la lecture – nous y reviendrons) et qui sera placée, intersubjectivement, sous quelque rapport d'homologie (peu importe quelle forme prend celui-ci) avec un texte source. L'une des caractéristiques fondamentales de la lecture dont le but est la traduction est donc que l'objectif poursuivi affecte d'emblée la régie de lecture adoptée. Ce type de lecture privilégie en effet rarement la régie de la lecture-en-progression, qui se contente d'une compréhension minimale et fonctionnelle du texte, mais plutôt celle de la lecture-en-compréhension, même si cette régie peut elle aussi

varier en intensité selon les besoins, les objectifs du traducteur. La lecture-en-compréhension du texte pragmatique peut s'arrêter avant celle d'un roman, par exemple, ou inversement, selon la complexité du texte. C'est cette régie de lecture adoptée par le traducteur que Seleskovitch et Lederer négligent lorsqu'elles assimilent la traduction écrite à l'interprétation de conférence. Revoyons donc, dans une perspective plus ciblée que précédemment, sur quelles bases repose cette assimilation :

Sur l'essentiel, l'interprétation et la traduction ne diffèrent pas : toutes deux se doivent de passer par le sens, toutes deux se libèrent de l'emprise linguistique de l'original; *ce sont les modalités de réexpression qui diffèrent* en interprétation et en traduction écrite, comme les modalités d'expression dans les discours oraux et les textes écrits [...]. (S. et L. 1984 : 90)

On peut dégager de cette affirmation trois présupposés principaux concernant la traduction écrite :

1. la traduction écrite doit passer par le sens;
2. la traduction écrite doit se libérer de « l'emprise linguistique » (formelle) de l'original;
3. la seule différence digne de mention entre traduction écrite et interprétation se situe au niveau des modalités de *réexpression*.

Laissons pour l'instant dans l'ombre les deux premiers présupposés pour nous concentrer sur le troisième, qui est d'une importance capitale dans le cadre de cet argumentaire. Cette affirmation est en effet caractéristique d'une théorie où le détail des processus d'intellection est en réalité occulté plutôt que pris en considération, puisque ce qui distingue l'interprétation de conférence et la traduction écrite sont les modalités *interprétatives*, et elles le sont *avant* les modalités de réexpression. Comme Seleskovitch et Lederer le mentionnent elles-mêmes dans leurs propres termes, les *conditions* dans lesquelles se réalisent, dans les deux cas, l'intellection du discours et sa traduction

différent radicalement; elles soulignent maintes fois la différence entre l'évanescence du discours en situation d'interprétation et la rémanence de celui-ci en situation de traduction écrite. Comme on l'a vu cependant, elles établissent cette différence pour la rejeter aussitôt, affirmant que la « rémanence des formes » (S. et L. 1984 : 90) ne représente pour le traducteur qu'un véritable danger de s'attacher à ces formes, étrangères « au sens », et de tomber dans le transcodage. Les dimensions de *la lecture du texte écrit* qui sont alors écartées du revers de la main sont notamment la dimension temporelle (la durée de re/lecture est distendue) et la globalité du discours (le lecteur-traducteur a généralement *accès* à l'ensemble du discours avant de traduire), dimensions qui permettent que se déploie cette lecture-en-compréhension du traducteur. Le fait de tenir compte ou non de ces dimensions aura un impact fondamental sur les résultats de traduction. Contrairement à ce qu'affirment les deux auteures, ce n'est pas parce qu'un texte ne doit « pas faire l'objet d'une exégèse approfondie » (S. et L. 1984 : 42), comme c'est souvent le cas en traduction professionnelle, qu'il ne nécessite pas une compréhension solide et c'est par la régie de la lecture-en-compréhension seule que peuvent s'établir les connexions transphrastiques nécessaires à la compréhension *globale* du texte et, partant, la perception/construction d'une cohérence. L'approche de la lecture qui sous-tend la théorie interprétative en revanche est assimilable à la régie de la lecture-en-progression, puisque celle-ci « ressemble, pour utiliser l'expression de Roger Chartier, à une lecture approximative, *un déchiffrement linéaire, et non pas global, qui se contente d'une cohésion minimale du texte* » (Gervais 1993 : 42). Le discours étant traduit au fur et à mesure, seule une compréhension fonctionnelle – ce qui n'empêche pas que celle-ci soit hautement compétente – peut être convoquée. Par conséquent, si on peut dire que la définition de l'acte de lecture fournie par le modèle interprétatif demeure très simple et

restreinte, c'est d'abord et avant tout parce qu'*il n'y est pas question*, à proprement parler, de *lecture*, mais d'interprétation orale *qui se déroule unidirectionnellement*, c'est-à-dire de façon *strictement linéaire*, alors que la construction du sens se fait également, avec le texte écrit, *transphrastiquement, translinéairement*. Cet extrait montre on ne peut plus clairement que seule une intellection sur le mode linéaire est prise en compte par les auteurs :

La signification univoque des mots en assemblage mobilise le savoir pertinent qui vient alors les interpréter; au moment où les significations, leur fusion avec le savoir pertinent étant accomplie, basculent dans la mémoire cognitive en perdant toute forme verbale, l'unité de sens devient l'idée; *la mémoire immédiate, libérée, peut alors retenir l'ensemble de mots suivants*. (S. et L. 1984 : 41)

C'est donc moins l'aspect *oral*³⁸ du discours à traduire en contexte d'interprétation de conférence qui a un impact sur les conditions dans lesquelles se fait l'intellection du discours par le traducteur (même si cela en a certainement un puisque la matérialité du discours n'est pas la même) que le fait que le discours *doive être traduit au fur et à mesure de son énonciation*, ce qui empêche tout accès à la globalité du discours, et donc toute théorisation de la textualité et des processus d'intellection qui y sont liés³⁹.

Dans *La traduction aujourd'hui* (1994), Lederer a voulu montrer, à l'instar de Delisle, comment la théorie interprétative devait se particulariser pour adapter sa description du processus de traduction à la traduction écrite, affirmant proposer « pour la première fois [...] une vue générale et structurée, appliquée à l'écrit » (*ibid.* : 10) de la thèse de la

³⁸ On peut très bien imaginer une œuvre textuelle entièrement sonore, comme l'adaptation radiophonique d'un texte (par exemple l'adaptation du *Hitchhickers's Guide to the Galaxy* de Douglas Adams par lui-même pour la chaîne BBC Radio 4); l'éventuel traducteur d'une telle œuvre aurait accès à l'ensemble du texte sonore avant de le traduire.

³⁹ Certes, les pratiques réelles de traduction ne sont pas uniformes et sont en constante transformation. Il est vrai que l'accès à la globalité du discours avant de traduire ne correspond pas à toutes les situations de traduction écrite. Aussi pourrait-on associer cette dimension de la lecture du texte écrit à une textualité dite « conventionnelle » qui, malgré la pluralité des formes que peut prendre le textuel, continue d'exister et mérite d'être théorisée en didactique de la traduction – car, chose certaine, on ne peut pas non plus définir la textualité comme une séquence de fragments compris de façon strictement linéaire. Pour les besoins de cette étude, je place donc cette absence de textualité en opposition à une textualité qu'on pourrait qualifier de « conventionnelle ».

théorie interprétative (alors que c'est bien « J. Delisle qui, le premier, met en évidence la spécificité de la traduction par rapport à l'interprétation » (Plassard 2007 : 16), et ce en adoptant la perspective dite interprétative). Mais cette supposée application à l'écrit de Lederer n'apporte en réalité *aucun* changement épistémologique significatif par rapport à ce qui avait préalablement été proposé en collaboration avec Seleskovitch. Même dans un ouvrage supposément consacré au texte écrit, Lederer continue de poser l'interprétation de conférence comme modèle pour la « théorie de la traduction » :

[...] s'agissant du processus, celui que l'on peut observer en interprétation de conférence est le plus immédiatement accessible; simple, il repose sur tous les paramètres du discours et *permet un examen direct et des conclusions claires sur l'ensemble du phénomène « traduction »*. *L'interprétation de conférence représente à l'état pur le transfert de sens qui se produit, lors du passage de la manifestation sensible d'un discours ou d'un texte, à la pensée du traducteur puis de celle-ci à une autre manifestation sensible.* (*ibid.* : 16)

La prétention d'offrir une véritable théorisation du texte est incompatible avec la position de subordination dans lequel il est maintenu par rapport à l'interprétation de conférence; Lederer reconduit pourtant explicitement les mêmes préjugés sur le texte énoncés préalablement dans *Interpréter pour traduire* (*ibid.* : 7, 8, etc.). Les principes formulés par Seleskovitch et Lederer ne laissent ainsi aucune place au rôle primordial joué aussi bien par la lecture que par la relecture – qui se déclinent en différentes phases et selon différentes modalités – en contexte de traduction écrite, activités dont on peut pourtant suggérer ainsi la place centrale et la polyvalence :

Nœud gordien de la traduction, à la fois point de départ et aboutissement – par quoi le traducteur met-il la touche finale au texte traduit si ce n'est précisément par une ultime lecture ? –, la lecture rythme le déroulement du processus, tant dans l'actualisation du texte, la compréhension, que dans la recherche de sources textuelles qui permettent de situer le texte à traduire, ou qu'au cours même de l'écriture où la lecture joue comme moyen d'évaluation et de distanciation critique du traducteur par rapport à son propre texte. (Plassard 2007 : 22)

La problématisation de l'acte de lecture, et celle de la textualité par le fait même, sont évacuées des principes qui fondent la théorie interprétative, du moins chez Seleskovitch

et Lederer (car, on le rappelle, les choses se passent différemment chez Delisle). L'entreprise de « démonisation » de la langue qu'elles mènent avec acharnement afin d'invalider les approches lexico-sémantiques et syntaxiques de la traduction (telles qu'on les pratique en didactique des langues secondes) les conduit, paradoxalement, à ne rien voir *que de la langue* entre « l'unité de sens » et la situation de communication, alors que le réseau que forme un texte – bien que la définition des contours et des traits de ce réseau soit *toujours* tributaire de la lecture – constitue un palier de sens *qui n'est pas assimilable à la signification linguistique et qui ne se confond pas non plus avec la situation de communication* dans laquelle il s'inscrit (même si les frontières entre l'un et l'autre ne sont pas étanches comme voulaient le croire les formalistes et les structuralistes) – ni, d'ailleurs avec l'illusoire intention de l'auteur. Pour Seleskovitch et Lederer, on le sait, tout le problème repose là : *s'attarder* à l'organisation matérielle du « discours » (qu'elles utilisent au sens restreint de séquence d'énoncés), c'est faire fausse route, à cause du danger que cela représente pour la traduction, selon elles, de verser dans le *transcodage* :

Le caractère fixé du texte écrit induit celui qui l'analyse à *transformer le sens vivant en un sémantisme figé*, et le pousse à généraliser les transcodages au lieu de traduire en articulant naturellement dans sa langue le sens voulu par l'auteur. (S. et L. 1984 : 9, je souligne)

On voit que Lederer parle du « sens voulu par l'auteur » sans passer par une globalité signifiante, qui elle est directement accessible au traducteur, contrairement à cette boîte noire qu'est la conscience de l'« auteur » – mais nous reviendrons sur la question de l'intention auctoriale. L'idée selon laquelle la matérialité signifiante ne peut amener le traducteur qu'à percevoir « de la langue » et jamais « du sens » est très difficile à accepter. En fait, Seleskovitch et Lederer refusent de reconnaître aux *textes* ce qu'elles reconnaissent pourtant aux *énoncés* courts, soit qu'ils « ont un sens différent de la somme

de leurs signifiés en langue » (1984 : 103). Or, on ne voit pas bien pourquoi la lecture d'un texte ne serait pas en mesure de générer du sens qui ne serait pas de la simple « signification ». Elles affirment que « l'interprète saisit comme un tout le sens d'un énoncé » (*ibid.* : 109), mais ne voient pas que, de la même manière, le traducteur saisit comme un tout le sens d'un texte (qu'il construit par sa lecture), ce qui implique du reste une activité cognitive qui ne peut pas se limiter à la compréhension séquentielle d'« unités de sens » par « points de capiton » (ou « déclics de compréhension »). Ainsi, dans la théorie interprétative, l'unité de traduction est limitée à un fragment : elle ne correspond jamais à l'ensemble d'un discours, *et ce parce que la préséance accordée à l'interprétation de conférence bloque le passage de l'un à l'autre*. L'importance de souligner dans le cadre d'une théorie didactique de la traduction l'accès à la globalité du discours qui caractérise la traduction écrite a été soulevée par d'autres traductologues, qui faisaient notamment référence aux acquis de la linguistique textuelle (Rastier); mais cette question n'a encore fait l'objet, sauf erreur, que d'une seule étude substantielle dans la perspective spécifique de la lecture (Plassard 2007).

II.2.3. La théorie interprétative selon Delisle

Chez Delisle, les choses se passent un peu différemment. Sa thèse (publiée sous le titre *L'analyse du discours comme méthode de traduction*), qu'il soutient à l'ESIT en 1979, applique à la traduction écrite les principes de la théorie interprétative qui sont enseignés à l'ESIT. Tenant compte des premières leçons de l'analyse du discours (de Beaugrande, Maingueneau, van Dijk) et mesurant son incidence sur la traductologie, Delisle montre l'importance, pour cette modalité de traduction, du regard sur la globalité du discours : « C'est pourquoi la textologie, dont l'objet est l'étude du discours, rend mieux compte de

l'activité traduisante que la linguistique générale traditionnelle. » Delisle précise en note : « Le discours est une unité supérieure à la phrase (transphrastique); c'est le message, considéré globalement. » (*ibid.* : 16). Même si les concepts de *textologie* et de *discours* ont grandement évolué depuis le moment où Delisle a rédigé ce passage, on voit que sa définition de « discours » incluait déjà, contrairement à celle qu'en donnent Seleskovitch et Lederer, l'incidence de la globalité d'un discours sur l'interprétation de ses composantes. Les définitions qu'on peut lire dans le glossaire d'une édition récente de son manuel sont quant à elle mises à jour et concordent avec les avancées subséquentes de l'analyse du discours. Par ailleurs, dans son manuel de traduction, Delisle mentionne explicitement l'acte de lecture dans l'explication qu'il fournit de la méthode de travail du traducteur :

La lecture est une étape cruciale du processus. Loin d'être une perte de temps, la lecture (totale ou partielle) du texte le fait voir comme un tout structuré et définit un cadre général d'interprétation de chacun des éléments qui le composent. Les phrases ne sont pas indépendantes les unes des autres, mais forment un ensemble cohérent. (Delisle 2004 : 121, souligné dans le texte)

On retrouve donc, chez Delisle, le palier qui manque chez Seleskovitch et Lederer entre les énoncés qui défilent au fur et à mesure en interprétation de conférence et la situation de communication dans laquelle s'inscrivent ces segments : le « contexte linguistique » (*ibid.* : 17), non seulement l'environnement immédiat des signes mais surtout l'ensemble du texte dans lequel ces signes apparaissent, qui à leur tour s'inscrivent dans un « contexte extra-linguistique » (*ibid.* : 17). Toutefois, nous verrons plus loin que cette apparente avancée théorique, perceptible dans les définitions données dans le glossaire du manuel, est court-circuitée par les règles de rédaction et de traduction explicitées dans le reste du manuel, auxquelles les futurs traducteurs sont entraînés par le biais d'exercices d'application. Bon nombre de ces règles confinent en effet la traduction au niveau

phrastique et à la procédure séquentielle qu'on trouve chez Seleskovitch et Lederer – nous reviendrons à cette observation dans le volet métacritique de cette étude. Par ailleurs, les principes de Delisle étant formés sur ceux de Seleskovitch et Lederer, on y retrouve une même définition de la lecture comme *restitution* d'un sens immanent, en l'occurrence le *vouloir dire* d'un auteur. Dans le cas du fonctionnalisme, qui est un peu plus compliqué, cela se manifeste autrement : bien que la traduction n'y soit pas conçue comme un acte *devant* viser la restitution de l'intention de l'auteur, on considère qu'il peut s'agir d'une finalité possible et, par conséquent, on y retrouve les mêmes présupposés que dans la théorie interprétative en ce qui concerne l'intellection du sens – nous y reviendrons. Cette conception commune de la lecture est notamment due à l'assimilation de celle-ci à un acte de communication, amalgame qui a été sévèrement critiqué à partir des années 1960 par des philosophes et des théoriciens de la littérature s'étant intéressés à la question de la lecture, comme nous le verrons bientôt. Cette conception ne pose pas problème dans nombre de situations de traduction, puisqu'il est effectivement légitime de penser l'acte de traduction en termes de communication dans bien des cas, mais elle mérite au moins d'être nuancée, car elle occulte la complexité réelle de l'acte de lecture. Si cette conception constitue un véritable écueil en ce qui a trait à la lecture littéraire (et par conséquent à la traduction littéraire), par rapport à laquelle on s'entend généralement pour dire que l'intention de l'auteur est inaccessible et tout simplement non pertinente, elle achoppe même devant certains textes non littéraires – discours politiques, scientifiques, journalistiques, etc. – dont l'« ouverture », au sens où l'entend Eco, permet une pluralité d'interprétations. L'épineuse question de l'intention de l'auteur est ce qu'on peut appeler à la suite d'Eco un débat classique : loin de prétendre le

résoudre ici, mon objectif est plutôt de confronter les certitudes des modèles didactiques aux enjeux qu'il soulève,

[...] parce que la lecture ne peut plus être décrite comme simple passivité (en pleine période post-structuraliste), comme un programme préinscrit dans le texte que le lecteur n'a qu'à actualiser, comme un pied qui retrouve son empreinte [...]. (Gervais 1993 : 83)

Les méthodes pédagogiques doivent en effet tenter d'échapper au « ronron qui accompagne trop souvent le processus d'institutionnalisation » (Laplace 1995 : 167) en demeurant dynamiques. Ce questionnement en didactique de la traduction se justifie donc à partir du moment où l'on considère *la recherche* comme une dimension fondamentale de la discipline, qui participe de la qualité de l'enseignement de celle-ci.

II.3. Lecture, intention, communication : interrelation conflictuelle



Photographie apparaissant sur la page d'accueil du site de l'École de traduction du Collège universitaire de Saint-Boniface (Manitoba)⁴⁰.

Les investigations menées sur les processus de lecture par les théoriciens de la lecture littéraire ont eu pour résultat, du moins si on accepte leurs postulats, de déconstruire des présupposés sur le sens et la lecture qui sous-tendent une très longue tradition de critique

⁴⁰ <http://www.cusb.info/programmes/ecole-traduction.php> (consulté le 26 sept 2010).

et de théorie littéraire, déconstruction déclenchée par la fin du structuralisme. Ces théoriciens ont cherché à problématiser la lecture, qui était perçue comme allant de soi :

[en] critique littéraire, la lecture est souvent utilisée en tant que processus de découverte et ses résultats sont souvent présentés comme des propriétés textuelles intrinsèques dûment identifiées. Une telle procédure est suspecte, car elle repose sur des présupposés naïfs et souvent incompatibles, portant sur une lecture dont les modalités sont incertaines et le déroulement, totalement arbitraire. (Gervais 1993 : 118)

En cherchant les causes de cette procédure, on en est venu, dans le champ littéraire, à mettre en question le potentiel épistémologique du schéma de la communication pour décrire la lecture :

La quasi-équivalence entre les exigences du texte et les réactions du lecteur réduit [...] l'acte de lecture à une fraction de ce qu'il est [...]. Elle repose [...] sur des principes dont la validité n'est pas assurée hors de tout doute. Ainsi, un de ces principes est la présence d'une relation de communication entre le texte et le lecteur. Ce principe veut que ce qui se développe au cours de la lecture soit une communication, qu'il y ait un émetteur, un récepteur et, bien entendu, un message. Le fait que la lecture soit un acte de langage et qu'elle se fasse avec de la langue, motive cette position et incite à la décrire en fonction des théories de la communication. Cette identification a ses adeptes et le modèle favori est celui de Roman Jakobson [...]. Le modèle d'Umberto Eco repose ainsi sur un tel présupposé, bien que le modèle soit complexifié et légèrement critiqué, de même que les théories de la réception de l'École de Constance [...]. On le retrouve à l'œuvre dans les modèles de nature rhétorique [...] et en sémiotique littéraire, ainsi que dans de nombreuses disciplines travaillant sur la lecture [...]. Les résultats pourtant ne sont jamais tout à fait convaincants. Ils sont souvent d'une très faible complexité et ont tendance à réduire l'écart qui sépare la "communication littéraire" des autres situations de communication. Cet écart est pourtant important et il est marqué du sceau non pas de la différence mais du différé. (Gervais 1993 : 26-27)

Après plusieurs années de cette investigation, le débat sur la lecture s'est quelque peu déplacé. L'enjeu en effet n'est guère plus la conception, longtemps tenue pour évidente, qui faisait de la lecture l'aboutissement d'un processus de communication, la simple ratification d'un sens transmis par le texte. Ce n'est sans doute pas par hasard si cette conception, lorsqu'elle n'est pas rejetée comme naïve, s'accompagne souvent soit d'un appareil argumentatif minutieux, soit d'amendes considérables. Qu'on songe par exemple [...] à la position d'Eco, qui persiste à insérer la lecture dans un modèle de la communication mais qui complexifie considérablement ce dernier par rapport au modèle traditionnel Émetteur-Messsage-Récepteur, ou même par rapport au modèle hexapolaire de Jakobson. (Saint-Gelais 1994 : 24)

Plusieurs théoriciens ont ainsi proposé une rupture complète avec le modèle; même si le maintien de celui-ci en didactique de la traduction, comme je l'ai mentionné, ne

compromet aucunement le succès empirique de nombre de traductions, il est quand même pertinent de reporter ici les arguments invoqués en faveur de cette rupture :

Disons-le maintenant : la lecture d'un texte n'est pas un acte de communication [...]. L'objet littéraire est un objet du monde et comme tel, dans sa nature matérielle, il est habituellement immuable. L'auteur, autre objet du monde, n'est pas présent dans son livre en tant qu'objet du monde. Il n'y a pas de relation de communication avec un objet littéraire puisqu'il n'y a pas modification d'un des deux pôles de la situation et qu'il n'y a pas d'échange entre les deux pôles [...]. L'acte de lecture nous apparaîtra comme un de ces nombreux cas abusivement compris sous l'angle de la théorie de la communication. (Thérien 1990 : 71)

[...] [Tout] d'abord les deux interlocuteurs, l'écrivain et le lecteur, ne sont jamais en présence l'un de l'autre, ensuite le récepteur peut à tout moment, même au milieu d'une phrase, interrompre la communication, il peut cesser sa lecture sans autre forme de procès, il peut revenir en arrière, il peut relire le texte autant de fois qu'il le désire [...]. Cet emploi du concept de communication se trouve donc invalidé dans la mesure où à aucun moment et en aucune manière un texte littéraire ne peut être considéré et analysé comme un dialogue au niveau réel. (Cogez 1984 : 2)

On retrouve un même critique de la communication [...] dans l'introduction de Robert C. Holub, *Reception Theory: A Critical Introduction*, Londres et New York, Methuen, coll. New Accents, 1984. Dans son dialogue avec Gadamer, Paul Ricoeur avait déjà refusé une conception de la lecture comme dialogue : « [...] le rapport écrire-lire n'est pas un cas particulier du rapport parler-répondre. Ce n'est pas un rapport d'interlocution; ce n'est pas un cas de dialogue. » (« Qu'est-ce qu'un texte? », *Du texte à l'action. Essais d'herméneutique II*, Paris, Seuil, 1986, p. 139.) Et Michel Picard était déjà arrivé aux mêmes conclusions dans *La lecture comme jeu* : « Malgré les avantages incontestables du modèle de la communication, sa commodité, sa simplicité, sa popularité, sa pertinence partielle, s'agissant de langage il est à craindre donc que ses inconvénients l'emportent largement, surtout si l'on souhaite analyser dans leur complexité ces processus mis en jeu par la lecture, essentiellement la lecture de fictions et surtout celles qu'on appelle littéraires. [...] La littérature est une activité, pas une chose, et il n'est sans doute pas improbable que derrière le modèle de la communication, si facilement adopté, avalé, se dissimule en réalité, pour la majorité des gens, celui de la passive consommation. Il paraît donc désormais nécessaire d'assigner un statut épistémologique précis à l'étude de la lecture (Paris, Minuit, 1986, p. 10). » (Gervais 1993 : 120)

Il ne s'agit évidemment pas de revenir à un modèle de la communication où la lecture ne ferait qu'entériner un (ou des) sens contenu(s) dans le texte. Il s'agit bien plutôt de rompre rigoureusement avec ce modèle, en refusant la rupture partielle qui consiste à poser des lectures productrices de sens tout en leur opposant des lectures, ou des étapes de la lecture, qui ne feraient quant à elles que recouvrer ce que le texte leur communiquerait. (Saint-Gelais 1994 : 34)

À partir de ces constats, l'une des avenues prises par ces théories a été non plus seulement de concevoir la lecture comme une « production de sens », mais de « questionner les modalités sous lesquelles la lecture élabore ces sens » (*ibid.* : 32). Les

propositions auxquelles certains chercheurs sont arrivés en suivant cette avenue, beaucoup plus raffinées – et par le fait même radicales – que celle du modèle soi-disant cognitif de la théorie interprétative, intéressent la traduction. Cette réflexion les a amenés à découvrir que plusieurs facteurs contribuaient à l’effacement des *processus* de la lecture au profit de ses *résultats*. Pour éclairer ce phénomène, on peut emprunter la notion d’*espace rescriptural*, que Saint-Gelais définit comme suit :

le discours apocryphe et discontinu qui, sur ce site cognitif qu’est la mémoire du lecteur, travaille de toutes parts l’écrit et construit son intelligibilité. En fait, ce “discours” n’est pas seulement apocryphe, c’est-à-dire non énoncé, mais il a de plus un caractère largement virtuel [...]. (Saint-Gelais 1994 : 35)

L’hypothèse avancée par cet auteur est donc que la lecture « est une transformation *discursive* du texte » (*ibid.*), même si cette transformation demeure virtuelle, non énoncée⁴¹. Aux phrases qui composent un texte, la lecture articule elle aussi du discursif :

Pour qui cherche à se le rendre intelligible, il s’agit, tout en parcourant ses lignes, d’y greffer des éléments discursifs qui s’articuleront au texte selon plusieurs circuits. (*ibid.*)

Dans cette théorie, la notion de « production de sens » est donc vue comme l’élaboration de cet espace fluctuant, soit la constante mise en œuvre de « transformations minuscules et discrètes » (*ibid.* : 36) du texte : paraphrases, substitutions, remplacement d’anaphores par leurs antécédents, inférences, inférences hypothétiques et interrogatives, etc. (*ibid.* : 35 et 102). Bon nombre des opérations de lecture demeurent en effet discrètes au point « de s’estomper aux yeux mêmes du lecteur qui les effectue » (*ibid.* : 54) :

[...] la lecture “produit du sens” dès le moment où elle instaure des effets idéels – ce qui peut correspondre à des opérations aussi triviales (quoiqu’en apparence seulement) que celle qui consiste à repérer l’antécédent d’un terme anaphorique. (*ibid.* : 36)

Prenons par exemple, pour illustrer cette réalité, les premières pages d’un livre pour enfants. Cet exemple a l’avantage d’être limpide, mais il ne devrait pas porter à croire que

⁴¹ On pourrait s’intéresser au « statut psycholinguistique de ces fragments discursifs », ceux, du moins, « que les lecteurs sont *en mesure* de formuler – au prix cependant d’un travail énonciatif – mais qui restent le plus souvent virtuels lors de la lecture » (Saint-Gelais 1994 : 35); ce n’est cependant pas l’objectif de cette théorie, qui s’interroge plutôt sur le rôle de cet espace rescriptural dans l’économie de la lecture.

les processus qu'il illustre ne se retrouvent pas dans la lecture « adulte ». La première page du livre montre une tache bleue sous laquelle il est écrit « Voici Petit-Bleu »; une première opération lectorale de l'enfant consiste à associer le texte à la tache, qui devient ainsi un personnage. La deuxième page représente trois taches bleues de grandeurs et de formes différentes placées dans une grande tache marron. Sous cette nouvelle image, le texte dit : « Il est à la maison avec Maman-Bleu et Papa-Bleu. » L'enfant est susceptible de reconnaître parmi ces taches « Petit-Bleu », mais « cette “reconnaissance” présuppose un changement de statut du signe “tache bleue = Petit-Bleu”. Car, au niveau du réel concret, il ne s'agit pas de la même tache bleue, mais bien d'une deuxième tache bleue, située dans un autre espace-temps [...] » (Everaert-Desmedt 1990 : 125). Pourtant, le texte « ne dit pas : “Voici de nouveau Petit-Bleu”. L'emploi du pronom anaphorique “il” suppose que l'enfant-lecteur est capable d'effectuer le raisonnement inductif, sous-jacent à la reconnaissance d'une réplique de la tache bleue-type » (*ibid.*). Cette minuscule investigation métalectorale montre bien à la fois l'*activité*, le *travail* qui caractérise la lecture, de même que l'apparente banalité⁴² de plusieurs des opérations qu'elle implique, qui ont ainsi tendance à passer inaperçues. Elle nous indique que contrairement à ce qu'on peut avoir tendance à penser, la lecture ne va nullement de soi. Or, c'est ce phénomène d'effacement des processus, « la métalecture absente » (Saint-Gelais 1994 : 47), favorisée d'ailleurs par certains réglages de la lecture (nous y reviendrons), qui fait en sorte que dans plusieurs théories littéraires, de même que dans les modèles didactiques de la traduction retenus ici,

il y a amalgame et occultation tendancielle de la pratique lectorale : le lecteur va jusqu' à attribuer au texte les résultats de sa lecture. Les paraphrases, les interpolations, même les

⁴² Cette impression de banalité vient du fait que la lecture est le plus souvent « tenue pour compétence acquise dès le plus jeune âge et classée au rang des savoirs élémentaires. » (Plassard 2007 : 13)

inférences, cela ne lui paraît pas résulter de son intervention : tout cela lui paraît déjà contenu dans le texte, c'est ce que « l'auteur a voulu dire ».

Mais c'est dire que l'assimilation implique non pas deux mais bien trois termes, le texte et son espace rescriptural étant alors subsumés en une totalité qui, plutôt que d'être reconnue comme le résultat d'une interaction entre pratiques textuelles, sera postulée antérieure à celle-ci : l'intention signifiante de l'auteur du message. Il ne suffit donc pas de considérer cette dernière comme un résultat lectural conjecturalement attribué à l'auteur; il faut voir aussi que ce résultat, souvent, n'est même pas reconnu comme tel – soit parce qu'il semble ne rien devoir à la fabrique lectorale (qui ne ferait que reconnaître ou reconstituer l'intention de l'auteur), soit parce que cette fabrique et ses résultats spécifiques ne sont tout simplement pas pris en considération, dans la mesure où ils s'estompent au sein de ce qu'ils élaborent et qui les subsume. (Saint-Gelais 1994 : 54-55)

C'est exactement ce qui se produit lorsque Delisle, par exemple, affirme qu'« essentiellement, l'appréhension du sens, première étape du processus, est l'opération par laquelle la traduction cherche à saisir le vouloir-dire de l'auteur » (Delisle 1984 : 70) et qu'ainsi un lecteur *peut sans problème* « dégager l'intention de l'auteur – *sans lui "prêter" des intentions* » (Delisle 1984 : 76); ou encore, lorsque Seleskovitch et Lederer écrivent qu'« [...] il faut définir son objet [celui du traducteur] comme étant le sens, et celui-ci comme étant le vouloir dire de l'auteur » (S. et L. 1984 : 25) et que le rôle des « bons traducteurs et interprètes » (*ibid.* : 10) est « d'interpréter le texte pour en *restituer le sens intact* » (*ibid.* : 68), « le *sens réel* du message » (*ibid.* : 47). Pour elles, l'intermédiaire du traducteur, pourvu que celui-ci soit un « bon » traducteur, ne provoque *aucun* déplacement de sens :

[L'interprétation] est une source inépuisable d'observations qui, toutes, nous poussent à la même conclusion : le sens se retrouve *identique à lui-même* sous la forme d'éléments signifiants différents de ceux de l'original [...]. (*ibid.* : 88)

De nombreuses analyses de discours nous ont pourtant appris que « [...] le traducteur articule « du » sens (plutôt que « le » sens) en intégrant à sa lecture du texte original des représentations dont il est le vecteur conscient ou inconscient [...] » (Brisset 2006 : 22) :

[...] l'histoire a montré que la traduction est une façon privilégiée d'imposer un sens en masquant les intérêts individuels et collectifs ou encore les rapports de pouvoir qui en

sous-tendent la production (voir le rôle de la traduction dans les entreprises coloniales, dans la constitution d'identités nationales ou sociales). (*ibid.* : 23)

Delisle décrit la traduction en fonction du même idéal : « [Le travail du traducteur] ne consiste pas à “traiter” une information; il se limite à la reformuler » (Delisle 1984 : 36). On peut peut-être tenter d'expliquer cette vision « positiviste » par le fait que les tenants de la théorie interprétative se réfèrent à la communication ordinaire pour décrire la traduction :

À l'intérieur d'une même langue, la communication s'établit la plupart du temps de manière incontestable; le vouloir dire exprimé par une parole est en général compris; pourquoi en irait-il autrement du texte à traduire [...] ? (S. et L. 1984 : 25)

Devant un texte à traduire, le traducteur se trouve donc dans une situation identique à celle d'un lecteur unilingue qui *prend* connaissance du contenu. Comme lui, il est un pôle actif du procès de communication. (Delisle 1984 : 70, souligné dans le texte)

Il suffit d'observer la communication ordinaire pour constater que, malgré quelques défaillances, le système fonctionne et que nous n'évoluons pas dans un perpétuel malentendu. (Israël 2006 : 17)

Or, comme l'explique Freddie Plassard en s'inspirant elle aussi des acquis des théories sémiotiques de la lecture, le texte impose une médiation qui modifie significativement les paramètres de la communication et nécessite de repenser le statut des pôles impliqués :

Le pacte de lecture a bien pour objet de sceller la relation qui *s'établit entre auteur et lecteur, non pas empiriques mais positions énonciatives*, par l'entremise d'un texte, aux termes de conventions qui ont pour effet d'assigner des rôles textuels. *Le véritable pacte de lecture ne se situe pas entre auteur et lecteur, réplique naïve d'une situation d'échange oral diagonal où le contrat de communication lie les interlocuteurs*, qu'entre texte et lecteur et non plus sur le registre du dialogue mais du dialogisme, où la communication s'établit non seulement par le truchement des textes, mais aussi entre les textes et les stratégies textuelles qu'ils mettent en œuvre. C'est là l'apport essentiel des théories sémiotiques de la lecture. Médiatisée par le texte, la communication l'est aussi par les codes et conventions dont il est vecteur, *autant de niveaux de médiation qui amènent à repenser le schéma de la communication et la médiation du traducteur*. (Plassard 2007 : 57)

À partir du moment où on accepte ces propositions, on voit que la conception de la lecture qui sous-tend la théorie interprétative et, dans une mesure similaire, la théorie du *Skopos* (voir section suivante), est encore fortement marquée par la passivité, occultant les processus par lesquels elle se rend un texte intelligible en se donnant comme pratique

non problématique de restitution du sens. Et ce, même si on admet qu'une certaine part de dynamisme soit inhérente à celle-ci. Pourtant, à plusieurs reprises, Seleskovitch et Lederer se défendent d'adopter cette position. Elles affirment en effet « que le sens, *loin d'être statique et donné objectivement*, est un processus en déroulement constant *qui se construit* tout au long du discours » (*ibid.* : 18) et que « [t]oute compréhension est donc par définition subjective » (*ibid.* : 25). Elles vont même jusqu'à citer ce passage proverbial où Paul Valéry discrédite dès 1936 l'autorité auctoriale, affirmant que l'œuvre est indépendante de l'intention de son auteur et que cette intention n'a pas préséance sur les interprétations des lecteurs :

Il n'y a pas de vrai sens d'un texte. Pas d'autorité de l'auteur. Quoi qu'il ait voulu écrire, il a écrit ce qu'il a écrit. Une fois publié, un texte est comme un appareil dont chacun peut se servir à sa guise et selon ses moyens : il n'est pas sûr que le constructeur en use mieux qu'un autre. Du reste, s'il sait bien ce qu'il voulait faire, cette connaissance trouble toujours en lui la perception de ce qu'il a fait. (Paul Valéry, *Variétés III* (s.d., s.l.) cité dans S. et L. 1984 : 22)

Ces mises en garde demeurent somme toute marginales et laissent en réalité intacts les fondements immanentistes de la théorie. Delisle inclut lui aussi dans ses travaux des propos similaires, qui se traduisent par l'idée de construction du sens :

Le sens n'existe pas a priori. Le traducteur doit le construire en analysant le texte de départ et en en dégageant les relations intratextuelles et extratextuelles. (« Glossaire », entrée « Sens », Delisle 2004 : 57)

[...] la signification est codifiée et plutôt statique, tandis que le sens est non codifié et plutôt dynamique. (Delisle 1984 : 77, souligné dans le texte)

Mais chez Seleskovitch et Lederer comme chez Delisle, cette « construction du sens » se limite à l'idée selon laquelle la compréhension d'un texte par le traducteur dépasse la signification « en langue » des mots qui le composent grâce à la mobilisation des compléments cognitifs. Il n'en demeure pas moins que cette « construction », qui se définirait mieux comme une part d'*activité* interprétative concédée au traducteur, est censée au final permettre à celui-ci de reconstituer le « vouloir dire » de l'auteur.

II.3.1. Bifocalité du fonctionnalisme

Dans le modèle fonctionnaliste présenté par Nord, les choses sont beaucoup moins évidentes, mais la critique des principes du modèle interprétatif s'y applique également, moyennant toutefois certaines nuances importantes. Le vacillement constant entre des positions contradictoires y est en effet nettement plus manifeste et les contradictions y sont plus enracinées.

Le modèle fonctionnaliste présente a priori une conception de la lecture beaucoup moins rigide que celle de la théorie interprétative, en ce qu'elle en admet la pluralité :

Le sens, ou la fonction, d'un texte n'est pas inhérent aux signes linguistiques : pour l'extraire d'un texte, il ne suffit pas d'en connaître le code. Un texte n'a de sens que celui que lui donne le lecteur. Les différents récepteurs (ou un même récepteur à des moments différents) d'un texte trouveront différents sens dans le même matériau linguistique que leur propose le texte. On pourrait même constater qu'un texte donné a autant d'interprétations potentielles qu'il y a de récepteurs [...]. (Nord 2008 : 45)

Ce concept dynamique du sens et de la fonction d'un texte figure assez fréquemment dans les théories contemporaines de la réception du texte littéraire (esthétique de la réception) [...]. (*ibid.* : 46)

Ce passage laisse en effet voir une conception de la lecture plus souple et plus moderne, moins statique et moins naïve, que celle de la théorie interprétative, tout à fait cohérente avec la conception de la traduction qui l'accompagne. Comme dans le modèle interprétatif, toutefois, la lecture y est inscrite dans le schéma de la communication (celui de Bühler plutôt que celui de Jakobson, bien que la fonction phatique soit récupérée de celui-ci), ce qui amène également le fonctionnalisme à soulever la question de l'intention. La différence majeure sur ce point est que le fonctionnalisme *ne prescrit pas* de traduire cette intention. En outre, comme la formalisation de l'intention y relève d'un grand principe, à savoir que toute action – dont la rédaction d'un texte et sa traduction – est

intentionnelle (Nord 2008 : 23), la théorie du *Skopos* considère, à la différence de la théorie interprétative, que cette intention ne coïncidera *pas nécessairement* avec l'interprétation qu'en fera le lecteur; ainsi c'est la *perception* d'une intentionnalité qui est considérée importante, davantage que cette intentionnalité même :

Quand nous disons que la traduction est une interaction intentionnelle, nous entendons par là qu'il s'agit d'une action *visant* un changement de la situation actuelle [...]. Vermeer souligne à plusieurs reprises que "l'intentionnalité ne fait pas référence au fait qu'une action soit entreprise de manière intentionnelle, seulement au fait que celle-ci soit perçue ou interprétée par les participants ou les observateurs comme étant intentionnelle" [...] Il va sans dire [...] que de telles interprétations *peuvent en effet être tout à fait autres que celles voulues et prévues par la personne* qui avait entrepris l'action. (Nord 2008 : 32)

On peut attribuer à toute forme de comportement [...] l'intention de l'émetteur de signifier X; ce même comportement peut être interprété par le récepteur comme ayant le sens Y. Même les conditions fortuites d'une situation peuvent être interprétées comme un signe doté de sens [...]. (Nord 2008 : 36)

Les choses se compliquent, toutefois, lorsque Nord tente de montrer l'adéquation des principes fonctionnalistes avec la traduction littéraire, ce à quoi elle consacre un chapitre (2008, chap. 5). Ce n'est pas la notion de *Skopos* qui pose problème pour penser la traduction littéraire. Au contraire, l'idée d'orienter les choix de traduction à partir d'une finalité déterminée par le traducteur (ou l'éditeur, ou un autre agent impliqué) est on ne peut plus adéquate, notamment parce qu'elle libère la formalisation de la traduction littéraire d'un héritage encombrant de principes normatifs. Au lieu de maintenir une conception axiologique de celle-ci (celle-ci est correcte, celle-là incorrecte), elle permet de rendre compte de la diversité des pratiques et des résultats de traduction. On peut être en désaccord avec la façon dont une traduction a été faite, mais on ne peut pas nier qu'elle ait été faite, et il serait vain de vouloir exclure de l'étude de la traduction des pratiques existantes – on peut ne pas aimer, par exemple, que Dostoïevski ait été traduit à la fin du XXe siècle et jusque dans les années 1950 en France selon des principes ressemblant à ceux des « Belles infidèles », mais il faut se rendre compte que les

traductions « embellissantes » qui ont pu en être faites étaient conditionnées par un ensemble de normes discursives en usage dans le champ du roman français de l'époque. En outre, le fonctionnalisme semble avoir intégré, quoique partiellement, ce qui fait aujourd'hui partie des acquis de la théorie littéraire, soit que ce qui distingue principalement un corpus « littéraire » d'un corpus « non littéraire » ne réside pas dans les propriétés intrinsèques des textes. On peut comparer les propos de Marc Angenot et ceux de Nord où elle expose des considérations semblables :

Angenot :

"Nous savons tous que l'objet des dites "études littéraires" est et demeurera évanescant. La "littérarité" des textes du canon des belles-lettres propre à une société donnée ne saurait suffire à circonscrire un objet d'étude puisque tous les théoriciens qui ont repris la problématique de la *literariness*, ont fini par se convaincre: 1- qu'il y avait en abondance des traits de littérarité et de la polysémie dans des énoncés et textes non littéraires – dans les slogans politiques par exemple selon la discussion célèbre de R. Jakobson; 2- de Mukarovsky à Genette et Fitch, que la "littérarité" d'un texte tient essentiellement à une attitude de réception, qu'on peut donc lire avec une attitude littéraire un fait divers du journal, qu'une certaine lecture métamorphosera ce fait divers en texte littéraire; 3- que l'intérêt, le plaisir, la valeur que l'on peut percevoir dans un texte littéraire ne tiennent pas à leurs marques formelles de littérarité, mais à des effets pathétiques, à des projections psychologiques, à des conjectures exégétiques et à des manipulations cognitives, des schémas gnoseologiques qui se réalisent peut-être dans les textes dits littéraires de façon "curieuse", "étrange" et complexe, mais qui, une fois encore, ne leur sont pas propres (p. 24-25)." (Marc Angenot, "Frontières des études littéraires : science de la littérature, science des discours", *Horizons philosophiques*, vol. 1, no 1, 1990, cité par Gervais 1993 : 127 (note 74 de la page 93))

Nord :

La comparaison de caractéristiques de nature apparemment littéraire avec les caractéristiques correspondantes des textes non-littéraires [sic] *nous révèle qu'aucun facteur ne suffit à lui seul à définir la qualité de texte littéraire, puisque chaque facteur peut aussi se trouver dans les textes non-littéraires* [sic]. (Nord 2008 : 101)

[...] il est clair que le langage littéraire est *supposé* posséder une signification connotative, expressive ou esthétique qui lui est propre et qui peut nous éclairer quant aux intentions de l'émetteur [...]. Il est toutefois vrai que nous rencontrons souvent des textes littéraires dépourvus de toute caractéristique du style littéraire conventionnel, surtout dans la littérature contemporaine. (*ibid.*)

Cette prise de conscience n'est toutefois que partiellement intégrée chez Nord, car on voit bien qu'elle stipule malgré tout l'existence *d'un style littéraire conventionnel* (deuxième

citation) qui aurait des caractéristiques définies. Par ailleurs, on voit que l'intention persiste à être postulée même pour la lecture littéraire (Nord inscrit d'ailleurs explicitement la traduction littéraire dans un « modèle de la communication littéraire » (Nord 2008 : 103)). Le fonctionnalisme propose en effet de résoudre le problème de la littérarité en ramenant celle-ci, non pas à des caractéristiques formelles, mais à l'intention de l'émetteur :

Les éléments intratextuels ne sont pas marqués comme « littéraires » (on peut les trouver également dans un texte publicitaire ou journalistique); *ils fonctionnent pourtant comme des signaux qui indiquent aux lecteurs l'intention littéraire de l'émetteur.* (*op. cit.* : 102)

Ce concept de littérarité dépend des intentions communicatives et culturelles de l'émetteur et des destinataires, ce qui en fait un concept plus approprié à une théorie de la traduction littéraire qu'un concept uniquement fondé sur des caractéristiques linguistiques. (*ibid.*)

Le problème, s'agissant du fonctionnalisme, n'est donc pas d'affirmer que toute action, y compris la rédaction et la traduction d'un texte, est *intentionnelle*, ce qui est sans doute vrai, que cela soit conscient ou inconscient, mais d'affirmer qu'il soit *possible* de connaître et de restituer cette intention, plutôt que de seulement la conjecturer par la lecture :

Dans la situation idéale, un auteur saura prévoir correctement le bagage de connaissances du lecteur, *réussissant ainsi à articuler son intention dans le texte*. La fonction du texte est alors identique à l'intention de l'émetteur. Pour qu'un texte traduit réalise cette même identité d'intention et de fonction, les conditions suivantes doivent être remplies :

- le traducteur a interprété correctement l'intention de l'émetteur.
- le traducteur a articulé cette interprétation de sorte que le récepteur cible *saura lui aussi l'interpréter de la manière voulue* [...]. (*ibid.* : 106)

L'illusion qu'on puisse accéder au vouloir dire de l'auteur cause problème non pas dans une perspective *pragmatique* – puisqu'il ne compromet aucunement le succès empirique de nombre d'entreprises de traduction – mais dans une perspective *théorique*. Ce

qu'énonce Nord soulève le problème de la possibilité de la « programmation de la lecture » (Wagner 2001 : 11) par le traducteur. Elle écrit :

Il reste pourtant une question épineuse : peut-on en effet parler d'« intentions communicatives » des textes littéraires? Certains experts en littérature soutiennent que l'absence de visée communicative est précisément une caractéristique du texte littéraire. En ce qui concerne la traduction littéraire, on peut pourtant se permettre de ne prêter aucune attention à cette réserve. *Même si le texte source a été écrit sans visée ni intention particulières, la traduction [...] s'adresse toujours à un public (ciblé ou non) et est par conséquent destinée à remplir une fonction pour ses destinataires.* (Nord 2008 : 102)

Certainement, le traducteur, comme l'auteur du texte source, pourra réaliser sa traduction en fonction d'une *projection* de l'acte de la lecture cible (le « public (ciblé ou non) », les « destinataires »), projection *fondée sur sa propre expérience de lecture*, puisque « générer un texte signifie mettre en œuvre une stratégie dont font partie les *prévisions* des mouvements de l'autre » (Eco 2004 [1985] : 65). En ce sens, auteur et traducteur jouent des rôles semblables. Cependant, il ne faut justement pas oublier qu'il s'agit de *prévisions*, d'un simple *pari*, et non d'un contrôle assuré de l'auteur et du traducteur sur les mouvements interprétatifs réels des lecteurs cibles :

Un dispositif [textuel] serait donc un instrument par lequel un auteur programmerait jusqu'aux gestes cognitifs de ses lecteurs? Réponse : non. Les lecteurs peuvent fort bien configurer des dispositifs sans se soucier de décider s'ils ont pu être prémédités par l'auteur; mieux, ils peuvent rencontrer des dispositifs par rapport auxquels la question de l'intention ne sera pas pertinente⁴³. (Saint-Gelais 1994 : 64)

Même si les arrangements discursifs du texte de départ ont été établis par l'auteur, les corrélations signifiantes que le traducteur aura faites et qui guideront sa traduction seront toujours une construction de sa lecture⁴⁴. Il en va de même pour les arrangements discursifs établis par le traducteur et la lecture qu'en feront les lecteurs de la traduction. La programmation de la lecture par le traducteur ne sera donc jamais autre chose

43 Pour l'argument complet venant étayer cette affirmation, se reporter à la section « L'intention et sa lecture » du Chapitre 1 de Saint-Gelais (1994).

44 La notion d'« infratexte » proposée par Jean-Pierre Vidal (1981) est en ce sens très fertile et pourrait être utilisée pour établir une comparaison avec le travail du traducteur dans une étude ultérieure.

qu'une tentative, qu'une projection sans garantie aucune. Le lecteur réel de la langue d'arrivée peut bien suivre un (ou des) parcours de lecture, construire des hypothèses, faire des inférences qui ne correspondent pas à ce qui a été recherché par le traducteur, à ce que celui-ci a cru « inscrire dans le texte ». Les différences significatives entre les traductions d'un même texte sont une preuve tangible, s'il en faut, de cette réalité. Le texte traduit est toujours tributaire d'une interprétation et « [I]'interprétation n'est jamais figée justement parce qu'elle repose sur une dynamique des relations à l'intérieur du champ symbolique de chacun » (Thérien 1992 : 104), champ symbolique dans lequel interviennent de surcroît des contraintes sociohistoriques sur lesquelles le sujet n'a pas prise, ou plutôt, n'a jamais entièrement prise. Ce sont ces facteurs qui font en sorte que simultanément, la lecture comme la traduction littéraires peuvent donner des résultats communs. Il est possible, voire fréquent que l'on s'entende intersubjectivement sur des résultats de lecture : des amis, des collègues peuvent s'entendre sur « le sens » à donner à tel texte, un groupe de traducteurs peuvent s'entendre sur la façon de traduire telle œuvre, etc., car « [...] il existe bien une façon "littéraire" de lire, qui va tendre à produire des effets similaires dans un public donné et déclencher une expérience commune » (Vandendorpe 1992 : 20) :

[II] faut aussi comprendre que la lecture faite selon des règles minimales d'usage ne peut aboutir à une polysémie totale, à l'éclatement de l'objet textuel. Le « dressage » que suppose l'apprentissage de la lecture comprend ces règles minimales qui assurent une certaine homogénéisation des lectures d'un même texte faites par des sujets différents. (Thérien dans Bouvet et Gervais 2007 : 16)

Mais de tels consensus – les « expériences communes », les « effets similaires », le « dressage que suppose l'apprentissage de la lecture », « l'homogénéisation des lectures » – dépendent à leur tour de facteurs sociohistoriques qui dépassent la subjectivité des lecteurs comme des traducteurs et influencent les résultats – et les processus – de leur

lecture. Toutefois, cette question nous éloigne du propos que je veux développer ici; il suffit de savoir que contrairement à ce que nous laisse penser certains principes des modèles interprétatif et fonctionnaliste, le traducteur ne fait qu'orienter sa réécriture à partir d'une *projection* de la lecture cible et qu'il n'a pas de contrôle réel sur l'interprétation qui en sera effectivement faite, en particulier en ce qui concerne la traduction de textes complexes, qu'ils soient littéraires, politiques, scientifiques, bibliques, etc.

Un autre aspect problématique du fonctionnalisme à cet égard est la notion d'« effet » – que Nord utilise d'ailleurs pour parler des textes non littéraires également (Nord 2008 : 52). Elle reprend ainsi une notion qu'on trouve également chez Nida, Lederer et de nombreux autres auteurs, en études littéraires comme en traductologie :

En traduction littéraire [...] [l']idéal serait de pouvoir établir une relation d'équivalence entre textes source et cible en ce qui concerne la finalité et l'effet textuels. Une traduction idéale aurait alors la même finalité et *le même effet* que le texte source. (Nord 2008 : 108)

Cette formalisation de la traduction littéraire ressemble passablement à l'« équivalence dynamique » de Nida :

[...] a translation which attempts to produce a dynamic rather than formal equivalence is based upon "the principle of equivalent effect" [...]. (Nida 1964 : 129)

The dynamic equivalence is the quality of a translation in which the message of the original text has been so transported into the receptor language that the RESPONSE of the RECEPTOR is essentially like that of the original receptors. (Nida 2009; apparaît à l'origine dans Nida 1969 : 202)

Chez Nida comme chez Nord (également traductrice de la Bible), la traduction doit donc produire le même effet que l'original. On trouve par ailleurs le même propos chez Lederer lorsqu'elle porte sa réflexion du côté de la traduction littéraire :

La liberté du traducteur littéraire s'exerce par rapport à la forme du texte de départ, *non par rapport à l'effet que produit cette forme* [...]. Le corollaire de la liberté en traduction

est la fidélité au sens, compris non pas en tant qu'esprit par opposition à la lettre, mais en tant qu'*effet global du texte sur le destinataire*. (Lederer 1994 : 86)

Or, malgré l'utilité et la grande souplesse pragmatique d'une conception fonctionnaliste de la traduction, la notion d'« effet » qu'elle reprend n'offre rien de plus qu'une illusion heuristique, car tout en donnant l'impression d'être substantielle, elle demeure conceptuellement vide : on ne dit en effet jamais dans quelle mesure il est possible *de définir cet effet*, ni *de quelle façon* il est possible *de s'y prendre* pour y arriver (les théories littéraires où on a tenté de systématiser l'« effet littéraire » ou l'« effet esthétique », comme celle de Riffaterre, n'ont pas donné de résultats plus convaincants). La notion « d'effet ou de fonction propre au texte littéraire » (Nord 2008 : 101) ou d'« effet littéraire » (*ibid.* : 108), en plus de contredire le caractère supposément non immanent de la littérarité affirmé ailleurs par Nord, a l'inconvénient d'être « difficilement objectivable » (Larose 1989 : 78). Il s'agit d'une sorte de « sauf-conduit » théorique qui permet de faire : 1) comme si le lecteur avait *accès* à l'« effet » qu'un texte a eu sur un public ou prévoir celui qu'aura sa traduction, alors que comme on vient de le voir il ne peut formuler que des « conjectures au mieux plausibles » (Larose 1989 : 79); et 2) comme s'il était possible d'associer *un* effet à un texte, étant donné la pluralité de la lecture, qui de surcroît se multiplie en diachronie. Larose écrit qu'« il reste encore à définir la notion mentaliste d'équivalence dynamique (équivalence d'effet) [...] » (*ibid.* : 104). En ce qui concerne l'objectif de cette recherche, il suffit de dire à nouveau que la définition de « l'effet » d'un texte ne peut jamais être autre chose qu'une conjecture lectorale, et que les didacticiens de la traduction (de même que les traductologues) qui la reprennent auraient intérêt à la considérer telle afin d'éviter que la didactique de la traduction ne s'appuie sur des propositions rétrogrades quant à la formalisation des processus d'intellection mis en œuvre par la lecture. C'est par ailleurs ce que semble faire

Nord, qui prend encore une fois une position ambiguë, affirmant une chose et son contraire; elle discrédite en effet elle-même la validité de la notion d'« effet » en affirmant que

les effets que peut avoir un texte sur des lecteurs divers seront tellement différents qu'il n'est guère possible de parler de *l'effet* (au singulier) du texte original, même au sein d'une même culture ou d'une même région linguistique. (Nord 2008 : 110)

Elle montre ainsi une fois de plus qu'elle peut intégrer dans le modèle fonctionnaliste des acquis théoriques qui sont en phase avec une vision poststructuraliste du texte et de la lecture, mais cette tentative d'assimilation demeure inopérante, puisqu'elle ne l'empêche pas de recourir aux notions critiquées pour décrire l'acte de traduction. Ainsi, la prise de conscience de la pluralité de la lecture et du sens déployée par le fonctionnalisme, en phase avec une théorisation moderne de la lecture, est simultanément court-circuitée par le maintien d'une conception immanentiste de celui-ci, ce qui place les principes fonctionnalistes dans une position paradoxale. Certains principes sous-jacents du fonctionnalisme coïncident donc avec ceux de la théorie interprétative et nous en revenons en dernière analyse à une simplification des processus d'intellection qui mérite d'être réévaluée.

Chapitre III

Regard sur la « traduction raisonnée » d'une métafiction postmoderne

III.1. De l'aval vers l'amont

Dans ce qui précède, mon objectif était de problématiser la description de l'acte de lecture effectué en vue de la traduction dite pragmatique. J'ai voulu montrer les apories conceptuelles qui, dans la théorisation des processus d'intellection du discours écrit, accompagnent le fait de penser la traduction comme restitution d'un *vouloir dire*. Cette troisième et dernière partie reposera quant à elle sur l'hypothèse selon laquelle la quasi-absence de théories *textuelles* de la traduction dans la formation des traducteurs au premier cycle, d'une part, et le rejet d'une conception relativiste de l'élaboration du sens inhérent aux méthodes didactiques dominantes par le biais desquelles les futurs traducteurs sont formés, d'autre part, entraînent les traducteurs à « absolutiser » les règles de traduction apprises dans le cadre de leur formation et consolidées par la pratique professionnelle. Dans cette partie sera convoquée une expérience de traduction collective que j'ai eu l'occasion de codiriger tout en y participant en tant que traductrice : la traduction de l'anglais vers le français du texte narratif de fiction *The Dodecahedron or A Frame for Frames* de l'auteur canadien Paul Glennon (2005) par une équipe de douze traducteurs et traductrices, la plupart titulaires d'un diplôme de traduction canadien de premier cycle, à l'exception de quelques personnes, dont le directeur principal du projet et traducteur Marc Charron, ainsi que moi-même. Par le *biais* (dans tous les sens du terme) d'une « lecture de la lecture », nous verrons que l'application des règles de

rédaction explicitées dans le manuel de Delisle, pourtant prévues pour la traduction de textes factuels conventionnels, perçus comme pragmatiques, non fictionnels et non littéraires⁴⁵, devant viser « l'efficacité de la communication » d'information (Delisle 2004 : 461), règles auxquelles les traducteurs ont été implicitement ou explicitement entraînés, ont été appliquées dans la traduction de ce texte. Il est peu probable que les traducteurs aient eu explicitement le manuel de Delisle en tête au moment de traduire – et peu pertinent de savoir si ce fut ou non le cas; le fait que les règles qu'il contient sont très semblables à celles généralement diffusées en contexte de formation et à celles appliquées en contexte professionnel justifie le recours à son contenu. Dans cette optique, la corrélation manifeste entre les comportements traductifs observés et l'une des méthodes didactiques dominantes que l'analyse permet de mettre en relief vient corroborer la critique de cette méthode entamée au chapitre précédent. Même s'il est impossible de prouver hors de tout doute que les traducteurs n'auraient pas traduit le texte de la même façon s'ils avaient suivi une formation qui avait mieux intégré les acquis contemporains de la traductologie et certains acquis pertinents de disciplines connexes, cette corrélation, à mon sens digne d'intérêt, peut néanmoins servir d'*indicateur* des aspects aporétiques des méthodes didactiques privilégiées.

J'aimerais par ailleurs signaler la mise en garde de Freddie Plassard sur ce qui prétend être une étude de la « lecture du traducteur » mais qui s'effectue par l'étude du produit de la traduction, pris comme trace de cette lecture. Cette mise en garde s'applique entièrement dans ce chapitre, qui prendra notamment la forme d'une critique de traductions :

⁴⁵ Delisle répète d'ailleurs tout au long de son manuel que les règles qu'il propose excluent le littéraire.

L'écrit présente pour particularité de laisser un « observable », un produit, la traduction et [...] ⁴⁶ c'est elle qui nous servira [...] de support à l'observation des pratiques de lecture, nonobstant les écueils inhérents à cette méthode qui consiste à partir du résultat pour tenter de reconstruire son élaboration et procède à rebours, de l'aval vers l'amont. L'observation, forcément limitée au visible, aux traces explicites de reformulation, ne donne qu'indirectement accès aux processus et opérations mentales effectivement réalisées et oblige à formuler des hypothèses, inférences et interprétations pour reconstituer un processus d'élaboration qui n'en demeure pas moins hypothétique. Si cette approche énonciative peut rendre compte, à rebours, de phénomènes de compréhension, elle ne saurait valoir pour la totalité des opérations de lecture réalisées en traduction. (Plassard 2007 : 27)

De la même manière, nous nous servons ici d'un produit (la traduction) pour observer des *pratiques de lecture*. Or, dans le contexte particulier de cette étude, une telle approche suscite le reproche selon lequel on en revient à une étude des *résultats* plutôt que des *processus* de la lecture, alors que les théories de la lecture retenues ici rejettent justement cette posture. Quelques précisions sont donc nécessaires.

Comme je l'ai mentionné en introduction, les théories de la lecture privilégiées ici ne prétendent pas offrir une description du déroulement *empirique* de la lecture, mais reposent sur une abstraction de ce phénomène; il en va de même pour cette partie de l'étude, même si les objectifs qui y sont poursuivis diffèrent forcément de ceux poursuivis par ces théories. Le fait est qu'on ne peut pas identifier les produits de traduction pris comme « résultats » de lecture et les résultats convoqués par les théoriciens du processus de la lecture; pour leur part, il s'agit toujours de décrire différents processus possibles menant à différents résultats possibles, résultats dont ils tiennent compte mais qui demeurent *virtuels*. Ainsi, les produits de traduction pris comme trace énonciative de la lecture sont eux-mêmes sujets à l'interprétation du lecteur et donnent lieu à d'autres résultats virtuels. Donc, gardant à l'esprit qu'on ne cherche pas ici à entrer dans la « conscience » des traducteurs, on verra qu'il s'agit plutôt ici de

⁴⁶ Plassard, qui a soutenu cette thèse de doctorat à l'ESIT, ajoute : « et en dépit des objections formulées à son sujet dans le cadre de la théorie interprétative de la traduction », objection que je ne juge pas nécessaire de mentionner pour l'avoir invalidée précédemment.

différencier certaines conditions de lecture que la matérialité propre des textes source et cible met en place (et ce en partant d'une lecture subjective, la mienne), d'associer ces conditions à certaines régies et certains réglages de la lecture distingués par ces théories, et de mettre ceux-ci en lien avec les principes de modèles théoriques enseignés, tout cela sous le signe de l'hypothèse, et non sous celui de la preuve empirique.

Par ailleurs, les produits que j'utiliserai pour formuler des hypothèses sur ces pratiques de lecture sont les premières versions des traductions qui nous ont été soumises. Le directeur du projet et moi-même avons ensuite révisé et ponctuellement modifié ces versions. On ne trouvera cependant pas ici de solutions de remplacement aux traductions critiquées; il ne s'agit pas de promouvoir une seule façon de lire (et, donc, de traduire) mais, en montrant une corrélation entre les choix de traduction et certains principes théoriques, de questionner le dogmatisme de modèles qui eux contraignent fortement la lecture, en donnant en exemple d'autres avenues que celle-ci peut suivre, voire que certains dispositifs, comme nous l'enseignent les approches de la lecture privilégiées ici, peuvent l'encourager à suivre.

III.1.1. Les régimes fictionnels de lecture

Affirmer que le texte de Glennon que j'utiliserai comme laboratoire est un texte « de fiction », c'est parler en termes courants, sous-tendus par une conception ontologique de la fictionnalité. Mais la théorisation d'une telle définition de la fiction, comme celle d'une définition essentialiste de la littérarité, aboutit à une impasse; les tentatives de déterminer de manière certaine la spécificité des paramètres des textes fictionnels sont elles aussi mises en échec par l'infinie diversité (intra et intersémiotique) des formes que peut prendre « le fictionnel », même s'il est possible d'observer des récurrences de formes.

Pour sa part, Saint-Gelais a pris la question « à revers » en se demandant plutôt si quelque chose « caractérise, en pratique, la lecture de fiction » (Saint-Gelais 1994 : 110) et propose de résoudre la question de la fictionnalité par la notion de *régimes de lecture* :

Les régimes de la fiction sont des régimes *de lecture* : des systèmes de postulats et de processus qui régissent les opérations mises en œuvre face aux textes et qui ne sont pas déterminés uniquement par ces derniers. (*ibid.* : 144, souligné dans le texte)

[Le] rapport de représentation n'implique pas seulement des signes ou des représentés [ou "effets idéels"], mais aussi un *ensemble de postulats auxquels le lecteur souscrit et qui sous-tendent les opérations qu'il met en œuvre* – les deux postulats centraux étant, d'une part, que les opérateurs discursifs ont pour fonction de représenter des éléments fictifs et, d'autre part, que les opérations lectorales ont pour fonction de recouvrir les représentés du discours. (*ibid.* : 149)⁴⁷

[La] lecture est [alors] régie par une [...] problématique qui consiste à postuler l'« existence » d'une réalité fictive, et ce quelle que soient les conditions particulières que connaît la lecture. (*ibid.* : 89)

Il observe que les théoriciens qui traitent de la fiction (Greimas, Genette, Bal, Stanzel, Searle, Eco, Fish, Pavel, Bremond, etc.) évacuent le plus souvent le rôle que jouent les processus de la lecture dans l'instauration du fictif :

les définitions de la fictionnalité qui font appel à des paramètres lectoraux – et on vient de voir que ce n'est pas toujours le cas – ne prennent pas en considération l'activité de lecture, *mais bien les conclusions auxquelles en arrive le lecteur*. La fictionnalité est chaque fois considérée comme un statut; même lorsqu'il est admis que celui-ci est assigné par le lecteur, il n'en demeure pas moins que la fictionnalité reste conçue de façon autonome par rapport aux processus que ce lecteur met en œuvre au long de son parcours du texte. (*ibid.* : 111)

On peut remarquer en passant que cela vaut donc également pour la conception de la littérarité (« partiellement » non immanentiste) du fonctionnalisme, qui considère à la manière d'Eco (*ibid.* : 110) que le statut littéraire – et fictionnel selon le cas – d'un texte est assigné par le lecteur notamment en fonction de marqueurs extra-textuels et d'un horizon d'attente forgé par la culture :

Si nous considérons cependant l'importance fondamentale de l'intention de l'émetteur et des attentes des destinataires pour la fonction et l'effet d'un texte, nous sommes, à notre sens, tenus d'admettre que la qualité de texte littéraire est avant tout une qualité

⁴⁷ Comme précédemment, ici et dans l'ensemble du texte, l'italique dans les citations est de moi (sauf indication contraire).

pragmatique, attribuée à un texte spécifique par les lecteurs, dans une situation communicationnelle donnée. Les éléments intratextuels ne sont pas marqués comme “littéraires” (on peut les trouver également dans un texte publicitaire ou journalistique) ils fonctionnent pourtant comme des signaux qui indiquent aux lecteurs l’intention littéraire de l’émetteur. Les destinataires interprètent alors ces caractéristiques comme étant littéraires par rapport aux attentes formées dans leur culture, attentes qui sont d’ailleurs activées par des signaux extra-textuels. Le lecteur *décide* ainsi de considérer un texte comme de la littérature. Le facteur décisif, c’est la volonté de participer au jeu.

[...]

Les marqueurs littéraires peuvent se trouver dans l’environnement extra-textuel, parfois par l’inclusion d’un livre sous la rubrique “fiction/littérature” d’un catalogue, ou par le fait qu’un texte est publié dans un magazine littéraire » (Nord 2008 : 102)

Comme pour les autres théories, cela n’empêche pas que « la fictionnalité [y] reste conçue de façon autonome par rapport aux processus que ce lecteur met en œuvre *au long de son parcours du texte*. » Il n’est pas possible de reporter ici l’entière critique par Saint-Gelais des théories « qui font abstraction des processus de lecture – ou qui ne leur concèdent qu’un rôle instrumental » (*ibid.* : 112)⁴⁸; sa conclusion, néanmoins, est que celles-ci reposent tacitement sur un régime fictionnel de lecture *spécifique*, celui de la *représentation*, où le diégétique (l’« histoire ») est perçu comme autonome par rapport au discursif (*ibid.* : 111) :

[...] il n’est pas question de définir le statut sémiologique de la fiction : ce serait lui en supposer un seul, et les quelques dispositifs que j’ai analysés montrent suffisamment qu’une telle supposition conduirait à méconnaître de décisives différences. *La solution minimale est donc de distinguer, plutôt, au moins deux types très généraux de situations dans lesquelles la lecture peut se retrouver*. D’une part, des situations où les résultantes diégétiques peuvent être instaurées sans que le lecteur ait besoin de prendre explicitement en considération les modalités de leur instauration. D’autre part, des situations où l’autonomisation des résultantes diégétiques par rapport à leurs conditions d’instauration est problématisée ou même franchement contrariée [...]. Aux deux situations [...] correspondent donc, respectivement, *le régime de la représentation et celui de la transreprésentation*. (*ibid.* : 144)

La considération des facteurs socioculturels qui conditionnent la souscription à ces postulats sort du cadre de cette étude; il suffit ici de dire qu’on peut associer les choix

⁴⁸ Il précise cependant : « Est-ce à dire qu’il faille rejeter sans appel les théories de la fiction qui refusent de reconnaître un rôle déterminant à la lecture ainsi qu’à ses conditions d’exercice? Non : il s’agit plutôt de voir que ces théories, et les postulats qu’elles généralisent un peu hâtivement, dépendent en fait de problématiques et de réglages de la lecture – de problématiques et de réglages *spécifiques*. Et la fiction est un domaine où ces problématiques et ces réglages peuvent certes prévaloir, mais où ils peuvent tout aussi bien être subvertis [...]. » (Saint-Gelais 1994 : 135, souligné dans le texte)

opérés par les traducteurs à un régime fictionnel de la représentation et que, nonobstant l'adoption d'un régime fictionnel de lecture, on peut faire un rapprochement systématique entre les choix de traduction qui ont été effectués et les règles de rédaction énoncées dans le manuel de Delisle, règles pourtant explicitement conçues pour l'initiation à la traduction de textes factuels conventionnels, perçus comme pragmatiques, non fictionnels et non littéraires, devant viser « l'efficacité de la communication » (Delisle 2004 : 461) d'information; des textes et des contextes, donc, qui ne convoquent pas un régime fictionnel de la lecture, ou qui en découragent par avance l'adoption.

Le fait que « les textes ne sont jamais lus d'une lecture innocente, mais toujours à partir d'un ensemble d'éléments préalables qui, que le lecteur les reconnaisse ou non, orientent son activité » (Saint-Gelais 1994 : 88), n'est pas le seul élément à jouer un rôle déterminant dans l'adoption d'un régime de lecture ou un autre. Les agencements discursifs *spécifiques* d'un texte, on le sait, y participent également :

les textes ne sont pas davantage neutres, puisqu'ils contribuent, de par leurs dispositifs, à la gestion de leur lecture. S'interroger sur la gestion de la lecture, c'est donc rencontrer finalement cette question : Comment s'articulent ces deux types de réglages? (*ibid.*)

Car, bien qu'on ne puisse pas définir les textes littéraires et les textes de fiction par un ensemble de propriétés intrinsèques, on ne peut pas dire non plus que les différences entre les textes ne sont pas importantes. C'est pourquoi on ne peut pas être d'accord avec Lederer lorsqu'elle affirme que

[t]outes les recherches effectuées à l'ESIT tendent à prouver que la traduction par équivalences a une validité générale quelles que soient les langues ou les types de textes, littéraires ou techniques, textes de fiction ou de réalité. (Lederer 1994 : 52)

Les agencements textuels ne seront pas les mêmes dans tous les cas. C'est ce qui amène Saint-Gelais à reprendre pour son compte la définition du texte comme *dispositif* proposée par la sémiotique textuelle :

[...] l'examen des effets métalecturaux conduit [...] à penser le texte comme dispositif, c'est-à-dire comme le lieu et l'objet de ses lectures, certes, mais aussi comme l'une des instances de leur réglage : comme un discours qui a prise sur la discursivité de l'activité qui s'en saisit. (Saint-Gelais 1994 : 61)

Lorsque j'offrirai plus loin des résultats de lecture en contrepoint de ceux que laissent supposer les choix de traduction effectués, je traiterai à mon tour en termes de dispositif les agencements textuels ayant mené à ces résultats.

III.1.2. *Originality is a phantom given credence by ignorance* (Glennon 2005)

Avant d'aller plus loin, quelques mots sur le texte source sont nécessaires. *The Dodecahedron or A Frame for Frames*, paru en 2005 chez l'éditeur canadien The Porcupine's Quill, est le second livre de l'auteur (et informaticien) Paul Glennon. Il s'agit d'un texte composé de douze parties partiellement indépendantes, qu'on peut situer pour cette raison à mi-chemin entre le roman et le recueil de nouvelles (la mention générique de la couverture anglaise stipule : « A novel — of sorts »). L'ambiguïté de l'appartenance générique du texte, de même que « l'obsession » autoréférentielle, la quantité de références intertextuelles et la précarité des données narratives qu'on y trouve en font ce qu'on pourrait appeler une métafiction postmoderne.

À la fin du texte, un appendice paratextuel écrit au « je » et intitulé « Author's Afterword » (par ailleurs commandé à l'auteur, qui ne souhaitait pas en inclure, par la maison d'édition) nous apprend que la composition du texte a été inspirée de la pratique de l'écriture contrainte popularisée par l'Oulipo (Ouvroir de littérature potentielle) en France dans les années 1960 et que le texte est construit sur la forme d'un dodécaèdre.

Cette contrainte structurelle suppose, explique le paratexte, que des liens textuels de différentes natures unissent les douze textes de façon à former une équivalence formelle avec les 12 faces, les 30 arêtes et les 20 sommets d'un polyèdre à douze faces. Que l'auteur ait souhaité ou non l'y inclure, cette « révélation » – bien moins révélatrice qu'elle n'en a l'air – s'inscrit dans une tradition oulipienne, qui se caractérise entre autres par une tension entre « révéler » et « cacher » les contraintes génératives⁴⁹. Si le lecteur lit la postface avant de commencer le texte, comme c'est souvent le cas, il ne peut pas savoir, à ce stade, dans quelle mesure ce qui y est écrit est vérifiable, et trois choix s'offrent à lui : ignorer cette révélation, la considérer vraie ou vérifier sa lisibilité. Ces options s'offrent également au traducteur (au début du projet, les traducteurs du *Dodecahedron* ont spontanément rejeté l'idée de reporter la contrainte de même que d'en évaluer la lisibilité). Pour des raisons d'espace, je devrai cependant évacuer de la réflexion qui va suivre la dimension oulipienne de ce texte. Celle-ci soulève en effet tout un éventail de questions qui nous éloigneraient de l'objectif visé, questions que j'ai par ailleurs eu l'occasion d'aborder dans une communication présentée lors du congrès de l'Association canadienne de traductologie tenu en 2009, qui prendra éventuellement la forme d'un article. Le fait de ne pas inclure ces questions n'aura pas d'incidence sur le propos que je cherche à développer, car il est possible de parler des dispositifs déployés dans ce texte et des opérations de lecture qu'ils sont susceptibles de convoquer sans se référer explicitement à la contrainte : si le dispositif dit « kaléidoscopique » du texte, auquel je ferai bientôt référence, découle de la contrainte structurelle dodécaédrique, il

⁴⁹ Dans la tradition oulipienne, ces révélations se manifestent aussi bien par des stratégies intratextuelles qu'épitéxtuelles. Voir à ce sujet, entre autres références, Reggiani (1999), Reggiani et Magné (dir.) (2007) et, en particulier dans ce dernier ouvrage, Raymond (2007). Au sujet de la traduction de textes à contraintes, voir aussi, entre autres, Keating (2001), Magné (1993) et le numéro 2 de la revue *Formules* (Eco 1998).

peut aussi, comme on le verra, être traité indépendamment de celle-ci, puisqu'on peut l'observer même sans « connaître » la présence de cette contrainte, ou simplement sans l'y articuler.

Voyons maintenant concrètement cette adéquation postulée entre les règles d'écriture énoncées par Delisle et la traduction du texte de Glennon. Nous procéderons en reprenant un certain nombre de règles expliquées dans le manuel et en isolant pour chacune des exemples de traduction qui en illustrent l'application. Les observations porteront sur des énoncés, mais nous verrons aussi comment les choix microtextuels ont un impact à l'échelle macrotextuelle sur les résultats de lecture générés par l'adoption d'un autre régime de lecture (en l'occurrence *transreprésentatif*), que j'offrirai en contrepoint (sans proposer, je le rappelle, d'autres choix de traduction, car ce n'est pas l'objet).

III.2. Les règles de la « bonne rédaction »

Dans le chapitre portant sur les « Difficultés d'ordre rédactionnel » (437-574), Delisle fait différentes recommandations pour améliorer la qualité du texte traduit, affirmant qu'« [i]l arrive un moment où l'apprentissage de la traduction se confond avec celui de la bonne rédaction » (Delisle 2004 : 439), et c'est principalement dans cette partie du manuel que seront puisés les règles, recommandations et procédés suggérés aux apprentis traducteurs, dont voici les grandes lignes :

Par techniques de rédaction, nous entendons l'ensemble des procédés régissant la formulation des textes pragmatiques et se rapportant à :

- a) la connaissance des vocabulaires, règles d'écriture, formules et usages propres à ce type de textes;
- b) l'aptitude à choisir le style et le ton les mieux adaptés aux sujets traités;
- c) l'exploitation des ressources stylistiques de la langue d'arrivée;

- d) la recherche de l'efficacité et de la lisibilité;
- e) l'application des règles de composition permettant d'éviter les défauts de rédaction que sont l'imprécision du vocabulaire, les structures syntaxiques boiteuses, les pléonasmes, les solécismes, les métaphores incohérentes, les lourdeurs, etc. (Delisle 2004 : 439)

Nous découperons ces règles, recommandations et procédés en fonction des « objectifs » du manuel établis par Delisle, parmi lesquels nous retiendrons « Anaphores et répétitions » (n° 57, le point B – « Répétitions »), « Fausse question » (n° 63), « Cohérence et cohésion » (n° 65) et « Textes mal écrits » (n° 68). Toutefois, les contenus de ces objectifs se recoupent et, pour les besoins de notre démonstration, ils seront parfois regroupés. En ce qui concerne la présentation des extraits de traduction, ils seront alignés en deux colonnes; les extraits du texte anglais, dont les pages seront indiquées à la suite du texte entre parenthèses, seront placés à gauche et les traductions correspondantes seront placées sur la même ligne, à leur droite. J'attirerai l'attention du lecteur sur certains parallèles entre les textes anglais et français en mettant en gras et en italique certains mots ou certaines phrases mais sans le faire systématiquement, car il aurait fallu à certains moments surligner tout l'extrait. Finalement, je précise que j'ai adopté, comme dans le reste de l'étude, le masculin comme genre neutre, bien que ce genre ne soit considéré tel qu'en fonction d'une convention discutable.

III.2.1. Les répétitions

[...] les répétitions (d'idées ou de mots) sont abusives lorsqu'elles ne sont pas stylistiquement justifiées. Ces répétitions dites « vicieuses », ces redites inutiles dénotent une indigence de vocabulaire. (Delisle 2004 : 461)

Éviter les redondances. (Delisle 2004 : 541)

Le bon rédacteur recherche l'expression juste, évite les pléonasmes, fuit les répétitions qui alourdissent son style. (Delisle 2004 : 439)

Répétition de : *plot*

1. The catalogue of *plot* graphs is immense. It includes hundreds of variations on *plots* that describe perfect hyperbolas like the arc of an arrow and a similar number of subtypes of the *plot* that turns this arc upside down, ascending at first only slightly until gradually increasing its angle like the inside edge of a bowl. The catalogue describes *plots* that ascend at a constant rate and upon approaching their targets plummet directly down upon them; *plots* that move in low, just above the ground, following the contours of the terrain; *plots* that ascend in stages, like steps to higher altitudes; and *plots* that shoot up at acute angles beyond the atmosphere towards an aerial target.

On the horizontal plane the computer produced *plots* that proceed undistracted and determined towards their objective; *plots* that circle their targets, spiralling ever closer in towards them; *plots* with no apparent motive that spiral out in widening sweeps; *plots* that meander like old rivers towards their outlet; *plots* that zig and zag like prey evading a speedier pursuer; *plots* that never approach the subject directly, that move tangentially like a sailboat tacking into the wind; *plots* that have to pretend their target is elsewhere only turning on it at the last moment as if to surprise it; and *plots* that cover half the distance to their target every second, but never reach it.

(180)

Le catalogue de *graphiques* était immense. Il comprenait des centaines de variations d'*hyperboles* parfaites, tel l'arc que décrit la flèche dans le ciel, ainsi qu'un nombre semblable de sous-types. Par exemple, des arcs renversés qui ne grimpent que légèrement au début et dont l'angle augmente graduellement comme le bord intérieur d'un bol. Le catalogue décrivait aussi des *courbes* géométriques qui montent selon une valeur constante avant de plonger à pic peu avant leur point culminant; des *tracés* qui demeurent bas, près du sol, et suivent les contours du terrain; des *lignes* qui grimpent par plateaux, telles des marches; ainsi que des *courbes* qui s'élèvent à un angle aigu, tel un missile qui tente d'atteindre un satellite.

Sur le plan horizontal, l'ordinateur produisait des *droites* qui foncent directement et inéluctablement vers leur objectif; des *courbes* qui tournent autour de leur cible, puis décrivent une approche spiroïdale; des *courbes* sans but apparent, qui s'éloignent en une large spirale centrifuge; des *tracés* sinueux tels les méandres d'une vieille rivière paresseuse qui cherche son embouchure; des *lignes* qui zigzaguent telle une proie qui tente d'échapper à un rapide prédateur; des *courbes* qui n'attaquent jamais leur cible de front, mais qui décrivent des tangentes tel un voilier qui louvoie dans le vent; des *courbes* qui semblent ignorer leur proie et qui fondent sur elle au dernier moment pour la surprendre; ainsi que des *droites* qui, chaque seconde, parcourent la moitié de la distance qui les séparent de leur objectif, sans pourtant jamais pouvoir l'atteindre.

Répétition de : *frame*

1. He went on to demonstrate the inner workings of the machine explaining how the randomizing rods rolled the dice continually, making very many, usually nonsensical combinations of words, until a parsing system beneath the rods found a valid combination. It would then leave these intelligible fragments, stopping the randomizing rods beneath them, but continuing to agitate and seek out intelligible fragments in the rest of the *frame*.

[...] The most terrible thing, Burnside said, was to see a text that emerged beautifully from the *frame*, but to which the parser was unable to find an appropriate conclusion [...].

Burnside explained that the machine could work entirely randomly or it could be seeded

L'homme décrivit ensuite le mécanisme interne de la machine et expliqua que les tiges de randomisation faisaient continuellement rouler les dés, créant ainsi un grand nombre de combinaisons de mots le plus souvent dénuées de sens, *jusqu'à ce que le mécanisme d'analyse syntaxique situé sous les bielles trouve une combinaison valide*.

[...]

Ce qui était le plus terrible, affirma Burnside, *c'était de voir émerger l'ébauche d'un texte merveilleux auquel* le mécanisme d'analyse syntaxique ne pouvait trouver de conclusion appropriée [...]. Même s'il ne restait qu'à résoudre les cinq ou six derniers polyèdres, la machine devait faire marche arrière, rangée par rangée, jusqu'à ce qu'elle obtienne une histoire qu'elle pouvait terminer

with any number of fixed words, which it would not attempt to change. He now removed a die for each of the guests and asked them to place it back on the *frame* with the word they selected foremost. (174)

correctement [...].

M. Burnside expliqua que la machine pouvait soit fonctionner de manière entièrement aléatoire, ou qu'on pouvait lui fournir un certain nombre de mots fixes qu'elle ne tenterait pas de changer. Puis, il enleva un dé de la machine pour chacun des invités et leur demanda de les replacer *dans leur support* en orientant le mot sélectionné vers le haut.

Dans le premier exemple, on voit que le traducteur a « [fui] les répétitions qui alourdisent son style » et « évit[é] les défauts de rédaction que sont [...] les lourdeurs » (Delisle 2004 : 439) causées par la répétition du mot *plot*, ce qui l'a amené à changer toutes les occurrences de celui-ci par des mots qu'il a considérés comme synonymes, et qu'il a fait se succéder en alternance. Dans le second exemple, c'est le mot *frame* qui est répété en anglais; en français, les phrases ont été remodelées de manière à éviter la répétition de ce mot polysémique par ailleurs difficile à rendre en français, de sorte qu'on ne trouve plus de référence au champ sémantique de *frame*, excepté dans l'occurrence « support ».

Il est cependant possible de faire une lecture métatextuelle du texte de Glennon dont l'« actualisation » repose notamment sur la récurrence de ces termes. La répétition du chiffre douze, qui traverse tout le texte, participe également de cette « actualisation ». En fait, il s'agit moins d'une *actualisation* de la métatextualité, ce qui reviendrait à concevoir la lecture comme restitution de l'intention de l'auteur, que d'une « rentabilisation » de celle-ci en tant qu'avenue de lecture :

Si on refuse de valider les lectures en fonction de leur conformité à une intention de l'auteur, si on refuse, de plus, de soutenir comme Fish (1980) que les lectures trouvent leur validation *uniquement* dans les stratégies interprétatives qui les régissent, comment expliquer que les lecteurs en viennent à prendre telle et telle décision, comme ils ont constamment à le faire?

Une réponse possible à cette question passe par la notion de rentabilisation des opérations lectorales. Les dispositifs textuels [...] sont configurés de telle manière que toutes les décisions lectorales ne sont pas également rentables [...].

[...] [La] notion de rentabilité repose sur une hypothèse forte : les décisions lectorales, ou du moins certaines d'entre elles, seraient déterminées par des considérations économiques, par la recherche d'un rapport optimal entre ce qu'il faut élaborer en lisant et ce que cela apporte à [l'intellection] du texte. (Saint-Gelais 1994 : 69)

La notion de rentabilité repose donc sur une métaphore économique (qui a ses limites) dont on peut se servir pour évaluer, d'une part, « *ce qu'il en coûte* [comme « effort » interprétatif] *de construire [une] interpolation* » (*ibid.*, souligné dans le texte), c'est-à-dire pour faire telle inférence, plutôt que telle autre, afin de combler une indétermination du texte et, d'autre part, « *ce qu'il en coûte d'introduire l'interpolation dans l'espace rescriptural* » (*ibid.*, souligné dans le texte), c'est-à-dire le degré d'élaboration de la justification (virtuelle) qui présidera à telle inférence. Je propose une brève digression en reportant ici les extraits de deux textes différents auxquels on peut appliquer, pour expliquer la présence de graphies insolites, la notion de « rentabilité » :

[...] on aura à résoudre quantité de questions analogues, et les unités qu'on délimitera dans ce domaine ne correspondront pas nécessairement à celles du domaine synchronique.

Érables sucrières, poreaux de téléphone, grimpadaires : fonce dedans, aie un gros accident, sois blessée gravement, vis intensément! Épluche les tapates, articule, époussette, tu coagules quand tu t'arrêtes!...

Le premier est extrait du *Cours de linguistique générale* de Saussure (1980 : 248), le second de *HA ha!...* de Réjean Ducharme (1982 : 17). Il est beaucoup plus « économique » de considérer les graphies insolites qu'on trouve dans l'extrait du *Cours* comme des coquilles, puisque rien ne contribue à leur accorder un autre statut, d'autant plus que les lettres qui causent problème se situent toutes, dans le texte, en début de ligne, à gauche. Il serait difficile, en revanche, d'établir comme « rentable » cette lecture des « erreurs » qu'on trouve chez Ducharme, où elles sont systématiques.

Revenons maintenant au texte de Glennon. Lorsque j'en ai entrepris la lecture, celle-ci s'accomplissait selon un certain *réglage*, visant l'établissement d'un nombre maximal de connexions et l'élaboration de réseaux de signification à l'échelle macrotextuelle, réseaux qui résultent toujours d'une interaction entre des dispositifs textuels et des processus de lecture. Si, pour le volet critique de la traductologie, cette notion de coproduction représente un acquis, ce n'est pas le cas pour les modèles orientés vers le processus de traduction dont je fais la critique ici, c'est pourquoi je me permets de rappeler le fonctionnement de cette interaction :

[les réseaux que les lecteurs] "détectent" rendent progressivement indécidable la question de savoir s'ils sont intentionnels ou non. Les réseaux apparaissent dès lors, ni comme détectés par un lecteur qui ne ferait que les constater, ni comme forgés par un lecteur qui gauchirait le texte, mais plutôt comme co-produits par l'interaction des dispositifs [textuels] et des processus de lecture. (Saint-Gelais 1994 : 97)

Dans le cas du *Dodecahedron*, l'interaction de ma lecture avec les dispositifs discursifs m'amenait à quitter à tout moment le régime de la représentation et à problématiser les résultantes diégétiques (Saint-Gelais 1994 : 144), comme on le verra bientôt. Cette double régulation de ma lecture du texte à traduire (viser l'établissement maximal de relations à l'échelle macrotextuelle et problématiser les résultantes diégétiques) m'a ainsi amenée à percevoir ces répétitions comme des « embrayeurs » de lecture métatextuelle, parce que dans tous les cas on pouvait comprendre les mots récurrents (*plot*, *frame*, *twelve*) comme des références du texte à lui-même.

Le passage où est répété *plot* peut être lu comme la description *technique* de sous-programmes informatiques conçus pour produire des « scénarios » ou des « schémas » de romans ou de films, mais également comme la description implicite de types de scénarios ou de schémas employés dans les douze textes qui composent le livre. Les choix faits par le traducteur renforcent quant à eux la description *technique* de ces schémas, ce qui

n'interdit pas la possibilité d'une métalecture, mais modifie les conditions de son activation, puisque la lecture n'est plus mise en présence de la répétition incessante du même signe polysémique, qu'elle pouvait lire comme un « signal », puis, comme un « embrayeur » de métatextualité. Dans le cas du mot *frame*, on peut lire celui-ci comme un écho du sous-titre du livre : *The Dodecahedron or A Frame for Frames*, dont la compréhension ne peut se faire qu'au prix d'une élaboration lectorale qui peut s'appuyer, entre autres, sur les occurrences et les manifestations du concept de *frame* dans le texte. Évidemment, en français, la façon dont sera traduit le sous-titre, s'il est traduit (plusieurs traducteurs ont proposé de le laisser tomber, considérant qu'il était trop difficile de lui trouver une traduction qu'ils jugeaient acceptables), pourra avoir une incidence sur les choix de traduction dans le reste du texte. J'ajoute en passant que l'extrait dans lequel apparaît *frame* à trois reprises porte sur la « littérature automatisée », un thème qui revient constamment dans l'ensemble du texte (nous reviendrons sur les implications possibles de cette récurrence thématique). L'extrait renvoie à un passage de *Gulliver's Travels* de Jonathan Swift, où une machine semblable est décrite et dans lequel *frame* apparaît le même nombre de fois (le passage est reproduit ci-dessous⁵⁰). Il y a bien un personnage justement nommé « Swift » dans ce chapitre, et une mention de *Gulliver's Travels* dans un autre chapitre, mais n'ayant jamais lu ce texte ni en anglais, ni en

⁵⁰ « He then led me to the *frame*, about the sides whereof all his pupils stood in ranks. It was twenty feet square, placed in the middle of the room. The superficies were composed of several bits of wood, about the bigness of a die, but some larger than others. They were all linked together by slender wires. These bits of wood were covered on every square with paper pasted on them; and on these papers were written all the words of their language in their several moods, tenses, and declensions; but without any order. The professor then desired me to observe, for he was going to set his engine at work. The pupils, at his command, took each of them hold of an iron handle, whereof there were forty fixed round the edges of the *frame*; and, giving them a sudden turn, the whole disposition of the words was entirely changed. He then commanded six-and-thirty of the lads to read the several lines softly, as they appeared upon the *frame*; and, where they found three or four words together that might make part of a sentence, they dictated to the four remaining boys, who were scribes. This work was repeated three or four times, and at every turn, the engine was so contrived, that the words shifted into new places, as the square bits of wood moved upside down. » (Swift 1826 : 44, l'extrait est disponible en ligne dans le catalogue de Google Livres.)

traduction française, je n'ai perçu cet intertexte (c'est-à-dire le paragraphe précis de la description de la « machine à narration ») que par hasard, en le retrouvant cité dans un document de l'Oulipo. Ainsi, la traduction en français *pourrait* (mais ne *devrait pas nécessairement*) se reporter à une traduction française du texte de Swift pour décider de la traduction de ce passage. En outre, chez Glennon, les dés utilisés dans la machine, contrairement à ceux du texte de Swift, ont la forme de petits dodécaèdres, ce qui peut également être lu comme un renvoi au titre et par le fait même à la contrainte structurelle qui traverse le texte. Je l'ai dit, l'exposition de cette contrainte occuperait une place trop grande ici et nous éloignerait de l'objectif. Quoi qu'il en soit, la répétition incessante du chiffre douze et du dérivé *douzaine*, qui s'accompagne de la mention de diverses symboliques (philosophiques, mathématiques, religieuses, etc.) liées à ce nombre tout au long du texte, a elle aussi disparu dans la première version de la traduction, d'une part parce que chaque traducteur travaillait uniquement sur sa partie de texte et ne pouvait ainsi percevoir une récurrence globale, d'autre part parce que lorsqu'on affirme vouloir traduire en « [conservant] le caractère idiomatique de la langue d'arrivée » (Delisle 2004 : 198), la traduction de *dozen* par *douzaine* est généralement considérée comme une erreur et on lui préfère plutôt *dizaine*, ce qui a été observé dans toutes les traductions. Ces observations peuvent être mises en parallèle avec la critique que fait Meschonnic⁵¹ de l'effacement de la répétition de mots liés à l'activité de la lecture dans une traduction en français des premières pages de *Si par une nuit d'hiver un voyageur* d'Italo Calvino (Meschonnic 1999 : 214-221).

⁵¹ Toutefois, il faut garder à l'esprit que ma position diffère de celle de Meschonnic, en ce qu'il présente « ce qui résonne silencieusement dans le texte » (1995 : 516) et qu'il prétend « donne[r] à entendre » (*id.*) dans ses traductions davantage comme *le vrai sens du texte* que comme une élaboration de sa lecture.

Une autre observation mérite d'être signalée sur le recours des traducteurs aux « synonymes », comme on l'a vu dans le premier exemple, et qu'on peut voir également dans les exemples suivants :

1. Old Solomon lived alone with his ancient wife and his *books*. As he grew older his eyes failed and he could not read his beloved *books*, so his wife had to read to him. When his wife became ill and died, Solomon lost two lifelong companions, his wife and his *books* [...]. Without his *books* he grew sombre and sullen. He yearned for a helpmate who could read to him. (169)
(18 autres occurrences dans cette portion texte)
Le vieux Salomon vivait seul avec ses *livres* et sa très vieille femme. Plus il vieillissait, plus sa vue faiblissait, si bien que sa femme dut lui lire ses chers *bouquins*, car il ne le pouvait plus. Lorsque sa femme tomba malade et mourut, Salomon perdit ses deux compagnons de vie : sa femme et ses *livres* [...]. Sans ses *bouquins*, il devint d'humeur sombre et maussade. Il rêvait d'un compagnon qui puisse lui lire ses livres.
2. These dice, Mr Burnside explained to the crowd of *guests*, contained the variables from which his 'random narrative dynamo' constructed its texts [...].
He now removed a die for each of the *guests* and asked them to place it back on the frame with the word they selected foremost. (174)
The company then retired to the elaborate dinner laid on by *Hughes*. After each of the seven courses the *guests* returned to the parlour where they saw that sentences had begun to emerge amongst the dice [...]. When they had finished their meal the *guests* gathered around the machine to see that, sure enough, an intelligible text had been made from the words. They congratulated Dr Burnside on his invention and speculated on the nature of the fabulous parsing engine beneath the machine. (175)
M. Burnside expliqua aux *invités* rassemblés que ces dés contenaient les variables à partir desquelles sa « dynamo narratrice aléatoire » construisait des textes [...].
Puis, il enleva un dé de la machine pour chacun des *invités* et leur demanda de les replacer dans leur support en orientant le mot sélectionné vers le haut [...].
Les *invités* passèrent ensuite à la salle à manger pour partager le somptueux festin préparé par leur *amphitryon*. Après chacun des sept services, les *convives* retournèrent au salon, où ils virent que des phrases avaient commencé à se former parmi les dés [...]. Après le repas, les *commensaux* se rassemblèrent autour de la machine et constatèrent qu'un texte intelligible avait effectivement été formé à partir des mots.
3. The Golem had *written down* his blasphemous stories and sold them to the bookshops in his master's name. (171)
Le golem avait *couché sur papier* ses histoires blasphématoires et les avait vendues aux libraires en utilisant le nom de son maître.
4. While he was *writing* he would lose track of time and not recall what he *had written*. (201)
Quand il *écrivait*, il perdait le fil de ses idées et finissait même par oublier ce qu'il venait de *coucher sur papier*.

On observe ici que d'un texte anglais dont le vocabulaire est commun et peu varié – ce que d'aucuns considéreront comme des propriétés du « génie de la langue » courante anglaise (ou de « l'intelligence des langues », Delisle 2004 : 530) plutôt que comme une dimension textuelle – on passe à un texte français où apparaissent des termes aussi peu courants qu'*amphitryon* et *commensaux*, et des « synonymes » « embellissants » comme

« coucher sur papier ». Cette attitude de traduction, à laquelle s'est attaqué Meschonnic, relèverait selon Kundera, que Delisle cite dans son manuel, d'un réflexe irréprouvable :

Le besoin d'employer un autre mot à la place du plus évident, du plus simple, du plus neutre (être – s'enfoncer; aller – marcher; passer – fouailler) pourrait s'appeler réflexe de synonymisation – réflexe de presque tous les traducteurs. Avoir une grande réserve de synonymes, cela fait partie de la virtuosité du « beau style »; si dans le même paragraphe du texte original il y a deux fois le mot « tristesse », le traducteur, offusqué de la répétition (considérée comme une atteinte à l'élégance stylistique obligatoire), sera tenté, la deuxième fois, de traduire par « mélancolie ». Mais il y a plus : ce besoin de synonymiser s'est incrusté si profondément dans l'âme du traducteur qu'il choisira tout de suite un synonyme : il traduira « mélancolie » si dans le texte original il y a « tristesse », il traduira « tristesse » si dans le texte original il y a « mélancolie ». (Kundera 1993 : 130-132, cité dans Delisle 2004 : 460)

Cette citation, ainsi que celles de quelques autres écrivains, fait dire à Delisle qu'en « matière de répétition [...], les avis sont partagés » :

[il] y a lieu, néanmoins, de distinguer les répétitions qui relèvent du procédé rhétorique et celles qui sont abusives. Les premières peuvent contribuer à donner à la phrase plus de force, plus d'émotion. Un mot judicieusement répété fixe l'attention sur l'idée. (Delisle 2004 : 460)

On voit donc que les traducteurs ont considéré ces répétitions comme abusives et qu'ils les ont corrigées en fonction de règles de rédaction comme celles proposées par Delisle. L'hypothèse avancée ici est que deux aspects des principes qui sous-tendent le manuel de Delisle contribueraient à la prise de telles décisions. D'une part, la définition du « style » qui y est donnée, qui a notamment pour effet d'entretenir une conception sclérosée de « la littérarité ». D'autre part, le fait que la conception du « discours » proposée par Delisle n'implique jamais le dispositif sémiotique du texte et que la notion de « textualité » est absente de la formation des traducteurs professionnels. Nous reviendrons sur ces deux aspects plus loin.

III.2.2. La fausse question

Parmi les procédés proposés par Delisle pour améliorer la qualité d'un texte traduit, on trouve également l'utilisation de la « fausse question » :

La fausse question (*rhetorical question*) est un procédé rhétorique connu aussi sous les noms de « pseudo-interrogation », « fause interrogation » ou « question oratoire » [...]. [On] en retrouve dans tout genre de documents, qu'il s'agisse de textes pragmatiques ou littéraires. (Delisle 2004 : 524)

Les fausses interrogations remplissent dans le discours de multiples fonctions, qui ne sont pas forcément les mêmes d'une langue à l'autre. En français, elles servent, entre autres, à partager des impressions (« Qu'y a-t-il de plus agréable qu'un bain de soleil au bord de la mer? »), à communiquer des sensations (« Ne sentez-vous pas le parfum des roses qui embaume le salon? »), à donner des conseils (« Pourquoi ne pas aller consulter votre médecin de famille? »), à rechercher la complicité du lecteur (« N'y a-t-il pas raison de croire à son innocence? »), à atténuer des propos qui pourraient choquer, à adoucir des arguments trop forts, à mettre en doute une affirmation, à lancer une invitation au lecteur, à éveiller un soupçon, etc.

L'anglais ne ferait pas de la fausse question un usage aussi fréquent que le français. (Delisle 2004 : 525)

Des études prouvent, écrit-il, que ce procédé est statistiquement plus fréquent en français et que « cette réalité du langage influe directement sur le caractère idiomatique des versions françaises » (*ibid.* : 525), ce qui l'amène à affirmer qu'il « n'est pas rare qu'en contexte une phrase déclarative anglaise soit *mieux traduite* en français par une phrase interrogative » (*ibid.* : 525). On peut voir par ces quelques exemples que les traducteurs du texte de Glennon ont intégré ce procédé de rédaction censé « renforcer le caractère idiomatique » du texte d'arrivée :

- | | |
|---|---|
| 1. Exactly which Indians found Villa Nueva is a subject of intense speculation. (51) | Quel était ce peuple qui avait recueilli Villa Nueva? |
| 2. Some of them may be my ancestors. (62) | L'un d'entre eux est-il mon ancêtre ? |
| 3. Few things are more pleasant to a young boy's hand than the high arc of a lofted object or to his ear than that predictable explosion of glass. (78) | Quoi de plus naturel pour un jeune garçon que de prendre plaisir à lancer un objet très haut dans les airs et à le regarder tomber en anticipant le vacarme du verre volant en éclats ? |
| 4. Distilled by an addled mind, fertile imagination or some arcane conspiracy of the past, it is as strange as I ever wanted it to be. (80) | S'agissait-il du récit frelaté d'un esprit tordu, du produit d'une imagination délirante ou de l'histoire d'un authentique complot fomenté en d'autres temps ? |
| 5. Maybe he thought that no one would believe him | Doit-on supposer qu'il a rapporté la bouteille |

- and he brought the bottle to an adult intact so that he would be believed. (88) intacte à un adulte de crainte qu'on ne le croie pas?
6. *Perhaps my old calligrapher was paid off.* Perhaps the note is a rough draft for my original that just fell into the wrong hands. ***There are a few possible suspects as to whose hands these might be*** [...]. (89) *Se pourrait-il alors que mon calligraphe se soit fait soudoyer ?* À moins qu'il ne s'agisse de l'un de mes brouillons tombés entre les mains de gens mal intentionnés. ***Mais les mains de qui ?***
7. But I could not have written this message unless I am madder than I have thought so far. (104) Mais ces messages ne pouvaient être de moi, ou alors serais-je devenu plus fou que je le croyais ?
8. Perhaps he already had his counterattack in mind. (175) Peut-être l'auteur avait-il déjà élaboré sa contre-attaque ?
9. Last night ***I dreamt or imagined*** that I was back at the whaling station at Bergen (100) La nuit dernière, ***j'ai rêvé – ou me le suis-je imaginé ?*** – que j'étais à la station baleinière de Bergen
10. This would sound like treachery to him. (56) Voyait-il là un signe de trahison?
11. Gjudson confesses that he has just killed the last remaining survivor, poisoned him with arsenic in his aquavit, ***perhaps poured from the very same bottle that carried the message.*** (79) Dans son message, Gjudson avoue avoir tué le dernier d'entre eux en lui faisant boire de l'aquavit empoisonné à l'arsenic. ***Qui sait si ma bouteille avait contenu l'alcool mortel?***
12. I took a good long walk this week along the beach where I found my first bottle, that story of a father and a deluded son. (91) Cette semaine, je me suis promené sur la plage où j'avais trouvé ma première bouteille. ***Vous vous souvenez?*** L'histoire du père navigateur et de son fils un peu déboussolé.
13. "Like when you're up high on a building. ***It's like you feel you have to stop yourself from jumping.***" (203) "Imagine que tu es sur le toit d'un immeuble. ***Ne sentirais-tu pas une force qui te commanderait de résister à l'envie de sauter?***"

Bien qu'à ma connaissance Delisle n'en parle pas, le pendant de cette règle serait : « il n'est pas rare qu'en contexte une phrase déclarative anglaise soit mieux traduite en français par une phrase *exclamative* » (je forge la règle), puisque ce procédé a également été utilisé de manière systématique dans la traduction du texte de Glennon :

1. The cast of characters exposes the inventor's own literary tastes. There is pronounced favouritism towards the outlandish, the dark, and a certain romantic medievalism, as if what she had in mind was a monstrous Gothic novel. (177) Ce choix de personnages est d'ailleurs représentatif des goûts littéraires de l'auteure, qui avait un faible marqué pour les histoires sinistres et saugrenues, ainsi que pour un certain romantisme *médiéval*... ***On pourrait croire qu'elle cherchait à produire un monstrueux roman gothique !***
2. And what a strange egg it was. (179) ***Et quel étrange œuf c'était !***
3. It preserves the mystery, the romance of finding a message in a bottle on the beach. (88) ***Ah!*** le mystère de l'objet trouvé pour la première fois sur une plage.
4. They were big hard raindrops at first, like pebbles hitting tin, and then a quick hurrying sound like someone saying hush. (9) Ensuite, le rythme est devenu de plus en plus rapide, comme si ***quelqu'un disait : « ch-chh-chhhh-chhhhut! ».***

- | | |
|--|---|
| 5. But a porcupine so big and so stupid - this was a marvellous story. (53) | Mais un porc-épic aussi gros et aussi stupide, quelle histoire extraordinaire ! |
| 6. She called me a bastard, said that she knew I was a lying cheat, but to do this under her nose. (139) | Elle m'a traité de salaud, elle m'a dit qu'elle savait que je la trompais, mais que c'était aller trop loin que de le faire sous son nez ! |
| 7. And what a frivolous and wonderful intrigue it is. (162) | Et quelle futile et merveilleuse intrigue ! |
| 8. He paused and regarded us all as if cautioning us. We had been warned. (209) | Le pilote fit une pause et nous regarda tous comme s'il cherchait à nous mettre en garde. Eh bien, soit ! Nous aurions été prévenus. |
| 9. It was a strange respite. (54) | Quel étrange sursis! |

On voit que l'adoption de ces procédés implique un important changement de ton et s'accompagne souvent d'une reformulation importante du texte de départ (4, 6, 9, 11, 12 pour la fausse question). Encore une fois, il est possible de faire un lien entre la conception ornementale du style à laquelle on peut associer ces transformations et celle proposée par Delisle, sur laquelle nous reviendrons sous peu.

III.2.3. La cohérence, la cohésion, la concision et les fautes de structure

Le primat du sens sur la forme promu par la théorie interprétative entraîne d'importants réaménagements du texte, tous censés être effectués au profit de la clarté et de la lisibilité du texte d'arrivée :

Lorsqu'il s'agit de textes pragmatiques, il importe assez peu, en règle générale, que le moule syntaxique dans lequel sont coulées les idées traduites soit identique à celui de la langue originale. *La nécessité de canaliser différemment les idées conduit parfois à rejeter les structures originales. Ce réaménagement syntaxique suppose une bonne maîtrise de la langue.* (Delisle 2004 : 351)

7. Les fautes de structures

Les textes à traduire se caractérisent très souvent par une structure boiteuse, pour ne pas dire absente. Cette lacune peut se manifester à l'intérieur d'une longue phrase, d'un paragraphe ou de l'ensemble du texte. Le traducteur *doit alors s'efforcer de rétablir les liens logiques entre les éléments du texte, corriger la symétrie des énumérations, vérifier l'enchaînement des idées* (v. l'Objectif 65 – Cohérence et cohésion). (*ibid.* : 570)

COHÉRENCE ET COHÉSION

[...] La cohérence [...] est fonction de divers éléments : enchaînement des énoncés, choix du vocabulaire, clarté et précision des rapports logiques, absence de disparates ou d'hiatus dans l'exposition et la progression des idées, etc. [...]. (*ibid.* : 537)

Le troisième niveau du maniement du langage – la cohérence – est donc celui des *transformations structurales commandées par la dynamique d'un message*. Les innombrables rajustements textuels, dont certains sont obligés (servitude), d'autres facultatifs (options), alimentent la réflexion du traducteur et révèlent ses qualités de rédacteur. (*ibid.*)

La recherche de la concision n'est pas une fin en soi. Elle se justifie par un souci d'exposer les idées du texte de départ de la façon la plus claire et la plus cohérente possible. (*ibid.* : 440)

Delisle spécifie bien que tout cela s'applique à un ensemble de textes factuels, conventionnels, pragmatiques, etc., mais on peut présumer qu'un entraînement soutenu à la traduction en fonction de cette conception, en contexte de formation puis en contexte professionnel, amène possiblement les traducteurs à ne plus tenir compte de cette mise en garde. Voici donc quelques exemples de transformations structurales opérées par les traducteurs, qui coïncident avec ce type de recommandations ainsi qu'avec de tels « conseils pratiques » (*ibid.* : 540) :

- Ne pas traduire un texte comme s'il était constitué de phrases détachées
- Fusionner deux phrases au besoin.
- Scinder une phrase trop longue si la clarté et la lisibilité l'exigent.

- | | |
|--|--|
| 1. Throughout this explanation, the company, with the exception of Swift himself, whose skepticism remained undinted, grew more curious and asked more questions. (174) | Grâce à ses explications, Burnside réussit à exciter la curiosité des invités : les questions fusaient de toutes parts. Seul le profond scepticisme de Swift ne put être ébranlé. |
| 2. We all think we do, and I am old and bored enough to provide my own version. You can take it for what it is, but it is really only meant for one man, a man who long ago stopped listening to me. (77) | Le vieux singe que je suis ne fait pas exception. À bien y penser, un petit voyage dans le temps me ferait peut-être du bien. Allez, je vous raconte. Je ne vous en voudrai pas si vous peinez à me comprendre. Je me consolerais en sachant qu'il y a au moins un homme qui m'entendra, même s'il a cessé de m'écouter il y a bien longtemps. |
| 3. How the monastery survived after the first generation of monks expired is half explained by the chronicle. There are entries about shipwrecked fishermen being taken into the monastery, and there is a cryptic | La chronique raconte vaguement ce qui s'est passé après la disparition des premiers moines exilés et rapporte que l'abbaye a servi de refuge à des pêcheurs naufragés. Certains passages |

reference to novices who were 'fished from the shoals of savages'. (83)

4. He held his arms out wide, puffed his cheeks and moved in stately slow motion to mime the Spanish galleons, tossed himself around like a struggling madman to show the turbulence of the storm, gasped and flailed as he was tossed into the sea, capered about bowlegged on the hot sand of the beach, pounded imaginary shellfish on imaginary rocks, pulled his face with his fingers and projected imaginary vomit onto the ground and then finally fell down and curled up in authentic exhaustion. (51)

cryptiques laissent même entendre que les moines seraient parvenus à extirper quelques sauvages de leur horde dans le but de les embrigader.

Il écarta les bras, gonfla les joues et, d'un pas majestueux, marcha au ralenti pour mimer les galions espagnols. Il se démena comme un forcené déséquilibré pour exprimer la fureur de l'orage, puis fit semblant de s'étouffer tout en battant des bras pour montrer qu'il avait été jeté à la mer. Il sautilla en levant les genoux pour simuler la brûlure ressentie au contact du sable chaud de la plage, fracassa des crustacés imaginaires contre des pierres tout aussi fictives et, étirant son visage avec ses doigts, il fit mine de vomir avec force par terre. Villa Nueva finit par s'écraser au sol, recroquevillé et véritablement roué de fatigue.

On peut penser que c'est suivant le principe de la théorie interprétative selon lequel la *même sens* s'énonce de manières différentes que ces réaménagements syntaxiques, comme les changements vus précédemment, ont été effectués. En observant ces exemples où les réaménagements sont davantage d'ordre sémantique que syntaxique, on peut croire que les traducteurs ont fait leurs choix sur la même base :

- | | |
|--|---|
| 1. I have my doubts about this. (88) | Je ne crois pas un mot de cette histoire. |
| 2. Historians [...] still marvel that the monks continued to write without any hope of reaching an audience. <i>Motivation, however, was the least of the Tenebrians' worries.</i> (66) | Les historiens [...] s'étonnent encore que les moines aient continué à écrire sans l'espoir d'être lus. <i>Or, qu'ils aient ou non des lecteurs, les moines s'en souciaient bien peu.</i> |
| 3. He also asserted that a mechanical device <i>could more perfectly describe God</i> than man. (68) | Il aurait également soutenu que <i>la machine était davantage à l'image de Dieu</i> que l'homme pouvait l'être. |
| 4. His miracles include flying and purging the coast of his homeland of pirates. (73) | Des gens l'auraient vu voler dans les airs, et ses actes miraculeux auraient permis de chasser les pirates hors de son pays natal. |
| 5. [...] how one object's uniqueness touched them beyond anything they had previously known and yet how that object excited a need to find more like it, <i>as if multiplying it would define and complete it, or somehow affirm its reality.</i> (77) | captivés comme nul autre auparavant et qui a soudainement suscité un irrésistible désir d'en dénicher d'autres, <i>probablement pour donner un sens au premier objet dont la consécration tiendrait à la présence de tous les autres.</i> |
| 6. The note is fascinating, but it was <i>years before I could read it. When I first found it</i> | Je me suis pris de fascination pour ce message même <i>s'il m'a fallu quelques années pour parvenir à en identifier</i> |

- I did not even know what language it was written in.* (78) *la langue et quelques-unes de plus pour en comprendre la teneur.*
7. It is a sad truism that *great men succeed because they believe they deserve to succeed.* (81) Certes, à en croire les clichés, *les grands hommes réussiraient essentiellement grâce au pouvoir de leur imagination.*
8. *The whole story is improbable.* (83) *Je ne sais que penser de cette histoire.*
9. In my excitement, I probably paid too much, but I am an old man now. What else do I have to spend my money on? (88) Aveuglé par l'ambition, j'ai sans doute surestimé la valeur réelle de la bouteille, mais à mon âge, je peux me permettre ce genre d'erreur. Qui plus est, j'en ai les moyens.
10. One late Saturday night at the point above our little hamlet, my friend and I sat on the rocks with half a bottle of screech he had stolen from his older brother. (90) *C'était un samedi soir. La scène se passait* tout près de chez moi, à la pointe située de l'autre côté du hameau. J'étais assis sur un rocher en compagnie de mon ami qui avait eu l'idée d'apporter une bouteille de screech piquée à son frère. Nous nous sommes disputés au sujet d'une vieille pièce de bicyclette qu'il était censé
11. He feels the bruise throb now as he clenches his jaw. (109) Il sent battre l'ecchymose, animée de pulsations ; *il serre les mâchoires.*
12. Each had heard partial explanations for our delay that differed on significant points, *but agreed unanimously on the end result.* (93) Personne ne savait précisément pourquoi l'avion était en retard et personne n'avait reçu les mêmes informations quant à la raison de ce contretemps ; *tous savaient par contre que l'attente pourrait être longue.*
13. And in daydreams of my bottle's voyage, *I saw more bottles, dozens, hundreds of bottles* populating my imaginary ocean, racing along like sticks in a creek race, criss-crossing each other, some smashing, some falling to the ocean bed and sinking into silt. *All of them, I knew,* contained messages. *The world had five oceans of messages in bottles, hundreds of proofs of the world's strangeness.* (80) *Dans mes délires hallucinatoires, je voyais la bouteille en pleine traversée, au milieu d'autres bouteilles. Des douzaines, des centaines de bouteilles flottaient sur cet océan imaginaire, se précipitaient tels des brindilles dévalant un torrent : certaines se fracassant en se heurtant les unes aux autres, d'autres sombrant vers les abîmes de l'océan et terminant leur descente dans la vase. J'étais certain que chacune d'elles contenait un message. Une myriade de bouteilles messagères dérivait sur les cinq océans du globe. J'ai succombé au charme délirant de ce monde insolite.*
14. You may think it's more than it deserves, but the idea that someone applied such expertise and imagination to a fake and someone else went to a similar effort to debunk it makes it as valuable and as collectible as an actual yeti. (82) Bien que, à défaut d'être un vrai, la bête n'en était pas moins l'œuvre étonnante d'un naturaliste génial, surtout si l'on en juge par le flair et la perspicacité dont on a dû faire preuve pour découvrir la supercherie
15. I choose to say hello to this person, just now. (160)
(Quelqu'un vient vers la narratrice) Je choisis de dire bonjour à *celui-ci, ou à celui-là, de vivre l'instant présent.*
16. *It occurred to no one* in the waiting room to tell the priest this was indeed a very bad trip. (197) *J'ai été quelque peu surpris que personne* ne fasse remarquer au missionnaire que son voyage tenait plutôt du *bad trip.*

- | | |
|---|--|
| 17. By this thinking, <i>even this very text is questionable</i> . (76) | Ce qui revient à dire que <i>la valeur même du présent article serait discutable</i> . |
| 18. There are still many more hours of darkness than light, and <i>few audible stimuli to compensate</i> . (95) | La nuit est encore beaucoup plus longue que le jour et les <i>rare sons ne suffisent pas à satisfaire notre esprit</i> . |
| 19. If the message in this bottle is to be believed, there are some six centuries of <i>alternative history</i> inspired by the monks' nighttime hallucinations. (83) | À en croire le message de la bouteille, six siècles de « <i>visions</i> » <i>nocturnes</i> auraient été décrites dans les annales de l'abbaye. |

Parmi les transformations rapportées ci-dessus, on peut en isoler trois (17, 18, 19) qui ont un impact sur l'établissement potentiel de résultantes de lecture à l'échelle macrostructurelle. Comme je l'ai mentionné plus haut, les relations établies par ma lecture m'ont amenée à configurer un dispositif spécifique, soit l'autoréférentialité du texte (comprise comme « double discours » et « double lecture » : à un niveau, la narration instaure l'univers diégétique et, à un autre niveau, cette même narration est un commentaire du texte sur lui-même⁵²). À ce premier dispositif est venu s'ajouter un second. À la première lecture du *Dodecahedron*, on s'aperçoit assez rapidement que les données narratives de chaque chapitre (personnages, lieux, événements, etc.) sont reprises et réorganisées dans les chapitres subséquents de manière à offrir une nouvelle perspective sur une histoire précédente, un peu à la manière d'un kaléidoscope, où les motifs créés par l'agencement des morceaux de verres mobiles sont reconfigurés chaque fois qu'on tourne l'objet. Cette analogie, souvent utilisée en critique ou en théorie littéraire (puisque les avant-gardes artistiques du début du XX^e ont abondamment exploité ce procédé), est d'ailleurs encouragée par la mention de l'objet à plusieurs reprises dans le texte. Or, à force de relectures, il m'est apparu fascinant de constater qu'à ce dispositif « kaléidoscopique » s'articulait une fluctuation du statut de *chaque* texte :

⁵² Cette pratique est typiquement oulipienne. Il s'agit du premier des « principes oulipiens » établis par Jacques Roubaud : tout texte écrit à partir d'une contrainte parle de cette contrainte. À ce titre, il est intéressant de noter en passant que le texte comporte même ce qui peut être lu comme un clin d'œil à « l'échec » de sa potentielle traduction : « Their translations are vague and roundabout. *What's there is just a semblance, a faded cipher of what was intended or envisioned.* » (Glennon 2005 : 85).

chaque chapitre contient un ou plusieurs énoncés venant mettre en question l'authenticité d'une autre histoire et ainsi « fictionnaliser » ce qu'un autre chapitre établit comme étant « la réalité ». Par exemple, si dans un chapitre il est question d'une grande fête où se rencontrent différents personnages excentriques, dans un autre chapitre on dira que le texte qui met en scène ces personnages est en fait le produit d'une machine à narration automatisée inventée par une mathématicienne visionnaire du XIX^e siècle. De sorte qu'au fur et à mesure qu'avance la lecture où est activé ce dispositif, le statut des textes précédents est rétrospectivement perturbé. Les extraits isolés participent directement de cette précarité des données fictives. L'exemple n° 17, « By this thinking, even this very text is questionable », est la dernière phrase d'un chapitre portant sur une abbaye isolée qui aurait consigné dans des textes mystiques, produits sous l'impulsion d'hallucinations, une histoire parallèle du monde. On y répète à plusieurs reprises que l'existence réelle de cette abbaye est incertaine et impossible à prouver; or, la dernière phrase vient mettre en doute non seulement la réalité de cette abbaye, mais celle de *ce* texte-là qui la rapporte. En traduisant la phrase par « Ce qui revient à dire que la valeur même du présent article serait discutable », l'établissement *potentiel* de ce dispositif est affecté, car ce n'est plus le statut du texte qui est mis en question, mais sa « valeur », qui dénote un *jugement* sur sa *qualité*. L'exemple n° 19, tiré du même texte, participe de la même dynamique. En traduisant « alternative history » par « “visions” nocturnes », on peut dire que le traducteur a effectué une lecture régulée par le régime de la représentation, c'est-à-dire qu'il a assuré une cohérence sur le plan diégétique, puisqu'il n'est pas faux de dire que les moines ont consigné des visions nocturnes – c'est bien ce que le texte dit ailleurs. Toutefois, il effaçait ce faisant une idée récurrente partout dans le texte, celle d'histoires parallèles et d'Histoire parallèle, de théories du complot, de récits apocryphes, forgés,

inauthentiques, etc. Par ailleurs, en plus de potentiellement connoter le bouleversement du statut des textes généré par la lecture, cette trace peut être inscrite aux côtés de nombreuses autres qui contribuent à configurer le dispositif « kaléidoscopique ». La recombinaison des données narratives se manifeste en effet sous la forme de références paraphrastiques ou de reprises de signes identiques ou quasi identiques : *alternative histories* et *alternative history* reviennent dans d'autres chapitres, où on trouve également *alternative archeology*. La même chose se produit avec l'exemple n° 18 : le signe *stimuli* et la notion de privation sensorielle apparaissant eux aussi dans d'autres chapitres :

n° 18 :

There are still many more hours of darkness than light, and few audible *stimuli* to compensate. (Glennon 2005 : 95)

Autre chapitre :

The black winter months deprived the monks of all *stimuli*. Without sound, without light, with only the touch of cold stone and the taste of salted seal flesh, their minds groped for other inspiration. (*ibid.* : 67)

Dans tous les cas, l'effacement des répétitions impliquait l'amenuisement du dispositif métatextuel que l'on peut élaborer à l'échelle macrotextuelle « en collaboration » avec le texte. Cet effacement était bien sûr généralisé par le fait que chaque traducteur avait travaillé individuellement.

Le triple impératif de la cohérence, de la cohésion et de la concision, que Delisle sépare en réalité en différentes sections, inclut le type de transformations que nous avons vues jusqu'à maintenant. Cela se manifeste aussi par des omissions, car le manuel indique de « [r]echercher la concision en éliminant les mots inutiles » (Delisle 2004 : 540), par la « précision des rapports logiques » (*ibid.* : 537), car « [le bon rédacteur] cherche à donner à son texte le plus de cohérence possible en enchaînant logiquement les idées et les

phrases » (*ibid.* : 26), par l'utilisation de charnières rendant les liens de cohésion explicites, etc. On peut voir ici quelques exemples de ces différents types d'intervention :

1. From time to time after this, people heard stories from villages ever further north, (172) *Cependant*, de temps à autre après ces événements, des gens rapportèrent des histoires de hameaux toujours plus au nord.
2. The bottle was so dark I didn't see the note inside. (78) *Lorsque je l'ai trouvée*, la bouteille était si opaque que je n'arrivais pas à en percevoir le contenu.
3. It is a sad truism that great men succeed because they believe they deserve to succeed. Little men fail because they believe that to exceed a certain boundary is to be greedy. (81) Certes, à en croire les clichés, les grands hommes réussiraient essentiellement grâce au pouvoir de leur imagination. *Il serait toutefois plus réaliste d'affirmer, à l'inverse*, que les incapables échouent parce qu'ils s'imaginent qu'il est immoral d'accumuler [...]
4. I understand my own compulsion to satisfy these needs only a little better. (144) *Cependant*, je ne comprends pas tellement mieux ma propre compulsion à satisfaire ces besoins.
5. Each had heard partial explanations for our delay that differed on significant points, but agreed unanimously on the end result. *The honeymooning couple* returning from the very exclusive and very remote resort *had heard* that their plane for the next leg had mechanical problems. (193) Personne ne savait précisément pourquoi l'avion était en retard et personne n'avait reçu les mêmes informations quant à la raison de ce contretemps ; tous savaient par contre que l'attente pourrait être longue. *Au nombre des passagers, on comptait un couple de jeunes mariés* qui venaient de passer leur lune de miel dans une station balnéaire reculée,
6. Alternative Histories
Alternative Philosophies
Alternative Cosmologies
Alternative Geography
Alternative Zoology
Alternative Hagiologies
Alternative Poetics (67-76)
(titres de sous-sections) Les annales de Ténébris
Philosophie
Cosmologie
Géographie
Zoologie
Hagiologie
Poétique
7. I hang around writers continually, *good or bad - I can't tell the difference*. (189) Je gravite continuellement autour d'écrivains, *qu'ils soient bons ou mauvais*.
8. And now following some halfconceived theory about the Northwest Passage *from one of those books, Gjudson* condemned himself and his crew to death. (80) Puis, guidé à son tour par des hypothèses douteuses sur ce prétendu *Passage du Nord-Ouest, le fils* s'était engagé dans une funeste impasse, entraînant avec lui tous les membres de son équipage.
9. *Born George Newton and taking the pseudonym Jorge Villa Nueva or vice versa*, in 1579 Villa Nueva published one of the first Indian captive (49) *Jorge Villa Nueva, pseudonyme de George Newton, ou vice-versa*, publia en 1579 la *Relation de George Newton*,
10. So we can establish a fairly secure *terminus ad quem* for the Tenebrian community. (75) commencé à recouvrir de glaciers ce qui restait de l'archipel. Nous pouvons donc

déterminer avec suffisamment de certitude *le moment où la communauté de Ténébris s'est éteinte pour de bon.*

Pour ne mentionner que cet exemple, l'omission des multiples occurrences de *alternative* dans l'exemple n° 6 a, comme on l'a dit plus haut, un impact sur la portée métatextuelle du texte, pour peu que l'on adopte un régime de lecture qui l'active.

III.2.4. Renforcement du caractère idiomatique du texte d'arrivée

Dans son manuel, Delisle consacre un objectif à ce qu'il appelle le « [r]enforcement du caractère idiomatique du texte d'arrivée » (Delisle 2004 : 553). C'est en fait le « principe de la transparence » (*ibid.* : 554). En effet, ce renforcement doit assurer que la traduction ne soit pas rédigée dans un « français qui sonne faux » (*ibid.* : 553) et servir ainsi à « épargner aux lecteurs le désagrément de lire un texte imprégné du souvenir de la langue de départ » (*ibid.* : 553). Delisle incite par conséquent le traducteur à « renforcer la charge idiomatique et figurative » (*ibid.* : 555) de sa traduction en recourant autant que possible à des expressions et des tournures idiomatiques figées, afin d'« insuffler à ses traductions un “supplément d'âme” » (*ibid.*) :

Le soixante-septième objectif de ce manuel est consacré à la recherche d'expressions imagées ou de tournures idiomatiques *qui ne sont pas suggérées par le texte de départ*. Ces locutions, clichés ou idiotismes doivent néanmoins transmettre le sens sans transformer la traduction en une « belle infidèle » et sans être non plus de simples artifices. (*ibid.*)

Delisle écrit ailleurs :

Un traducteur de talent se reconnaît, entre autres, par sa maîtrise des expressions toutes faites. (*ibid.* : 477)

Dans les exemples qui suivent, on peut voir qu'un grand nombre de choix de traduction coïncident avec cette recommandation, puisque de nombreuses « expressions imagées »

et « tournures idiomatiques » toutes faites, qui n'étaient pas toujours suggérées par le texte de départ, apparaissent dans la traduction :

- | | |
|---|---|
| 1. What else do I have to spend my money on? (88) | <i>Qui plus est</i> , j'en ai les moyens. |
| 2. Erigenian spirits were apparently also much enjoyed within the abbey walls. (167) | <i>Il s'agissait d'ailleurs d'un secret de polichinelle</i> que les spiritueux érigéniens coulaient à flots dans l'enceinte même de l'abbaye. |
| 3. The Golem had written down his blasphemous stories and sold them to the bookshops in his master's name. (171) | Le golem avait <i>couché sur papier</i> ses histoires blasphématoires et les avait vendues aux libraires en utilisant le nom de son maître. |
| 4. While he was writing he would lose track of time and not recall what he had written. (201) | Quand il écrivait, il perdait le fil de ses idées et finissait même par oublier ce qu'il venait de <i>coucher sur papier</i> . |
| 5. one shudders at the thought. (169) | C'en est à <i>frémir d'horreur</i> . |
| 6. <i>Not long ago</i> in the city of Krakow (169) | <i>Naguère encore</i> , dans la ville de Cracovie |
| 7. The company then retired to the <i>elaborate dinner</i> laid on by Hughes. (175) | Les invités passèrent ensuite à la salle à manger pour partager le <i>somptueux festin</i> préparé par leur hôte. |
| 8. An unopened message in a bottle always means more to me than one whose <i>contents</i> are known. (88) | À mes yeux, un message dans une bouteille qui n'a jamais été ouverte a davantage de valeur que les autres, car personne n'en connaît encore la <i>teneur</i> . |
| The note is fascinating, but it was years <i>before I could read it</i> . When I first found it I did not even know what language it was written in. (78) | Je me suis pris de fascination pour ce message même s'il m'a fallu quelques années pour parvenir à en identifier la langue et quelques-unes de plus <i>pour en comprendre la teneur</i> . |
| 9. and <i>asked</i> more questions. (174) | les questions <i>fusaient de toutes parts</i> . |
| 10. We all think we do, and <i>I am old</i> and bored enough to provide my own version. (77) | Le <i>vieux singe</i> que je suis ne fait pas exception. |
| 11. <i>baby-faced</i> lieutenant (111) | Le lieutenant au visage <i>poupin</i> |
| 12. Father wouldn't ring the bell before coming in, of course, but <i>it's hard to tell your bones that</i> . (9) (le narrateur est un enfant) | Il ne sonnerait pas avant d'entrer, évidemment, mais <i>allez donc dire cela à vos nerfs</i> . |
| 13. <i>In my excitement</i> , I probably paid too much (88) | <i>Aveuglé par l'ambition</i> , j'ai sans doute surestimé la valeur réelle de la bouteille |
| 14. <i>I was not there to impress Riley</i> . I claimed my message in a bottle and have been <i>very pleased with it</i> . | <i>À vaincre sans péril, on triomphe sans gloire</i> . Je suis donc allé cueillir ma bouteille <i>sans faire d'éclat</i> . |
| 15. <i>'Have no doubt about it</i> . You too are an artist [...].' (216) | « <i>En vérité, je vous le dis</i> , vous êtes assurément une artiste [...]. » |

On l'a vu, Delisle encourage le traducteur à ajouter « ces locutions, clichés ou idiotismes » tout en le mettant en garde : ceux-ci « doivent néanmoins transmettre le sens sans transformer la traduction en une “belle infidèle” et sans être non plus de simples artifices ». Dans sa thèse, il détaillait cette mise en garde :

[...] ce serait une erreur de croire que la formulation la plus éloignée linguistiquement de l'original est la meilleure. La justesse d'une équivalence se mesure à l'adéquation des concepts à raccorder, non à la similitude ou à la dissemblance des formes qui les expriment. (Delisle 1984 : 68, en italique dans le texte)

[...]

Georges Mounin a baptisé d'“hypertraduction” la manie de certains traducteurs de recourir “entre plusieurs expressions françaises, à celle dont la forme /.../ est la plus éloignée du tour à traduire” alors qu'il existe une expression calquant exactement le tour étranger. *Les belle infidèles*, p. 84. (*ibid.*, note 40)

Pourtant, à observer la façon dont le texte de Glennon a été traduit, on est porté à croire que c'est ce qu'ont fait la plupart des traducteurs, doublement entraînés à opérer ces transformations : choisir systématiquement une formulation éloignée de l'original (même si ce n'est pas nécessairement *la plus* éloignée), même lorsqu'il existe des expressions qui calquent ou qui se rapprochent simplement des expressions étrangères, probablement de façon à garantir l'idiomaticité « absolue » du texte d'arrivée, semblablement à ce que proposent les principes de Delisle.

Il est donc possible de faire un lien entre les comportements traductifs qu'on a vus jusqu'à maintenant et les positions théoriques que Seleskovitch, Lederer et Delisle adoptent et transmettent aux futurs traducteurs, où sens et forme sont vus comme des choses séparées et où, à l'instar de Nida avec « l'équivalence dynamique » (ou « l'équivalence communicative »), on insiste sur la primauté du sens sur la forme :

Traduire consiste, en effet, à *dissocier mentalement des notions de leurs formes graphiques* afin de leur associer d'autres signes puisés dans un autre système linguistique. (Delisle 1984 : 40)

En somme, pour comprendre un énoncé, *il faut vider les signifiants de leur contenu conceptuel et relier les concepts ainsi obtenus au monde de l'expérience* en leur associant un savoir non linguistique. (*ibid.* : 77)

Ce parti-pris méthodologique [...] a cependant pour effet, du point de vue de la traduction, d'accorder une attention disproportionnée à la face formelle et contingente des signes linguistiques *au détriment du sens dont ils sont l'indice* dans le discours. (*ibid.* : 88)

[...] la réexpression consiste à reverbaler les concepts *en les revêtant de signifiants pris à une autre langue* (*ibid.* : 77)

Cette séparation nette du sens et de la forme est hautement problématique. D'une part, elle est paradoxale, puisqu'elle ramène la traduction à une conception du signe dont la définition, plutôt que d'accéder au palier du texte comme le prétendent les tenants de la théorie interprétative, reste coincée à celui de la phrase, le « style » étant toujours « ajouté » ponctuellement, et jamais en fonction d'un « système » (au sens où l'entend Meschonnic) établi à la lecture du texte source. D'autre part, elle institue une vision du « style » qu'on n'hésitera pas à qualifier d'archaïque :

Il [le style] est tout ce qui *se surajoute* à la fonction purement dénotative d'un texte, tout ce qui *se superpose* à l'information pure et simple. (*ibid.* : 113)

Le style est comparable à un *vêtement* imposé par les impératifs de la communication dans lequel le traducteur *drape* son texte pour le rendre conforme aux règles du genre ou pour atteindre la sensibilité du lecteur. (*ibid.* : 118)

Cette position relève d'une conception ornementale du style, héritière de ce que Gérard Genette appelle la « rhétorique restreinte », limitée aux figures de style. De nombreux traductologues, dont Meschonnic (1970, 1999), ont déjà critiqué cette prise de position.

C'est pourtant ce qu'affirment Seleskovitch, Lederer et Delisle :

Pour dire une même chose le discours n'est pas tenu de faire appel à des synonymies en langue; je peux dire : "il arrive lundi" mais aussi "après-demain je vais chercher Pierre à l'aéroport" ou encore "dans deux jours il sera là", etc. *et, selon les circonstances, j'aurai dit la même chose.* (S. et L. 1984 : 100)

Or,

[c]hanger de signifiant, c'est changer de signe, et changer par là même de signifié [car] dans une langue il n'y a pas de synonymes exacts [...]. (Rastier 2006 : 39)

Dans bien des situations de traduction professionnelle, les changements de *sens* apportés par les changements de *signifiants* ne seront pas considérés comme ayant un impact significatif – autrement dit, ces changements de sens ne seront pas le lieu d'enjeux particuliers. Mais la position que défendent Seleskovitch, Lederer et Delisle est en fait guidée par le postulat selon lequel la matérialité discursive n'a pas d'impact sur les processus d'intellection et cette régulation spécifique de la lecture n'est pas la seule qui puisse – encore moins qui *doive* – être adoptée en vue de la traduction. L'une des articulations de la théorie des régimes fictionnels de lecture peut nous éclairer quant à la régulation de la lecture qu'ils promeuvent.

Comme on l'a vu un peu plus haut, Saint-Gelais avance que différents régimes de lecture fictionnels sont possibles, dont le plus courant est celui de la représentation. Or, l'adoption de ces régimes, c'est notamment ce qui décide de l'attention qui sera accordée par la lecture aux *bases discursives* auxquelles s'articulent les processus d'intellection :

[...] des régimes de lecture [...] peuvent être distingués sur la base du rapport qui s'établit entre la métalecture [...] et les autres opérations cognitives (qui conduisent à la représentation du « contenu » du texte) : certains régimes de lecture sont caractérisés par la marginalisation de la métalecture en regard de la représentation du « contenu », alors que d'autres régimes, au contraire, reconnaissent l'incidence de la métalecture au sein des processus de lecture. (Saint-Gelais 1994 : 58)

Une lecture s'opérant *uniquement* en fonction de la première catégorie de régimes⁵³, où le diégétique est vu comme autonome par rapport au discursif (*ibid.* : 111), relève alors de l'économie de la *lecture-en-progression* évoquée plus haut :

L'objet d'attention de [la compréhension fonctionnelle] est avant tout l'univers narratif représenté par le récit, *c'est-à-dire non pas le texte en tant que texte, mais le texte en tant que générateur d'un univers narratif* [...]. Le texte est toujours présent, il ne s'efface

⁵³ La première n'est d'ailleurs pas obligatoirement exclue de la seconde, comme le spécifie Saint-Gelais (1994 : 58) : on peut effectuer une métalecture d'un roman tout en continuant d'être sensible à l'illusion référentielle.

jamais, mais *il est intégré dans une activité où sa dimension référentielle est privilégiée au détriment de sa matérialité.* (Gervais 1993 : 53)

Peu importe le texte, il est toujours possible pour le lecteur d'adopter un régime différent, et de réfléchir ou non aux opérations lectorales qu'il effectue. Les analyses souvent étonnantes des opérations lectorales auxquelles peuvent donner lieu des textes d'Agatha Christie ou de Conan Doyle (généralement méprisés par les institutions de consécration littéraire) que proposent Saint-Gelais nous en convainquent. Mais les « [...] traducteurs professionnels qui occupent des postes dans les administrations publiques, les entreprises privées, les cabinets de traduction ou qui [...] sont traducteurs indépendants » (Delisle 2004 : 15), que vise à former le manuel de Delisle, sont justement entraînés à marginaliser la métalecture par rapport au "contenu" » (même si une lecture translinéaire préside à leur traduction). C'est donc l'adoption tacite de ce régime de lecture qui, chez Seleskovitch, Lederer et Delisle, conditionne le *choix*, plutôt que l'*obligation* malgré la prétention contraire, de ne pas tenir compte des arrangements discursifs et de faire comme si ces arrangements pouvaient, au profit de « l'idée », être échangés avec n'importe quels autres. Le contexte dans lequel s'effectue la traduction professionnelle favorise l'adoption de ce régime de lecture.

Le problème que pose la position défendue par Seleskovitch, Lederer et Delisle n'est pas seulement que « la forme » (c'est-à-dire la chaîne des signifiants) n'est pas privée de sens, mais que les changements discursifs commandés par ces principes sont opérés sur la base d'une équivalence dont la validité est en réalité déterminée arbitrairement. Le discours de Delisle contient une distinction qui se veut claire et évidente entre changements obligatoires et changements facultatifs, comme on l'a vu plus haut :

Le troisième niveau du maniement du langage – la cohérence – est donc celui des transformations structurales commandées par la dynamique d'un message. Les innombrables *rajustements textuels*, dont certains sont obligés (*servitude*), d'autres facultatifs (*options*), alimentent la réflexion du traducteur et révèlent ses qualités de rédacteur. (Delisle 2004 : 539)

On retrouve cette distinction entre changement obligatoire (*servitude*) et changement facultatif (*option*) chez Nida, où ils sont justifiés en fonction d'une analyse de pratiques sociales et de tests, en situation réelle, de l'impact de certains mots ou expressions, basés sur une approche ethnoculturelle de la reformulation. Chez Delisle, cette distinction n'est validée par aucun critère absolu – ce qui explique sans doute que l'on puisse percevoir comme facultatifs plutôt que comme obligatoires un grand nombre des transformations opérées par les traducteurs dans les exemples rapportés jusqu'à maintenant, qui sont souvent moins « dues à des contraintes linguistiques, [qu']à des idées toutes faites sur la répétition, le génie de la langue française [...] » (Meschonnic 1999 : 28), etc. :

Le traducteur modifie à dessein, dévie par habitude, surinterprète dans l'indécision *alors même* qu'il lui faut (**ou croit qu'il lui faut**) ici transcoder, là paraphraser, là encore amputer syntaxiquement, etc. En d'autres termes, les actes évaluatifs accomplis par le sujet traduisant s'insèrent dans des pratiques de lecture et d'écriture qui ne peuvent manquer de déterminer (linguistique, cognitivement ...) ces mêmes évaluations [...]. (Brisset 2006 : 26, je souligne en gras, l'italique est dans le texte)

Par ailleurs, on l'a dit, la prétendue division nette entre sens et forme a également pour effet de véhiculer au passage une conception sclérosée de la littéarité en ce qu'elle institue une vision du « style » qu'on a qualifiée d'archaïque. Cette conception du style proposée au traducteur est le corollaire d'une conception canonique de la littérature. Bien que Delisle (comme Seleskovitch⁵⁴) renvoie toute prise en compte du littéraire à

⁵⁴ « [...] la traduction de textes poétiques et littéraires, dont l'intérêt n'est pas d'ordre purement notionnel mais en grande partie esthétique pose indubitablement d'autres problèmes que celui de la lisibilité, mais ces problèmes ne retombent pas dans le cadre de mon étude. » (S. et L. 1984 : 42)

« [...] l'équipe de recherche que je dirige à l'Université Paris III a élaboré une théorie interprétative de la traduction qui s'applique à la fois à l'interprétation et à la traduction écrite de textes contemporains (*le côté esthétique de la littérature pose des problèmes spécifiques de forme, qui doivent être traités séparément*). » (S. et L. 1984 : 113)

l'extérieur de son champ d'étude, il n'est pas rare qu'il le fasse en lui attribuant de prétendues caractéristiques :

[...] tous les messages n'exigent pas du traducteur les mêmes "compétences" professionnelles. Certains textes requièrent la *maîtrise d'un registre de langue particulier et une sensibilité à l'art (écrits littéraires)*, d'autres, des connaissances spécialisées (textes technico-scientifiques), d'autres, une grande facilité à manier les formes orales d'une langue (traduction théâtrale, doublage cinématographique). (Delisle 1984 : 21)

Or, comme on l'a vu, il n'est plus possible de soutenir théoriquement que la littérature s'exprime selon « un registre de langue particulier », ce qui reviendrait encore à définir la littérature comme « un système de valeurs, un ensemble de propriétés » (Gervais 1993 : 91) et ce qui reviendrait également à ne tenir compte que d'une littérature normalisée et cautionnée par l'hégémonie institutionnelle, alors « que la littérature est invention permanente, dans et contre les traditions » (Meschonnic 1999 : 86), qu'« elle est, et le demeure, un langage actif, transformateur » (*ibid.* : 87). Delisle encourage donc implicitement les traducteurs à entretenir une perception de la littérature – réduite à du « beau style » – que la critique moderne et surtout la littérature elle-même ont fait voler en éclats⁵⁵. À cet égard, il est intéressant d'observer qu'il invoque à plusieurs reprises dans son manuel l'autorité de Boileau, auteur de *L'Art poétique* et représentant par excellence de cette vision de la littérature. Cela contribue à expliquer les ajouts que nous avons vus dans la section « renforcement du caractère idiomatique ». Ceux-ci n'ont pas seulement ce soi-disant effet de renforcement; dans la plupart des exemples rapportés, on remarque qu'ils « rehaussent » également le niveau de langue par rapport au texte anglais. On peut décrire la prose de Glennon comme étant plutôt *colloquial*, banale, répétitive, égale; les traducteurs ont toutefois systématiquement utilisé un vocabulaire varié et

⁵⁵ Même si cette conception « belle-lettriste » est sans doute plus manifeste chez certains traducteurs du projet que chez d'autres et même si cette conception peut également être due à d'autres facteurs que leur formation *en traduction*, l'argument avancé ici est que les principes proposés par Delisle contribuent néanmoins au maintien de celle-ci.

parfois peu courant, des temps de verbe rares (notamment le passé antérieur et le passé simple à la deuxième personne du pluriel), le *nous* plutôt que le *on* (peu importe le type de narrateur), etc. Ce rehaussement du niveau de langue se manifeste aussi à l'occasion par l'effacement du *slang*, comme dans cet extrait où le mot *cool*, employé par un narrateur qui rapporte entre guillemets des paroles prononcées *lorsqu'il avait onze ans*, est traduit par *splendide* :

Before I satisfied the growing impulse to show someone my ' <i>cool old bottle</i> ' I had to empty it out. (78)	Avant de céder au besoin grandissant d'exhiber ma <i>splendide</i> « <i>bouteille antique</i> », j'ai décidé d'en extraire le contenu.
--	--

Ou encore dans celui-ci :

What the hell is going on? (110)	Que diable arrive-t-il?
----------------------------------	-------------------------

Plusieurs des choix donnés en exemple concordent d'ailleurs avec l'étiquette « littéraire » que l'on retrouve dans le dictionnaire et dans les ouvrages d'aide à la rédaction⁵⁶, étiquette censée « désigne[r] un mot qui n'est pas d'usage familier, qui s'emploie surtout dans *la langue écrite élégante* [...] [et qui] a généralement des synonymes d'emploi plus courant » (*Le Petit Robert*, je souligne). Comme pour la définition de la lecture en tant que restitution d'un vouloir dire et d'un sens préexistant, j'estime qu'il faut mettre en question la conception archaïque et figée de la littérature qui sous-tend le modèle interprétatif et, par conséquent, la formation des traducteurs au premier cycle afin de rendre la didactique de la traduction conforme aux avancées de la traductologie et à l'état des connaissances dans les disciplines dont elle se nourrit.

⁵⁶ Le Bureau de la traduction écrit par exemple : « [...] le passé antérieur est un temps que l'usage courant tend à délaïsser, le trouvant vieilli, très soutenu, sinon littéraire. » Voir : http://www.termium.com/tpv2guides/guides/chroniq/index-fra.html?lang=fra&lettr=indx_titls&page=20.html#zz7

III.2.5. Textes « mal écrits »

Dans l'objectif 68 du manuel de Delisle, qui porte sur les « textes mal écrits » (2004 : 566), on soulève notamment la question de la possibilité pour le traducteur de corriger le texte qu'il traduit, établissant une distinction entre ce qu'il peut et ne peut pas faire :

D'un point de vue éthique, le traducteur peut-il corriger l'auteur du texte original qu'il a accepté de traduire? [...] Est-ce être infidèle à un auteur d'un texte pragmatique que de lui donner implicitement des leçons de clarté? *La traducteur s'abstiendra de corriger la forme de l'original si les défauts de composition du texte de départ sont délibérés, font partie de ce que l'on peut appeler l'« esthétique » ou la « stylistique » du texte* ou visent à camoufler une réalité sous des circonlocutions destinées à produire un effet de dissimulation comparable à l'encre des pieuvres. *En revanche, si les défauts sont le résultat d'une mauvaise rédaction, d'un travail bâclé ou tout simplement l'indice d'une inaptitude manifeste à écrire, le traducteur consciencieux n'aura alors aucun scrupule à intervenir.* (Delisle 2004 : 566)

De l'avis [...] d'une universitaire (C. Séguinot), d'un traducteur et pédagogue (H. Van Hoof) et d'un réviseur professionnel et professeur de traduction et de révision (B. Mossop), le traducteur a le *devoir* de corriger dans le texte d'arrivée les lacunes imputables à une mauvaise rédaction du texte d'origine. (Delisle 2004 : 567, souligné dans le texte)

Les objectifs précédents comprenaient évidemment une dimension de « correction », mais d'autres types de corrections que ceux vus jusqu'ici ont aussi été effectués dans la traduction. En ce qui concerne notre laboratoire, cet aspect est peut-être le plus intéressant.

Le premier type rassemble les corrections typographiques. Le texte de Glennon renferme une quantité plutôt surprenante de ce qui semble être des erreurs, dont voici quelques exemples :

Every night Newton was brought from his hut (they needed the cage for some wildfowl they had caught and Newton was clearly too feeble and stupid to escape) and brought him to the clearing to tell stories. (Glennon 2005 : 55)

“I thought he was trying to say our one of our cells had been infiltrated.” (118)

Would it be safe to capitulate now? (123)

I only stayed in Venezuela for a week, long enough to for someone to redirect any letters from Steph [...]. (136)

“Impetus was bought by people who were looking for a sort of artificial intelligence tool, but it was always really a combination mood ring and magic eightball [...]” (183)

With the Golem was still in the cellar, Solomon his placed his chair upon the trapdoor.
(171)

A priori, la lecture la plus « rentable » de ces agencements discursifs est de les considérer comme des « fautes de transcription » (Delisle 2004 : 570), ce qu’ont fait tous les traducteurs, qui les ont corrigées dans la traduction. Néanmoins, on peut toujours proposer des hypothèses qui en expliquent la présence – même si celles-ci ne risquent pas de faire l’objet d’un consensus – contrairement peut-être aux exemples tirés de Saussure et de Ducharme qu’on a vus plus haut. J’ai dit que le thème de la littérature automatisée était très présent dans le texte, revenant sous plusieurs formes à de nombreuses reprises. Divers chapitres mentionnent ou décrivent en effet une machine quelconque, mécanique ou informatique, capable de produire des récits. Cette simple récurrence peut nous amener à formuler une hypothèse que viendra renforcer l’un des textes, qui consiste en un article fictif relatant une entrevue entre un journaliste et un informaticien cherchant à développer un logiciel capable de produire des textes littéraires :

He rattles off a dozen ways he has tried and failed to create a novel from a software algorithm. 'Despite this I persist, because I know it's doable, and now I think I have something.'

How far along is it now? How much is still theoretical?

'It could write your article for you: Plunge says, with an eager grin. But I have spent the fee already. I don't want to give my publisher any reason to demand it back. (184)

La phrase énoncée par l’informaticien (dont le nom, Nolan Plunge, est une anagramme de celui de l’auteur, Paul Glennon) peut donc appuyer l’hypothèse que le texte *entier* a été produit par un ordinateur – ce qui serait une manière de rendre compte des nombreuses erreurs typographiques, qu’on pourrait ainsi considérer comme des produits de l’imperfection du logiciel. Que cela soit vrai ou faux a peu d’importance : cette avenue de lecture est simplement une avenue possible parmi d’autres, qui *peut* être rentabilisée dans

ce cas-ci par la présence d'erreurs étranges. L'idée n'est évidemment pas de réprover la correction de ces erreurs, au contraire (les éditeurs qui accepteraient d'inclure volontairement des erreurs dans une traduction, sans avertissement sur leur présence, sont probablement très rares!); il s'agit plutôt de montrer que différents régimes de lecture peuvent mener à des résultats de lecture – et de traduction – différents.

Un autre type de corrections rassemble les emplois « politiquement corrects ». Dans plus d'une situation, les traducteurs ont opté pour une traduction qui est conforme (ou qu'ils croyaient sans doute conforme) à certaines normes externes d'acceptabilité sociale :

- | | |
|--|--|
| 1. The <i>Americans</i> had used the computer (179)
Their paranoid interpretation was that in addition to technological and military superiority, the <i>Americans</i> hoped to use computers (180) | Les <i>États-Uniens</i> s'étaient servis [...]
Ils en vinrent à la conclusion paranoïaque que les <i>États-Uniens</i> , en plus de [...] |
| 2. We have to imagine the abbey mounting recruitment raids on <i>Inuit Greenland</i> and seizing the occasional washedup European, but it is a stretch. (83) | Aussi impensable que cela puisse paraître, il semble que l'abbaye en ait été réduite à assurer sa survie en menant des campagnes de recrutement chez les <i>autochtones du Groenland</i> ou en repêchant quelque Européen égaré. |
| 3. Terrified at the prospect of being murdered by these <i>savages</i> , Villa Nueva pleaded with the chieftain, (51) | Terrifié à l'idée de mourir aux mains de ces <i>indigènes</i> , Villa Nueva implora la grâce du cacique |
| 4. published one of the first <i>Indian</i> captive narratives and least credible accounts of the New World (49) | l'un des premiers témoignages de captivité écrit par une personne retenue prisonnière des <i>Amérindiens</i> , |

À ces exemples, on peut ajouter que le traducteur chargé de réviser ma traduction avait corrigé le mot *Esquimaux* en le remplaçant par *Inuit* :

- | | |
|--|---|
| 5. The Russians had sent an army across the northern ice to defeat the <i>Eskimo</i> . | Les Russes avaient envoyé une armée triompher des <i>Esquimaux</i> <i>Inuits</i> de l'autre côté des glaces nordiques. |
|--|---|

Ces modifications sont intéressantes, parce qu'elles soulèvent la question des instances de l'énonciation. En traduisant *Americans* par *États-Uniens*, *Inuit* par *autochtones*, *savages* par *indigènes*, *Indian* par *Amérindien*, *Eskimo* par *Inuits*, les traducteurs ont agi de façon à ce qu'on ne puisse pas leur reprocher d'avoir employé des mots considérés comme

péjoratifs à l'égard de certains groupes sociaux. Tout se passe donc comme si l'on confondait l'instance de l'auteur, et à plus forte raison celle du traducteur, en tant que personnes réelles, avec l'instance du narrateur. Or, les narrateurs n'ont pas à se conformer à une rectitude idéologique; il arrive très souvent qu'ils tiennent des propos racistes, haineux, violents, etc., sans que ces propos ne soient systématiquement attribuables à l'auteur empirique qui les leur a mis dans la bouche. Cela ne signifie pas qu'en retour on ne puisse pas effectuer des analyses de discours qui décèleront dans certains textes des propos effectivement racistes, haineux ou autres, mais il n'en demeure pas moins qu'auteur et narrateur ne peuvent pas être directement assimilés. Ces narrateurs, dont la cohérence (ou, parfois, l'incohérence) est construite par la lecture, peuvent avoir des traits qui rendent pertinent le recours à des emplois non conformes à une morale normative : dans le cas de *savages* et de *Indian*, par exemple, ils sont employés dans un chapitre où le narrateur relate un récit raconté *par un homme du XVI^e siècle*, donc à une époque où l'ethnocentrisme européen faisait en sorte qu'on considérait effectivement les peuples autochtones comme des sauvages et qu'on les appelait des Indiens parce qu'on les avait « découverts » sur la route vers l'Inde. C'est pourquoi je crois que Nord a raison de préciser que

[m]ême le non-respect d'une règle grammaticale peut représenter une solution adéquate dans une traduction qui doit imiter la manière peu correcte de parler d'un personnage fictif, tandis que la reproduction fidèle d'une erreur factuelle du texte source peut donner une traduction inadéquate si le texte cible doit être factuellement correct. (Nord 2008 : 92)

Les principes proposés dans le manuel de Delisle ne peuvent pas, quant à eux, admettre cette possibilité, parce qu'ils sont prévus pour la traduction de textes factuels non fictionnels, qui doivent correspondre à des normes de correction (entre autres grammaticales et factuelle) préétablies.

Le dernier type de correction concerne justement les « erreurs factuelles ». À propos de celles-ci, Delisle écrit :

Il n'est pas rare que, par maladresse ou distraction, un rédacteur finisse par écrire le contraire de ce qu'il avait l'intention de dire [...]. Le traducteur averti choisira une formulation qui ne prête pas à confusion [...]. (Delisle 2004 : 569)

En révisant les traductions, j'ai pu m'apercevoir qu'à certains endroits les choix de traduction coïncidaient avec ce principe, comme si les traducteurs avaient effectivement considéré que l'auteur avait « écri[t] le contraire de ce qu'il avait l'intention de dire » :

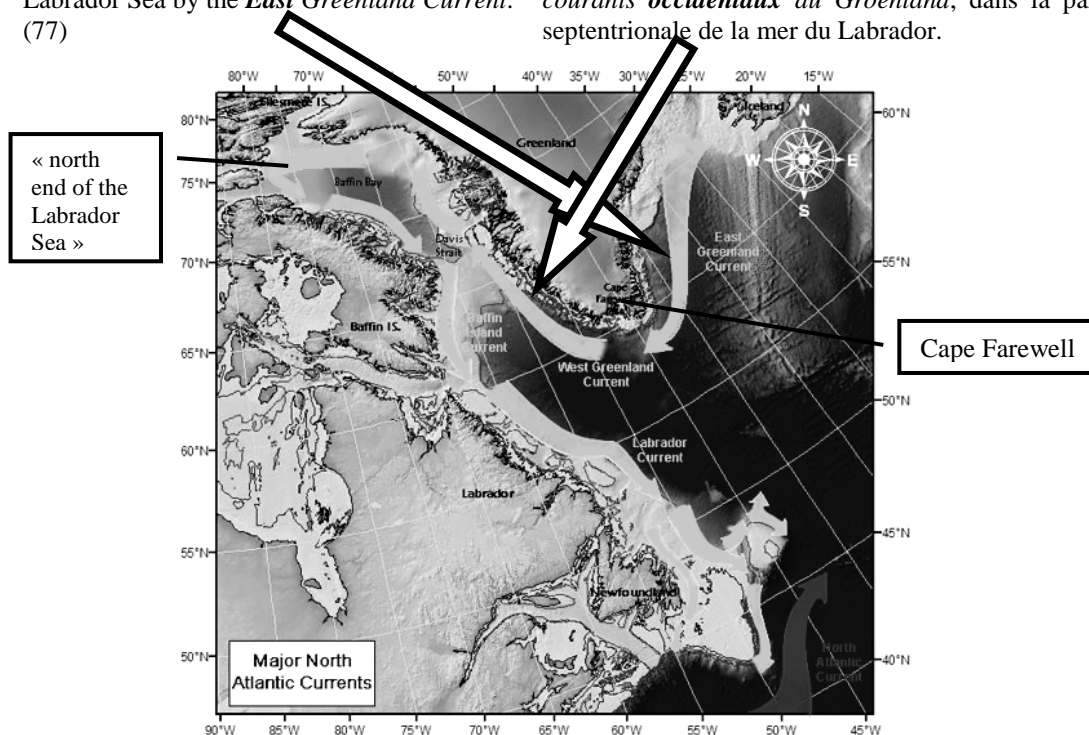
- | | |
|--|--|
| <p>1. As an eleven-year-old, I did not know that the Labrador Current finished its brusque sweep of the Davis Strait at my doorstep, nor that it was fed at the north end of the Labrador Sea by the <i>East Greenland Current</i>. (77)</p> | <p>À onze ans, j'ignorais que le courant du Labrador balayait le détroit de Davis pour ensuite terminer brusquement sa course devant chez moi; je ne savais pas non plus qu'il prenait sa source à même les courants <i>occidentaux du Groenland</i>, dans la partie septentrionale de la mer du Labrador.</p> |
| <p>2. In tiny oxhide-covered boats the monks of St Jerome sailed <i>north and west</i> until they reached the islets of the Jan Mayen ridge. (65)</p> | <p>Dans leurs minuscules embarcations recouvertes de cuir, les moines de Saint-Jérôme naviguèrent au <i>nord-est</i>, jusqu'aux îlots de Jan Mayen.</p> |

Ces corrections peuvent encore une fois s'expliquer par l'adoption du régime de lecture fictionnel *de la représentation*, combinée à l'application du devoir d'exactitude qui incombe au traducteur en contexte professionnel.

Ces passages convoquent des savoirs encyclopédiques en lien avec la géographie et l'océanographie. Dans l'exemple n° 1, le traducteur est peut-être allé vérifier sur une carte si la description des courants marins correspondait à leur véritable description océanographique :

As an eleven-year-old, I did not know that the Labrador Current finished its brusque sweep of the Davis Strait at my doorstep, nor that it was fed at the north end of the Labrador Sea by the *East Greenland Current*. (77)

À onze ans, j'ignorais que le courant du Labrador balayait le détroit de Davis pour ensuite terminer brusquement sa course devant chez moi; je ne savais pas non plus qu'il prenait sa source à même les *courants occidentaux du Groenland*, dans la partie septentrionale de la mer du Labrador.



(Image libre de droits. Source : Wikipedia.)

Ainsi, il a dû voir que ce qui débouchait *sur l'extrémité nord de la mer du Labrador*, c'est le courant du Groenland *occidental*, et non le courant oriental comme le mentionne l'anglais : le courant oriental (*East Greenland Current*) descend plutôt *vers le sud* du côté *est* du Groenland et se termine au Cap Farvel (*Cape Farewell* sur la carte), donc *avant* de pénétrer dans la baie de la mer du Labrador, ce qui ne concorde pas avec le texte anglais. De la même manière, dans l'exemple n° 2, le traducteur a dû avoir recours à une carte, sur laquelle il a tracé le parcours énoncé par le narrateur :

During the eighth century, Viking raids *emptied the monasteries of the Faeroe Isles*, most of the monks retreating to the relative safety of Ireland. The abbot of St Jerome in the Faeroes, however, had long felt that his community was not isolated enough. *He led his order instead northward* in search of a more remote refuge. In tiny oxhide-covered boats the monks of St Jerome *sailed north and west until they reached the islets of the Jan Mayen ridge*. (65)

Les moines sont donc partis des îles Féroé (A) et ont voyagé jusqu'aux îlots de Jan Mayen (B) :



(Source : Google Map)

Dans la réalité, cela signifierait qu'ils se sont dirigés vers l'est et non vers l'ouest comme le dit pourtant le texte anglais. Dans les deux cas, on voit que le texte a été rectifié en fonction de la « cohérence » d'une illusion référentielle vraisemblable, d'une part, et d'une manière qui soit conforme aux exigences du contexte professionnel, telles que représentées par les principes de Delisle, d'autre part. Toutefois, pour peu qu'on adopte un autre régime de lecture, la présence de ces « erreurs » peut être justifiée autrement. À force de relectures du texte, on finit par trouver que celui-ci est tissé de part en part d'« erreurs » semblables. Il peut s'agir de déviations factuelles par rapport à la réalité extratextuelle, comme dans ce texte où on retrace l'histoire fictive de la fille de Charles Babbage, qui lui en revanche a été un véritable précurseur de l'informatique. Ou encore, comme dans ce même texte, où il est question de « Ada, la nièce de Pascal » (*Pascal's niece Ada*, 176). Blaise Pascal, le véritable mathématicien et philosophe français, n'avait pas à ma connaissance de nièce nommée Ada (il en avait une nommée Marguerite Périer), toutefois l'un des premiers langages informatiques a été nommé Pascal en l'honneur de cet homme; or, un autre langage informatique dérivé du langage Pascal a été nommé Ada

– d’où l’idée de filiation –, en l’honneur cette fois de la vraie Ada Lovelace, qui est reconnue pour avoir composé le premier programme informatique de l’histoire. Il peut également s’agir de noms de personnes ayant réellement existé, mais dont la graphie diffère légèrement de celle consignée par l’histoire, comme Aldus Manutius, imprimeur de la Renaissance, orthographié *Manatuas Aldus* dans le texte. Il peut également s’agir du même genre d’erreur factuelle que celle que l’on trouve dans les deux exemples ci-dessus. Dans le texte que j’avais à traduire, le narrateur, qui est journaliste, enquête sur une auteure américaine habitant à Acapulco :

In 1998 Jojo Villeneuve, a St Petersburg, Florida, trailer park resident, uses the advance on her first novel, *1001 American Nights*, to purchase a monumental concrete-and-glass summer house overlooking Acapulco Bay. (31)

Or, plus loin dans le même texte, le narrateur situe Acapulco dans le golfe du Mexique (qui donne sur l’océan Atlantique), plutôt que sur la côte ouest du Mexique (qui donne évidemment sur l’océan Pacifique) où la ville se trouve réellement :

Me following Jojo's gesture to the Gulf of Mexico out beneath her vast projecting concrete balcony. (45)

Ce texte contient aussi un anachronisme intéressant. Il y est notamment question d’une encyclopédie chinoise datant de plusieurs siècles avant la Renaissance ainsi que d’un papyrus datant de quatre cents ans avant Jésus-Christ qui relatent tout deux l’existence d’un continent appelé *America* (33, 35, 42). Or, sur le plan du réalisme ou du vraisemblable, on voit mal comment ce continent aurait pu s’appeler *Amérique* plusieurs siècles avant la Renaissance ou avant Jésus-Christ, étant donné que ce nom a été créé à partir du prénom de l’explorateur italien Amerigo Vespucci et fixé sur une carte du nouveau monde par le cartographe allemand Waldseemüller au XVI^e siècle seulement. Mais ce n’est pas tout, car à toutes ces « déviances » – ces *histoires parallèles* –, s’ajoute le fait que les changements de perspective constamment apportés aux mêmes données

narratives, changements qui peuvent être observés à partir du dispositif « kaléidoscopique » du texte, s'accompagnent souvent de variations (ce qui, en faisant uniquement une lecture-en-progression du texte, est parfois impossible à percevoir, à moins de posséder une mémoire phénoménale). Par exemple, si dans un texte il est question de navigateurs en quête d'un certain passage vers le nord-ouest, dans l'un des chapitres où l'on offrira une nouvelle perspective sur ces mêmes personnages ils chercheront plutôt un passage vers le nord-est :

Gjudson was an explorer whose ship became trapped in the Arctic ice while searching for the *Northwest Passage*. (Chapitre 5 : 79)

We left Bergen two summers ago in the *Bifrost*, sailing north and east through the Kara Sea in search of the *Northeast Passage*. (Chapitre 6 : 94)

Si dans un texte il est question d'une abbaye appelée *Tenebris* où vit une communauté de moines – composée, donc, exclusivement d'hommes –, dans l'un des chapitres où cette histoire sera refictionnalisée, il s'agira d'une communauté installée dans un lieu appelé *Isola Tenebre* et ne comptant que des femmes (Chapitre 4 : 75 et chapitre 9 : 155). On voit donc que le texte de Glennon est truffé de données qui rendent fluctuante aussi bien la « réalité » de la diégèse que la réalité extratextuelle et qu'il est possible de considérer l'ensemble de ces données en fonction d'un dispositif textuel spécifique et de l'adoption d'un régime *transreprésentatif* de lecture. Une traduction effectuée en fonction de ce dispositif sera grandement différente d'une traduction effectuée en fonction du régime fictionnel *représentatif* et de règles de rédaction destinées au marché professionnel de la traduction. L'idée ici est d'insister davantage sur la *différence* que sur une évaluation de cette différence. Bien qu'empiriquement il s'agissait toujours, pendant le déroulement concret du projet, de défendre les « meilleurs » choix de traduction, l'objectif visé ici n'est surtout pas de prétendre différencier objectivement une « bonne » d'une

« mauvaise » traduction, mais plutôt de montrer que les postulats sous-jacents à ces évaluations relevaient de régimes de lecture différents.

III.3. Bilan

De nos observations il ressort que l'« analyse du discours » comme la conçoivent Seleskovitch, Lederer et Delisle n'en est pas véritablement une, ou plutôt, n'est pas en phase avec les acquis actuels de la discipline du même nom. Ce qu'ils considèrent comme « du discours » qu'on doit toujours réinterpréter en fonction du contexte est passé au rouleau compresseur d'un impératif d'idiomaticité dont les paramètres sont sévèrement délimités, ce qui aboutit en dernière analyse à des traductions uniformes de textes qui ne le sont pas a priori, qui ne le sont pas *nécessairement*. Malgré la prétention contraire, il semble que la théorie interprétative amène encore une fois les traducteurs à ne considérer la traduction que du point de vue de la *langue* et non du *texte*. Un texte peut d'ailleurs bouleverser des normes linguistiques dont le respect en traduction ne dépend *que* du contexte de traduction et des postulats auxquels souscrivent les traducteurs, non de quelque précepte issu d'une loi naturelle. Le futur traducteur n'est pas entraîné à analyser les caractéristiques du texte à l'aide des outils de la linguistique textuelle, de la narratologie, de la rhétorique, etc., qui serviraient ensuite à justifier la traduction : il est entraîné à en découvrir « le » sens et à le rendre en fonction de règles de rédaction uniformisantes (déterminées en bonne partie par une « stylistique comparative » des langues). Ce que cette situation a de plus problématique, ce n'est pas cet entraînement à la norme, ce moule « idiomatique » (il s'agit d'une idiomaticité restreinte, soumise aux règles du français « correct ») dans lequel on apprend aux traducteurs à faire entrer le texte cible, puisque cela n'est pas incompatible avec la plupart des situations dans

lesquelles se retrouveront les traducteurs professionnels. C'est plutôt le fait que l'insistance sur la normativité de la langue relève d'un *réglage particulier* de la lecture, sans que cette avenue soit plus naturelle qu'une autre (Saint-Gelais 1994 : 118), alors que Seleskovitch, Lederer et Delisle *naturalisent* justement ce réglage. Cette naturalisation pose d'autant plus problème lorsqu'elle est reconduite en toutes circonstances, ce que fait Lederer lorsqu'elle affirme à l'inverse de Seleskovitch et Delisle que non seulement la « liberté à l'égard de la lettre est le propre de tous les types de traduction », mais qu'elle « [e]lle est *plus marquée en traduction littéraire* » (Lederer 1994 : 85) et que « [t]raduction littéraire et traduction technique sont en fait deux aspects *d'une même activité visant la transmission du vouloir dire* » (Lederer 1994 : 85).

Conclusion

Nous avons vu que le contexte particulier de la traduction au Canada a fait en sorte que la formation universitaire de premier cycle soit entièrement déterminée, à l'origine, par les besoins en traduction des secteurs publics engendrés par l'institutionnalisation du bilinguisme. Ces besoins ont mené au développement de la terminologie, de laquelle dépendait la normalisation des vocabulaires employés dans les administrations publiques et privées. C'est ce qui explique que cette discipline en soit venue à occuper une place importante dans les cursus universitaires, amenant par le fait même ceux-ci à consacrer un large espace à une pratique de la traduction axée sur des équivalences lexicosémantiques établies a priori. La terminologie, tenant compte d'une *certaine* polysémie, se préoccupe de *termes* de spécialité (entendus comme unités syntagmatiques de traduction) et de leurs *contextes* d'emploi, mais non de *textes spécifiques* (dans leur *unicité*), car ce n'est pas son objet. Or, dans un rapport de texte à texte en traduction, surtout en ce qui concerne les textes complexes et polysémiques (qu'ils soient littéraires ou non littéraires), l'échelle lexicale est aussi déterminée par le système sémiotique *spécifique* du texte, ce qui fait que ces équivalences préétablies, même en tenant compte de leur éventail de variations contextuelles, ne tiennent pas nécessairement. C'est pourquoi on peut dire que la place prépondérante que la terminologie occupe dans la formation contribue à limiter le développement d'une réflexion sur le *texte* et sa *lecture* en didactique de la traduction.

Les modèles didactiques européens qui se sont quant à eux taillé une place dans la formation au cours des années 1970, tels que la théorie du sens et la théorie fonctionnaliste du *Skopos*, ont cherché à dépasser les premières approches lexico-syntaxiques de la traduction de même que le comparatisme linguistique proposé par les toutes premières « méthodes » de traduction (Vinay et Darbelnet), faisant progresser la pédagogie en l’amenant à intégrer la « situation de communication » et à théoriser son incidence sur l’interprétation du sens non plus *en langue*, mais *en discours*⁵⁷. On observe néanmoins que les principes de la théorie interprétative, à partir desquels certains ouvrages didactiques incontournables ont été élaborés, dont *La traduction raisonnée* de Delisle, propose une approche où l’unité de traduction se limite à un fragment et ne correspond jamais à l’ensemble du discours. L’enseignement de ces principes, combinés à l’enseignement de la terminologie, explique par conséquent l’impensé de la textualité inhérent aux méthodes didactiques privilégiées au Canada⁵⁸. Cet impensé du *texte* s’accompagne, dans ces méthodes, de celui de la *lecture*. Le fait que la théorie interprétative ait été pensée initialement à partir de l’interprétation de conférence a fait en sorte que la réflexion sur les processus mis en œuvre par la lecture, différents de ceux mis en œuvre par l’interprétation, a été évacuée, ce qui n’a pas été corrigé de façon satisfaisante par la suite. Par ailleurs, l’inscription non problématisée de la lecture dans le schéma de la communication de Jakobson (théorie interprétative) ou de Bühler (*Skopos*) qu’on trouve dans ces modèles amène le traducteur à concevoir la lecture comme la

⁵⁷ La terminologie a suivi la même évolution, mais reposant comme je l’ai mentionné sur des équivalences établies a priori, elle reste parallèle à une définition du *discours* où le sens n’est jamais donné d’avance.

⁵⁸ Il ne s’agit donc pas de « blâmer » la terminologie d’être axée sur le *terme*, mais de pointer du doigt les méthodes didactiques qui ne compensent pas cette importante dimension de la pédagogie par une théorisation convaincante de la textualité.

restitution d'un sens préexistant, censé correspondre au « vouloir dire » de l'auteur. Ces conceptions, comme on l'a vu, ont pourtant été mises en question depuis les années 1970 par plusieurs théories, y compris les théories sémiotiques de la lecture issues du champ littéraire, que j'ai utilisées ici pour soutenir l'analyse critique de ces modèles.

L'objectif que j'espère avoir atteint par cette étude est donc de montrer que les acquis des théories littéraires de la lecture peuvent être pertinents en didactique de la traduction. Il s'agit d'amener le traducteur à prendre conscience de la quantité d'opérations, aussi banales soient-elles, attribuables à sa lecture et le sortir de l'illusion – plutôt que de renforcer celle-ci – que « tout est dans le texte », à commencer par « le vouloir dire de l'auteur ». Mais pour que cela se réalise, il faudrait d'une part que la didactique de la traduction soit prête à questionner ses méthodes et accepte de se débarrasser de ses préjugés sur la théorie – ne voyant pas que les principes sur lesquels elle repose elle-même sous-tendent *eux aussi* des *théories*. Les modèles privilégiés au Canada ne se sont pas créés *ex nihilo*; ils ont été pensés, à l'origine, par des chercheurs des cycles supérieurs, lieu actif de la recherche. Par conséquent, rien ne justifie que la formation *actuelle* ne soit pas en phase avec la recherche *actuelle* plutôt que de se pétrifier autour de méthodes pensées il y a quatre décennies. L'évolution de la discipline ne peut plus être ignorée par la didactique de la traduction si celle-ci veut pouvoir former des traducteurs compétents, d'autant plus que le monde des communications multilingues, dans lequel devront travailler ces futurs traducteurs, est lui-même en perpétuelle transformation.

Cela dit, en traductologie aussi des avancées pourraient encore être faites en ce qui concerne la description de la lecture. Les apories concernant la *lecture* et le *sens* que j'ai

cherché à mettre en évidence ne sont pas limitées aux modèles retenus, mais peuvent être relevées ailleurs dans le champ de la traductologie occidentale contemporaine, quoique de façon moins systématique. D'une part, peut-être sous l'influence de l'ESIT mais plus probablement parce que la plupart des programmes de formation, que suivent aussi les formateurs, sont défailants sur le plan de la textualité (avec toute la culture interdisciplinaire que cela suppose) et qu'y résistent aussi bien des postures de la critique traditionnelle (préstructuraliste) que des postures structuralistes, plus d'un chercheur travaillant dans une perspective non didactique pense la traduction en termes de restitution d'un vouloir dire ou d'un sens intrinsèque (ou les deux), ou encore en fonction d'une équivalence « d'effet ». Ces quelques exemples, que je me permets de reporter ici en dehors de leur contexte à titre purement indicatif, le montrent :

Le traducteur suit, en quelque sorte, un critère qui se rapproche *des intentions d'effet de l'auteur* et de la fonction de communication initiale du texte [...]. Garder la référence à *l'empenada de carne* aurait produit, pour le public francophone de la traduction, *un effet différent de celui voulu par Julio Cortázar* [...]. Par le biais des adaptations, mécanismes de traduction pouvant entraîner des conséquences opposées qui peuvent métamorphoser le texte culturellement (idéologiquement, moralement, ...) ou *viser la coïncidence des effets* [...]. (Malingret 2001 : 794)⁵⁹

Dès lors que la traduction s'est affranchie de la "rémanence têtue" du texte-source et qu'elle n'est plus aliénée par le *fétichisme du signifiant*, qu'en d'autres lieux j'ai dénoncé à maintes reprises, *il lui revient d'aller à l'essentiel, c'est-à-dire aux effets que produits le texte-source et qu'il s'agit de "rendre"* dans un texte-cible. (Ladmiral 2004, souligné dans le texte)

Il va de soi, comme d'ailleurs en traduction, que ces contraintes sont minimales et qu'il faut ajouter toute la créativité et l'excellence de l'adaptateur pour aboutir à l'adaptation réussie. Ces contraintes sont imposées par : le destinataire, la langue d'arrivée et *le vouloir-dire de l'auteur*. On remarquera que ces contraintes *coïncident avec les critères de fidélité généralement admis de la traduction proprement dite*. (Bastin 1993 : 476)

Loss of texture occurs because of differences in the linguistic systems and because the translator cannot *retrieve all of the meaning indicated by the surface structure*. In this respect, the translator is like the L₁ reader. Most readers probably *do not retrieve all that has been invested in a text*. (Neubert et Shreve 1992 : 110)

⁵⁹ Dans tous les extraits reportés ici, les passages soulignés par moi le sont en *italique et en gras* afin qu'ils ne soient pas confondus avec l'italique déjà présent dans le texte.

Indirect translation is defined as the strategy used by the translator when the dilemma between “the need to give the receptor language audience *access to the authentic meaning of the original, unaffected by the translator’s own interpretation effort*” (Gutt 1991 : 177). (Cowie 1997 : 76)

D’autre part, bien que cela soit paradoxal, de rares travaux ont été à ce jour consacrés spécifiquement à une étude systématique de la lecture en traduction, comme je l’ai signalé. Quant aux études *textuelles*, où on expose en détail la complexité des dispositifs discursifs, la lecture est souvent traitée implicitement, comme en fait foi cet extrait, où le texte semble travailler seul à l’élaboration de son sens :

Cela reste possible parce qu’un texte est en quelque sorte déjà tissés de *réécritures internes qui assurent sa cohésion*. Notamment, dans les textes qui peuvent prétendre au rang d’œuvres, *chaque page refait en quelque sorte la précédente*, et cette reformulation créatrice *crée la textualité* et donne à la langue sa valeur critique de culture. (Rastier 2006 : 46, je souligne)

Les théories de la lecture se veulent donc le *complément* de ces approches textuelles, puisque la traductologie ne peut pas faire l’économie d’une réflexion sur les processus interprétatifs dont les signes qu’elle étudie sont l’objet. Ces approches du texte, comme d’autres approches, ont tendance à tenir pour acquises les opérations de la lecture, notamment en postulant toujours d’emblée une cohérence interne au texte, sans tenir compte de la procédure nécessaire à l’établissement de cette cohérence :

Cette même lecture fictionnelle ou quasi pragmatique, au sens de Stierle, et *la cohérence interne du texte justifient souvent l’adaptation*. (Malingret 2001 : 793)

Some of the relations between words act in direct support of *the underlying coherence of the text*. (Neubert et Shreve 1992 : 110)

Ou encore, en concevant la traduction comme une programmation *garantie* de la lecture :

The translator has to evaluate sections of the source text for their meaning. He or she must place these meanings in the target text in *such a way that the reader is led to derive the appropriate intermediate and final microstructures*. The translator is, in a sense, *building a map for the target text reader to follow* [...]. (Neubert et Shreve 1992 : 138)

La lecture continue par ailleurs d’être inscrite chez plus d’un chercheur de façon non problématisée dans le schéma jakobsonien de la communication et on observe en outre

une confusion récurrente entre les notions de *lecteur virtuel*, de *lecteur implicite* et de *lecteur modèle*. Pour prouver ces diverses allégations, qui relèvent actuellement de l'hypothèse et s'appuient sur des citations reportées hors contexte, une autre étude serait nécessaire. Je me contenterai pour le moment d'affirmer simplement que, malgré les avancées de la traductologie, la discipline n'a pas encore fait le tour de la question de la lecture – ce que semble indiquer aussi bien la publication du livre de Plassard que le choix du thème du prochain congrès de l'Association canadienne de traductologie : *Lectures, relectures et traduction* – ou, plus largement, de la dimension opératoire de l'interprétation des agencements de signes – verbaux *et* non verbaux – sur lesquels se penche la traduction, dans le spectre toujours ouvert de sa diversité.

J'aimerais clore cette réflexion en l'ouvrant sur « l'autre versant » de son caractère interdisciplinaire, car il convient de noter que les théories littéraires de la lecture qui adoptent une perspective sémiotique auraient elles aussi intérêt à mettre à profit les acquis de la traductologie. En effet, les questions de la culture et de la traduction n'y sont que marginalement soulevées, de même que celle de la lecture hétérolingue. De plus, les textes traduits y sont bien souvent traités comme des originaux, ce qui s'explique en partie par l'un des postulats de base de ces théories, selon lequel on peut traiter du processus interprétatif de tout texte selon l'agencement précis de signes qui le constitue, peu importe s'il existe un autre ensemble de signes, dans une autre langue, qui en constitue la source. Je crois donc que l'étude de la traduction prise du point de vue des théories de la lecture et, inversement, l'étude de la lecture prise du point de vue de la traductologie peut continuer d'engendrer des réflexions fertiles. Le projet de recherche que je compte réaliser dans le cadre de mes études doctorales en études littéraires, qui

sera quant à lui axé spécifiquement sur la lecture et la traduction de la fiction, participera lui aussi de ce projet de mutuelle mise à profit des acquis de ces disciplines.

Bibliographie

AUBIN, Marie-Christine (2003), « L'enseignement théorique dans un programme de formation universitaire en traduction », *Meta*, vol. 48, n° 3, p. 438-445.

————— (dir.) (2005), *Commission de planification de l'Association des universités de la francophonie canadienne. Action prioritaire relative à la traduction et l'interprétariat* (mise à jour : juin 2006), Ottawa, [En ligne].

http://www.aufc.ca/DATA/DOCUMENT/RA-traduction_et_interpretariat.pdf -- ou :
<http://www.aufc.ca/documentation.html> (consulté le 26 septembre 2010).

BOUVET, Rachel et Bertrand GERVAIS (dir.) (2007), *Théories et pratiques de la lecture littéraire*, Québec, Presses de l'Université du Québec.

BRISSET, Annie (2008), « Formation des traducteurs : les critères du Bureau canadien de la traduction sont-ils judicieux? », *TTR. La formation en traduction : pédagogie, docimologie et technologie II*, vol. 21, n° 2, p. 131-162.

————— (2006), « Le traducteur, sujet du sens. Discours scientifique et conflit de représentations », dans LEDERER (dir.), p. 21-36.

————— (2002), « Clémence Royer ou Darwin en colère », dans DELISLE, Jean (dir.), *Portraits de traductrices*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, p. 173-203.

CANUEL-OUELLET, Renée (Septembre 2009), « La formation de la relève au Bureau de la traduction : une approche singulière... des moyens pluriels », *L'Actualité langagière* (revue du Bureau de la traduction), vol. 6, n° 3, [En ligne].

<http://www.btb.gc.ca/btb.php?lang=fra&cont=1382> (consulté le 26 septembre 2010).

CARDINAL, Pierre (1978), « Regard critique sur la traduction au Canada », *Meta*, vol. 23, n° 2, p. 141-147.

COGEZ, Gérard (1984), « Premier bilan d'une théorie de la réception », *Degrés*, n°s 39-40, extrait cité disponible sur le site de Luc Gauthier-Boucher, « "Premier bilan d'une théorie de la réception" par Gérard Cogez, Résumé », [En ligne].

http://home.ican.net/~galandor/littera/syn_cog1.htm (consulté le 2 septembre 2010).

COLLINI, Stefan (dir.) (1996), *Interprétation et surinterprétation*, tr. Jean-Pierre Cometti, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Formes sémiotiques ».

COWIE M. et Mark SHUTTLEWORTH (dir.) (1997), *Dictionary of Translation Studies*, Manchester, UK, St. Jerome.

DELISLE, Jean et Gilbert LAFOND (2005), *Histoire de la traduction* (cd-rom pour PC), Gatineau (Québec), édition restreinte aux seules fins d'enseignement par J. Delisle, professeur, École de traduction et d'interprétation, Université d'Ottawa.

DELISLE, Jean (2004), *La traduction raisonnée : manuel d'initiation à la traduction professionnelle, anglais, français : méthode par objectifs d'apprentissage*, 2^e édition, avec la participation d'Alain René, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa.

————— (1987), « La traduction au Canada – 1534-1984 », dans Jean DELISLE et Gilbert LAFOND (2005), module « Thèses, livres et textes ».

————— (1984), *L'analyse du discours comme méthode de traduction. Initiation à la traduction française de textes pragmatiques anglais*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, coll. « Cahiers de traductologie ».

————— (1981a), « Pierre Daviault et les débuts de l'enseignement de la traduction au Canada », dans Jean DELISLE et Gilbert LAFOND (2005), module « Thèses, livres et textes ».

————— (1981b), « Historique de l'enseignement de la traduction à l'Université d'Ottawa », dans Jean DELISLE et Gilbert LAFOND (2005), module « Thèses, livres et textes ».

DELISLE, Jean, Hannelore LEE-JAHNKE et Monique C. CORMIER (dir.) (1999), *Terminologie de la traduction*, Amsterdam, Philadelphia, J. Benjamins, 1999.

DELISLE, Jean, Raymond FRENETTE, Gilles GERVAIS, *et al.* (1975), « Table ronde sur l'enseignement de la traduction », *Meta*, vol. 20, n^o 1, p. 42-57.

ECO, Umberto (2004 [1985]) : *Lector in fabula : le rôle du lecteur ou la coopération interprétative dans les textes narratifs*, tr. Myriem Bouzaher, Paris, Grasset (Le Livre de Poche).

ECO, Umberto *et al.* (1998), *Traduire la contrainte, Formules – Revue des littératures à contraintes*, n^o 2, Lausanne, Âge d'homme.

EVERAERT-DESMEDT, Nicole (1990), *Le processus interprétatif : introduction à la sémiotique de Charles S. Peirce*, Liège, Pierre Mardaga, coll. « Philosophie et langage ».

FISH, Stanley (1980), *Is there a text in this class? The Authority of Interpretive Communities*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press.

GAMAS, Gilles et Bruce KNOWLDEN (dir.) (1999), *L'industrie canadienne de la traduction. Stratégie de développement des ressources humaines et d'exportation. Rapport final du Comité sectoriel de l'industrie canadienne de la traduction*. Ottawa, Gouvernement du Canada, [En ligne]. <http://www.uottawa.ca/associations/csict/stratf.pdf> (consulté le 26 septembre 2010).

GERVAIS, Bertrand (1993), *À l'écoute de la lecture*, Montréal, VLB Éditeur, coll. « Essais critiques ».

————— (1992), « Les régies de la lecture littéraire », *Tangence*, n^o 36, p. 8-18, <http://id.erudit.org/iderudit/025707ar>.

- (1989), « Lecture de récits et compréhension de l'action », *Recherches sémiotiques/Semiotic Inquiry*, vol. 9, n° 1, 2 et 3, p. 151-167, mis en ligne en 2005 sur le site de la revue *Vox Poetica*, www.vox-poetica.org/t/pas/bgervais.html.
- GOUADEC, Daniel (1991), « Autrement dire... Pour une redéfinition des stratégies de formation des traducteurs », *Meta*, vol. 36, n° 4, p. 543-557.
- GUTT, Ernst A. (1991), *Translation and Relevance. Cognition and Context*, Oxford, Blackwell.
- HERBULOT, Florence (2004), « La Théorie interprétative ou Théorie du sens : point de vue d'une praticienne », *Meta*, vol. 49, n° 2, p. 307-315.
- ISER, Wolfgang (1978[1974]), *The Implied Reader. Patterns of Communication in Prose Fiction from Bunyan to Beckett*, John Hopkins University Press.
- ISRAËL, Fortunato (2006), « Souvent sens varie. Le traducteur face à l'« instabilité » du sens », dans LEDERER (dir.), p. 11-20.
- JAKOBSON, Roman (1960 [1958]), « Closing Statement: Linguistics and Poetics », dans *Style in Language*, Thomas A. SEBEOK (dir.), Cambridge (Mass.), MIT, p. 350-377.
- JAUSS, Hans Robert (1982), *Toward an Aesthetic of Reception*, tr. Timothy Bahti, introduction de Paul de Man.
- JEON, Mi-Yeon et Annie BRISSET (2006), « La notion de culture dans les manuels de traduction : domaines allemand, anglais, coréen et français », *Meta*, vol. 51, n° 2, p. 389-409.
- JOUVE, Vincent (1993), *La lecture*, Paris, Hachette, coll. « Contours littéraires ».
- KEATING, Maria Eduarda (2001), « Traduction et trompe-l'oeil : les versions ibériques de La vie mode d'emploi de Georges Perec », *Meta*, vol. 46, n° 3, p. 478-496.
- KERPAN, Nada (1977), « Histoire de la terminologie au Canada et au Québec », *Meta*, vol. 22, n° 1, p. 45-53.
- LADMIRAL, Jean-René (2005), « Le “salto mortale de la déverbalisation” », *Meta*, vol. 50, n° 2, p. 473-487.
- (2004), « Levée de rideau théorique : quelques esquisses conceptuelles », *De la lettre à l'esprit : traduction ou adaptation?*, *Palimpsestes : n° 16*, Paris, Presses de la Sorbonne nouvelle, p. 15-30.
- LAPLACE, Colette (2006), « Sens et intention : un débat déplacé? », dans LEDERER (dir.), p. 81-96.
- (1995), « La recherche à l'ESIT : rétrospective et perspectives », *Meta*, vol. 40, n° 1, p. 162-169.

LA ROSE, Robert (1989), *Théories contemporaines de la traduction*, Sillery (Québec), Presses de l'Université du Québec.

LEDERER, Marianne (dir.) (2006), *Le sens en traduction*, contient les textes des communications présentées lors du Colloque « Le sens en traduction » organisé à Paris par le SYLED-CRTrad, Centre de recherche en traductologie, Paris 3, 2-3 juin 2005, Paris, Lettres modernes Minard.

————— (1994), *La traduction aujourd'hui : le modèle interprétatif*, Paris, Hachette.

MAGNÉ, Bernard (1993), « De l'exhibitionnisme en traduction — à propos d'une traduction anglaise de *La vie mode d'emploi* de Georges Perec », *Meta*, Volume 38, n° 3, p. 397-402.

MARESCHAL, Geneviève (2005), « L'enseignement de la traduction au Canada », *Meta*, vol. 50, n° 1, p. 250-262.

————— (1991), « Jean Darbelnet l'homme, sa pensée et son action », *TTR. Languages and Cultures in Translation Theories*, vol. 4, n° 1, p. 145-150.

MÉLÉKA, Fikri (1977), « Le Bureau des traductions (1934-1977) », *Meta*, vol. 22, n° 1, p. 57-65.

MESCHONNIC, Henri (1999), *Poétique du traduire*, Lagrasse, Verdier.

————— (1995), « Traduire ce que les mots ne disent pas, mais ce qu'ils font », *Meta*, vol. 40, n° 3 (1995).

————— (1970), *Pour la poétique*, Paris, Gallimard, coll. « Le chemin ».

MONTALBETTI, Christine (2004), « Narrataire et lecteur : deux instances autonomes », paru dans *Cahiers de Narratologie*, N°11, mis en ligne le 1^{er} janvier 2004, <http://revel.unice.fr/cnarra/index.html?id=13>.

MOUNIN, Georges (1963), *Les problèmes théoriques de la traduction*, préface de Dominique Aury, Paris, Gallimard.

————— (1976), *Linguistique et traduction*, Bruxelles, Dessart et Mardaga, coll. « Psychologie des sciences humaines : 60 ».

NEUBERT, Albrecht et Gregory M. SHREVE (1992), *Translation as Text*, Kent, Ohio, Kent State University Press.

NIDA, Eugene A. (2009), « Short interview with Eugene Nida », mis en ligne par Andy Cheung le 10 juin 2009, King's Evangelical Divinity School, section « Bible Translation Thoughts », [En ligne]. <http://blog.kingsdivinity.org/2009/06/short-interview-with-eugene-nida/> (consulté le 27 octobre 2010).

- (1964), « Principles of correspondence », dans Lawrence VENUTI (dir.) (1999), *The Translation Studies Reader*, Florence, KY, USA, Routledge, p. 126-140.
- NIDA, Eugene A. et Charles R. TABER (1969), *The Theory and Practice of Translation*, Leiden, Brill.
- NORD, Christiane (2008), *La traduction : une activité ciblée. Introduction aux approches fonctionnalistes*, tr. Beverly Adab, Arras, Artois Presses Université.
- (1997) *Translating as a Purposeful Activity : Functionalist Approaches Explained*, Manchester, St. Jerome.
- PEETERS, Benoît (1985), « Échafaudages », dans *Cahiers Georges Perec 1 : Colloque de Cerisy, juillet 1984*, sous les auspices de l'Association Georges Pérec, Paris, P.O.L., p. 178-192.
- PLASSARD, Freddie (2007), *Lire pour traduire*, Paris, Presses Sorbonne nouvelle.
- PRINCE, Gerald (1973), « Introduction à l'étude du narrataire », *Poétique*, n° 14, p. 178-196.
- RASTIER, François (2006), « La traduction : interprétation et genèse du sens », dans LEDERER (dir.), p. 37-50.
- RAYMOND, Dominique (2007), « Lecture de la contrainte, lecture de l'énigme », dans Christelle REGGIANI et Bernard MAGNÉ (dir.).
- REGGIANI, Christelle et Bernard MAGNÉ (dir.) (2007), *Écrire l'énigme*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne (coll. « Travaux de stylistique et linguistique françaises, Bibliothèque des styles »).
- REGGIANI, Christelle (1999), *Rhétoriques de la contrainte : Georges Perec – L'Oulipo*, Saint-Pierre-Du-Mont Cedex (France), Éditions Interuniversitaires.
- SAINT-GELAIS, Richard (1994), *Châteaux de pages : la fiction au risque de sa lecture*, LaSalle, Hurtubise HMH.
- (1992), « “Je le quittai sans qu'il eût achevé de la lire” : Lecture, relecture et fausse première lecture du roman policier », *Tangence*, n° 36, p. 63-74.
- SAINT-JACQUES, Denis (dir.) (1998 [1994]), *L'acte de lecture*, édition revue et mise à jour, s.l., Nota Bene.
- SAUSSURE, Ferdinand de (1980), *Cours de linguistique générale*, publié par Charles Bally et Albert Secheyne, édition critique préparée par Tullio de Mauro, Paris, Payot.
- SELESKOVITCH, Danica et Marianne LEDERER (1984), *Interpréter pour traduire*, Paris, Didier Érudition, coll. « Traductologie 1 ».

- SELESKOVITCH, Danica (1980), « Pour une théorie de la traduction inspirée de sa pratique », *Meta*, vol. 25, n° 4, p. 401-408.
- SRPOVÁ, Milena (1995), « La traduction, confrontation de deux expériences cognitives », *Intellectica*, vol. 1, n° 20, p. 157-170.
- STRATFORD, Philip (1977), « Literary Translation in Canada: A Survey », *Meta*, vol. 22, n° 1, p. 37-44.
- TATILON, Claude (2003), « Traduction : une perspective fonctionnaliste », *La linguistique* vol. 1, n° 39, p. 109-118. Disponible dans le catalogue mis en ligne sur Cairn.info. <http://www.cairn.info/>
- THÉRIEN, Gilles (1992), « Lire, comprendre, interpréter », *Tangence*, n° 36, p. 97-104, <http://id.erudit.org/iderudit/025715ar>.
- (1990), « Pour une sémiotique de la lecture », *Protée*, vol. XVIII, n° 2.
- (1985), « Sémiologie du discours littéraire », *Sémiologies*, Montréal, Université du Québec à Montréal, CDEL, n° 4, p. 65-91.
- TOURVILLE, José (1993), compte rendu de *La traduction raisonnée : Manuel d'initiation à la traduction professionnelle de l'anglais vers le français*, de Jean Delisle (Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1993) dans *TTR. Traduction, mixité, politique*, vol. 6, n° 2, p. 190-196.
- VANDENDORPE, Christian (1992), « Effets de filtre en lecture littéraire », *Tangence*, n° 36, p. 19-33, <http://id.erudit.org/iderudit/025708ar>.
- VENUTI, Lawrence (1995), *The Translator's Invisibility : a History of Translation*, London et New York, Routledge.
- VIDAL, Jean-Pierre (mai 1981), « L'infratexte, mode du génotexte ou fantasme de lecture », *La Nouvelle barre du jour*, n° 103.
- VINAY, Jean-Paul (1975), « Regards sur l'évolution des théories de la traduction depuis vingt ans », *Meta*, vol. 20, n° 1, p. 7-27.
- VINAY, Jean-Paul et Jean DARBELNET (1969 [1958]), *Stylistique comparée du français et de l'anglais, méthode de traduction*, Paris, Bruxelles et Montréal, Didier.
- WAGNER, Frank (2001) : « Visibilité problématique de la contrainte », *Poétique*, n° 125, p. 3-15.
- WIDLUND-FANTINI, Anne-Marie (2007), *Danica Seleskovitch: interprète et témoin du XXe siècle*, Paris, L'Âge d'Homme.

FICTION

DUCHARME, Réjean (1982), *HA ha!...*, Paris, Gallimard.

GLENNON, Paul (2005), *The Dodecahedron or A Frame for Frames*, Erin, ON, Porcupine's Quill.

————— (2010), *Le dodécaèdre ou Douze cadres à géométrie variable*, tr. de l'anglais (Canada) sous la direction de Marc Charron et de Julie Stéphanie Normandin, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa.

SWIFT, Jonathan (1826), *Gulliver's Travels*, London, Jones & Company.

OUVRAGES CITÉS PAR LES AUTEURS ÉTUDIÉS

ANGENOT, Marc (1990), « Frontières des études littéraires : science de la littérature, science des discours », *Horizons philosophiques*, vol. 1, n° 1.

DELISLE, Jean (1992), « Les manuels de traduction : essai de classification », *TTR. La pédagogie de la traduction : questions actuelles et Miscellanées traductologiques*, vol. 5, n° 1, p. 88.

KUNDERA, Milan (1993), *Les testaments trahis*, Paris, Gallimard.

REISS, Katharina (1989 [1977]), « Text types, translation types and translation assessment » dans CHESTERMAN, A. (dir.), *Readings in Translation Theory*, Finn Lectura, Helsinki, p. 105-115.

VERMEER, Hans J. (1989), « Skopos and commission in translational action », dans Chesterman (dir.), *Readings in Translation*, Helsinki, Oy Finn Lectura Ab, p. 173 sqq.

————— (1987), « What does it mean to translate? », *Indian Journal of Applied Linguistics*, vol. 13, n° 2, p. 25-33.